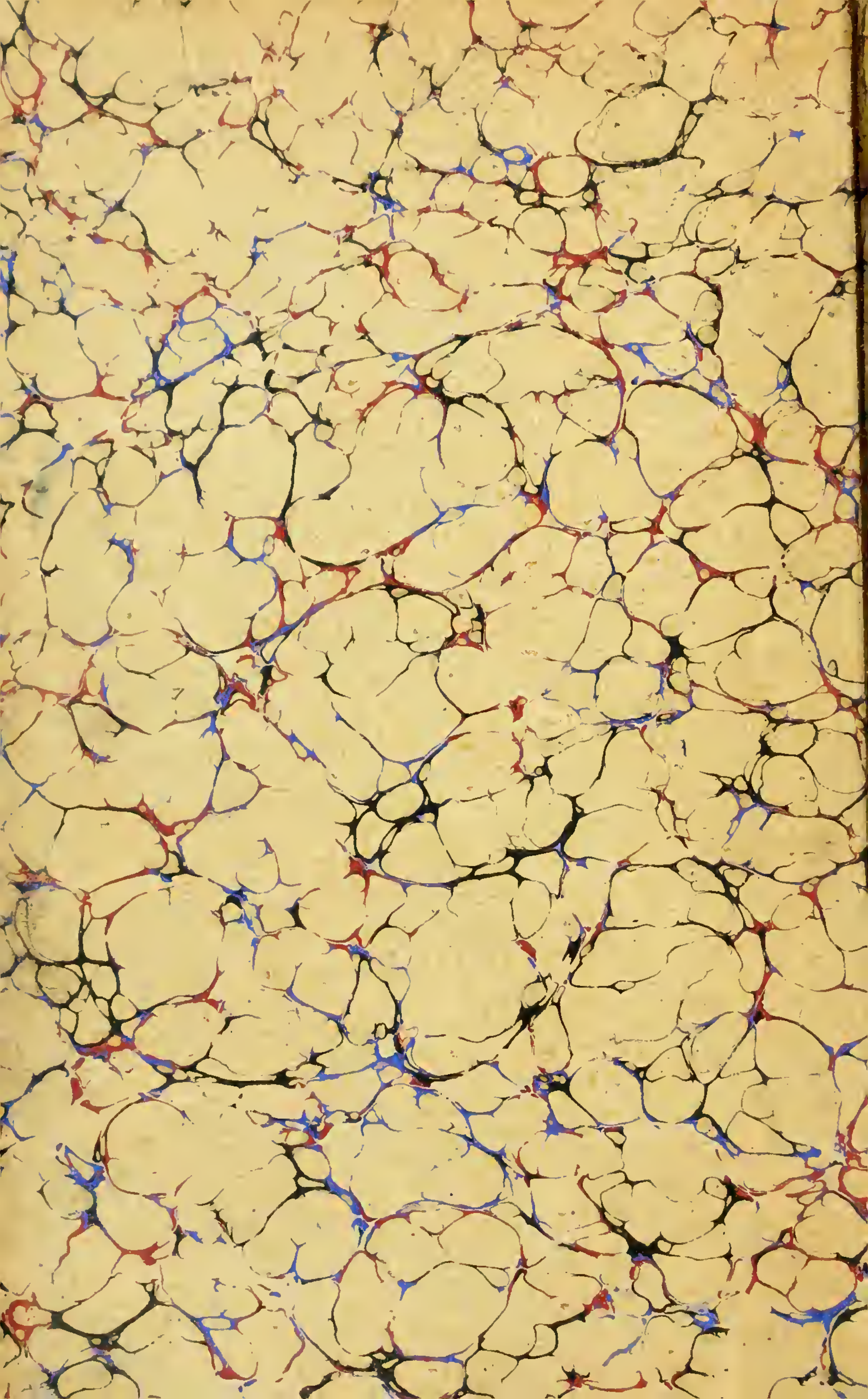
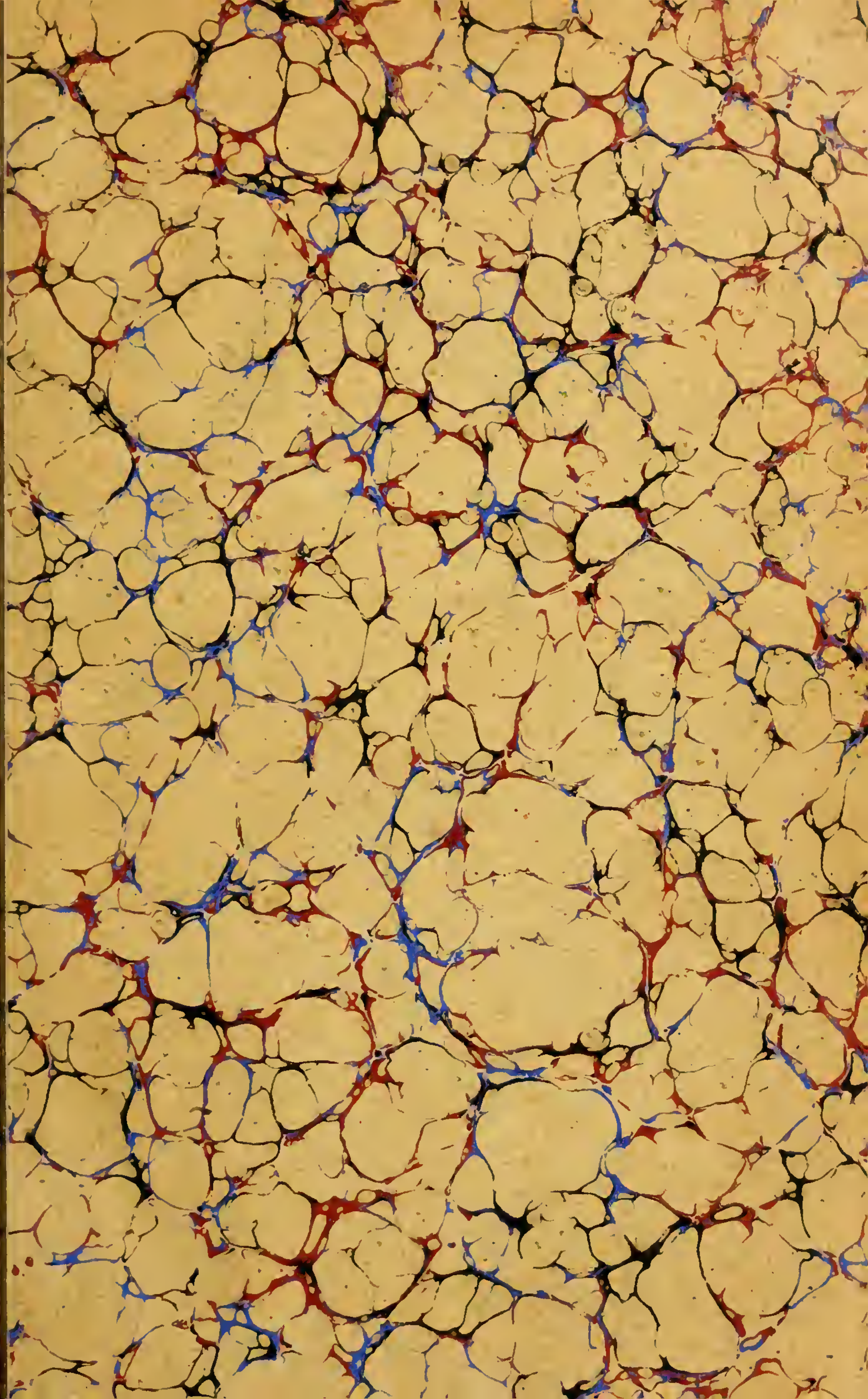

3 1761 05063374 2





LE

POÈME DES CHAMPS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Enfer de Dante Alighieri, traduit en vers français, avec le texte italien en regard. 2 vol. in-8°. *(Épuisé.)*

Dante, Machiavel, Michel-Ange. 1 vol. in-18. *(Épuisé.)*

Enquête sur le travail agricole et industriel. *(Réponses aux questions posées par M. le ministre de l'Agriculture et du Commerce, en vertu du décret du 25 mars 1848.)* Suivi d'un programme d'agriculture progressive. *(Épuisé.)*

Vie de Mgr de Morlhon, évêque du Puy. 1 vol. grand in-8°. Prix : 5 fr.

Idem, in-18. Prix : 2 fr.

Attila, poème dramatique en cinq actes et en vers. Prix : 2 fr., et 3 fr. sur papier de Hollande.

Petit-Pierre, ou le bon Cultivateur: 12e édit. Prix : 1 fr. 25.

Peau-de-Bique ou la Prime d'honneur, roman agricole, 2e édition. Prix : 1 fr. 25.

L'agriculture progressive à la portée de tout le monde. Prix : 1 fr. 25.

Un mot sur les disettes (1868). Prix : 50 c.

EN PRÉPARATION

L'Adieu, poésie. — Vers et prose.

Dante, Machiavel, Michel-Ange. Nouvelle édition, entièrement refondue.

Jean Fleur-des-Bœufs, roman agricole.

La France rurale, nouvelle édition, entièrement refondue et considérablement augmentée.

COULOMMIERS. — Typ. PAUL BRODARD et Cie.

LE
POÈME DES CHAMPS

PAR

CH. CALEMARD DE LA FAYETTE

Ouvrage

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (PRIX MONTYON)

QUATRIÈME ÉDITION

Revue et augmentée.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1883



AVANT-PROPOS

DE LA QUATRIÈME ÉDITION

En publiant aujourd'hui la quatrième édition du *Poème des champs*, j'ai dû m'efforcer encore de justifier, par quelques corrections nouvelles, la fortune inespérée que les suffrages d'un public d'élite ont faite à mon livre.

Le succès discret mais persistant de ces vers, au milieu de tant de préoccupations si visiblement et si exclusivement absorbantes, en un temps surtout où les vers sont un superflu trop souvent dédaigné, m'imposait, en effet, un double devoir : celui d'améliorer autant qu'il pouvait m'appartenir, à l'aide d'une révision soigneuse et sévère, l'ensemble de mon œuvre, celui d'exprimer une fois de plus au lecteur indulgent et à d'illustres patronages toute la gratitude dont je suis pénétré pour leur bienveillance.

Senilhac, 10 juin 1883.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Dès l'apparition du *Poème des champs*, les meilleurs juges, les critiques les plus autorisés, sans marchander à l'auteur leurs suffrages, l'incitaient, pour ainsi dire unanimement, à préparer à loisir une édition nouvelle.

Cette édition retouchée, remaniée au besoin, devait être de la sorte amenée au degré de perfection relative où, selon la mesure des forces de l'auteur, il pouvait lui être donné d'atteindre.

Un grand esprit auquel ses adversaires eux-mêmes, tout en déplorant chez lui de trop regrettables erreurs, n'ont jamais refusé une admiration très justifiée, Sainte-Beuve, résumait certainement la pensée de plusieurs, lorsque, après avoir dit :

« ... Pour bien peindre il faut commencer par bien voir..

« Tel est le mérite principal du poème de M. C. de La Fayette : observation et vérité, jointes à ce qui est presque inséparable, l'amour de son sujet... »

il ajoutait :

« *Au moment même où je loue le poète et où je le goûte, suis-je bien en position de lui donner un conseil un peu vif, celui de remettre son poème sur le métier pour le perfectionner...? Quelques années consacrées à cette nouvelle et véritable édition seraient bien employées : l'ouvrage le mérite; ce n'est pas simplement un livre, c'est toute une existence.* »

Ce conseil ne pouvait me laisser indifférent. Des maîtres éminents assuraient que mon livre vivrait, à la condition que je le voulusse sérieusement. Pouvais-je ne pas le vouloir?

Je me devais donc à moi-même, je devais au public qui m'avait été bienveillant, de réaliser à cet égard tout le possible. C'est ce que j'ai tenté.

Déjà dans l'édition précédente, mettant à profit des indications précieuses, j'avais cherché à améliorer bon nombre de mes vers, à en corriger, à en atténuer tout au moins les plus visibles imperfections.

Depuis, malgré de bien autres sollicitudes, malgré

des devoirs impérieux et parfois redoutables, j'ai voulu, j'ai pu donner la révision définitive et dernière à l'œuvre tout entière. Je l'offre donc au lecteur, telle qu'elle restera probablement désormais, c'est-à-dire la plus acceptable et la moins défectueuse qu'il fût en moi de la faire.

Que si l'on devait s'étonner d'une telle entreprise en un pareil moment, s'étonner qu'un travail de cette nature ait pu mériter à mes yeux quelques soins et quelques efforts, en un temps où je me dois, ce semble, tout entier aux grands devoirs dont je parlais tout à l'heure, je réponds d'avance que le sujet et le but de ce poème, que l'intention, les aspirations sociales et religieuses, l'ensemble d'idées en un mot, dont je me suis fait depuis longtemps l'apôtre dévoué, a peut-être autant que jamais droit à garder sa place dans les préoccupations les plus hautes, les plus légitimes, les plus actuelles surtout d'un législateur clairvoyant.

Mes convictions à cet égard ne sont pas nouvelles; elles restent toujours les mêmes, toujours absolues, à ce point que, dans la représentation nationale, je n'aurai guère aspiré à un rôle autre que celui-ci : être le promoteur assidu, le défenseur énergique de la prééminence des intérêts ruraux.

C'est ainsi que la grandeur morale et la grandeur sociale de l'agriculture, unique inspiration du *Poème des champs*, ont à peu près exclusivement motivé ma modeste intervention dans les débats parlementaires et si, dans de rares apparitions à la tribune, j'y ai porté quelque chaleur, quelque passion, une véhémence même dont on a pu sourire [1], ce fut surtout pour glorifier cette toujours grande cause, pour revendiquer les droits de l'agriculture et provoquer en sa faveur de fécondes et indispensables largesses.

Je ne pouvais, dès lors, même au milieu des soucis, je dirais presque des angoisses, que le sentiment des plus graves responsabilités inflige de nos jours à tout homme public, je ne pouvais oublier les prédilections de toute ma vie : je ne pouvais, même momentanément, laisser au second plan de mes sol-

1. Un journaliste de trop d'esprit écrivait, après avoir entendu mes doléances bien infructueuses, hélas! sur l'insuffisance du budget de l'agriculture :

C'est une véritable tempête que cet agriculteur! Qui eût jamais cru qu'on pût s'échauffer à ce point sur une question de bœufs et de fumier?

Eh, monsieur! l'ignoreriez-vous par hasard? la question des bœufs, c'est la question de la viande, de la viande, qui va manquer. La question du fumier c'est celle du pain, du pain, qui peut, qui va un jour ou l'autre devenir trop cher; et le renchérissement du pain dans les temps difficiles que nous traversons, savez-vous ce que c'est?

licitudes les grandes questions de production alimentaire et de travail rural, auxquelles je crois, je le répète, que toute prééminence est due dans l'ordre des intérêts matériels.

Le *Poème des champs* dit ces choses en vers, comme je les redirai en prose partout et toutes les fois que l'occasion me sera donnée de le faire. Le *Poème des champs* n'est donc pas, à mes yeux, un anachronisme de fantaisie.

Cela dit, sans croire m'éloigner beaucoup des mêmes idées, je voudrais qu'il me fût permis de répondre en passant un mot à des objections ou, pour appeler les choses de leur vrai nom, à des réprimandes littéraires dont je ne méconnais d'ailleurs ni l'extrême bienveillance, ni l'excellente intention.

Il m'a été dit à plus d'une reprise que les considérations trop techniques, les théories agronomiques trop précises alourdissaient parfois le poème ; que quelques suppressions dans l'exposition des systèmes, dans la description des méthodes de culture, des modes d'exploitation, n'inspireraient certainement aucun regret à personne, et laisseraient à l'œuvre plus de cohésion, une valeur littéraire enfin plus égale et plus soutenue.

Sans doute l'infériorité du talent se fût fait ainsi moins sentir, dans un sujet qui, malheureusement pour l'auteur, rappelle à chaque instant le plus inimitable des modèles.

Je conviens qu'avec plus d'art, sans être encore Virgile, on eût pu, jusque dans le détail technique, éviter les regrettables défaillances dont je m'accuse volontiers. Pour cela il eût fallu simplement, même aux endroits les plus difficiles, rester toujours poète par l'élégance de la forme, par l'imprévu et le pittoresque de l'expression.

Malheureusement, dans la mesure de mes forces, il ne m'était pas donné de faire mieux. Et quant à supprimer, par impuissance de mieux dire, l'énoncé d'une conviction ou d'une vérité, la mention d'un système utile, je ne devais pas, je ne pouvais pas le vouloir.

Au point de vue de l'enseignement et des principes agronomiques, je crois mon livre d'une orthodoxie irréprochable. Au point de vue de l'économie sociale, je le crois absolument dans le vrai ; il exprime des convictions inébranlables dans mon esprit. Je devais, dès lors, attacher bien plus de prix à maintenir l'intégrité de ma doctrine qu'à me rapprocher, par des

suppressions et des sacrifices plus ou moins habiles, d'une perfection douteuse encore pour moi.

Faire moins bien comme on doit que mieux autrement, j'ai donné quelque part ce conseil aux artistes qui débutent ; et c'est là une devise à laquelle, pour mon compte, je demeure volontiers fidèle.

Je n'en reste pas moins reconnaissant pour les juges éminents qui, après avoir relevé dans mon œuvre ce qui leur semblait lourdeur ou défaillance, faisaient plus que compensation en parlant de Virgile et en rapprochant, bien plus qu'il n'est permis, le *Poème des champs* des *Géorgiques*.

Un mot encore et je termine : dans la préface de la seconde édition, j'ai dû exprimer toute ma gratitude pour les écrivains ou critiques qui ont accordé à ce livre une part de louange à laquelle j'étais loin de prétendre. Depuis lors, j'ai pu recueillir encore, dans la presse de province surtout, plus d'un précieux témoignage. J'aurais peut-être mauvaise grâce à tout énumérer, mais je ne puis pas ne pas adresser un remerciement tout particulier aux écrivains sympathiques pour qui mon œuvre est devenue le sujet d'études approfondies.

A ce titre je manquerais à un devoir si je n'expri-

mais ici ma vive reconnaissance pour MM. de Pontmartin, Clément de Ris, Eug. Asse, de Cadoudal, Mougins de Roquefort, Le Marchand, de la *Revue de l'Anjou;* pour le grand poète trop tôt disparu, Théoph. Gautier [1], et aussi pour MM. Gabriel de Chaulnes, Henri Jouin, L. Jully, qui ont bien voulu faire du *Poème des champs* l'objet de publications spéciales, ou le principal motif d'intéressants travaux sur la poésie rustique en France.

1. *Rapport sur le progrès des lettres*, à la suite de l'exposition universelle de 1867 : Histoire du Romantisme.

Senilhac, 30 septembre 1873.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce livre, dont il ne m'appartient d'ailleurs en aucune façon d'apprécier la valeur littéraire, est pour moi quelque chose de plus et de mieux qu'une œuvre d'art : il est l'expression sincère d'une conviction.

Pour quiconque aura bien voulu lire jusqu'au bout le *Poème des champs*, cette conviction n'aura besoin ni de démonstration ni de commentaire.

L'œuvre des champs est sainte !.........
L'agriculture ! Oh oui ! c'est le champ glorieux
Où viendra le progrès, lent, mais victorieux, etc.
Moi je rêve une France agricole et chrétienne !

Tels sont ma ferme croyance et mon espoir.

Mes vers ont dit à ce sujet tout ce que je voulais

dire. L'ont-ils dit comme il eût fallu le dire? je n'ose m'en flatter, et c'est là une tout autre question.

Quoi qu'il en puisse être, si mon œuvre reste sans écho, je ne m'en prendrai qu'à moi-même et à mon insuffisance. Le sujet ne saurait avoir eu tort; qui ne restera convaincu de l'utilité qu'il y a, soit à propager les idées que je sers, soit à affirmer en ce moment même, plus particulièrement que jamais, la vérité de ces idées? — L'opportunité d'une œuvre de poésie rustique ne me semble pas contestable. Un grand poème de la vie rurale serait le bienvenu. — Le grand poète manque; mais je ne suis pas seul à penser qu'il y aurait belle place pour lui.

Au lendemain du jour où j'écrivais le dernier vers de ce poème, je lisais, dans une Revue autorisée, des pages dont la justesse et l'à-propos ne pouvaient manquer de me frapper : je demande la permission de leur emprunter quelques lignes qui vaudront mieux qu'une préface, car elles n'auront pas été écrites pour le besoin de ma cause.

La poésie lyrique, dit un écrivain bien inspiré, la poésie lyrique, qui a fait la gloire de ce siècle, est bien discréditée depuis qu'elle a fatigué les lecteurs par l'abus des confidences personnelles, et qu'elle s'est aventurée dans l'inanité des

impressions vagues, des pensées indécises et des fantaisies incompréhensibles. Dans cette décadence si visible ou plutôt dans ce silence de la poésie contemporaine, à peine interrompu de loin en loin par quelque voix noblement plaintive, on rencontre encore çà et là, en des livres qui souvent n'arrivent pas à la grande renommée, des descriptions splendides de la nature, des sentiments aimables et justes inspirés par la vue et le séjour de la campagne, des peintures assez précises de la vie rustique, qui font espérer que de ce côté du moins le champ est encore ouvert à l'imagination......

... Peut-être le temps viendra où, grâce à ce goût nouveau pour les tableaux de la simple nature, nous aurons, sous une forme ou sous une autre, qu'importe ? ce qu'on n'a pas encore rencontré en France, un véritable poème géorgique où l'on trouve un amour sincère des champs, une connaissance aisée et familière de la nature; une science agréable et touchante, en un mot quelque chose de cette solidité brillante qui rend incomparable le poème de Virgile [1].

Et dans le résumé des conclusions de l'auteur :

Nous croyons qu'aujourd'hui le poète familier avec la vie des champs, possédant une science abondante et facile, simple avec art, trouverait dans notre langue émancipée et moins timide des ressources inconnues pour peindre avec une poétique candeur les grands spectacles du monde physique et les fortes simplicités de la vie rurale.

1. *La Poésie rustique en France, au dix-huitième siècle*, par M. C. Martha. (*Revue européenne* du 15 juin 1861.)

Nous ne voyons pas pourquoi on ne tenterait point en vers ce qu'on a déjà plus d'une fois tenté en prose avec succès, ni pourquoi, même au sein de notre société si raffinée, il ne s'élèverait pas un poète disant à la France ce que Virgile, vivant dans une société non moins élégante, disait à sa chère Italie, avec une si patriotique effusion : « Salut, mère féconde des moissons, terre aimée des Dieux, mère féconde aussi en hommes vaillants! C'est pour toi que je chante un art autrefois en honneur et cultivé par nos aïeux, et que j'ouvre le premier dans mon pays une source de poésie nouvelle et sacrée. »

En inscrivant ainsi au frontispice de mon œuvre ce programme qui supplée largement au mien, qui explique mon livre sans le connaître, et semble lui avoir montré si parfaitement le but, je ne puis avoir qu'un regret, le regret de me sentir trop au-dessous d'une tâche que je crois pourtant avoir bien comprise, que je sais avoir surtout grandement aimée.

Senilhac, mai 1860.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

La dernière note de la première édition de ce livre contenait les mots que voici :

C'est maintenant, autant que jamais, que je sens tout ce qu'il aurait fallu mettre dans mon poème, de plus et de mieux que ce qui s'y trouve...

Ces lignes, comme la préface qui précède, n'étaient pas, qu'on veuille le croire, l'expression d'une fausse modestie. En livrant aux périlleux hasards de la publicité le fruit tardif d'une longue et silencieuse inaction littéraire, un de ces livres où l'on a peut-être laissé d'autant plus de son âme qu'on y a mis moins d'art, moins de parti pris de système ou d'école, un de ces livres enfin éclos sans bruit dans le demi-jour de la province et quelque peu surpris, à coup sûr, d'apparaître brusquement en pleine lumière, c'était avec une complète bonne foi, avec une sincérité par-

faite, que je manifestais, presque à chaque page et comme involontairement, une juste défiance de moi-même.

Aujourd'hui, après un succès qui, tout en restant circonscrit dans une sphère où les suffrages doivent être plutôt pesés que comptés, n'en dépasse pas moins et de beaucoup mes espérances les plus hardies, pourquoi n'aurais-je pas la même franchise? Pourquoi n'avouerais-je pas combien je suis honoré de l'accueil fait au *Poème des champs*, par ceux-là surtout, vrais maîtres et vrais juges, dont l'applaudissement ne pouvait manquer d'avoir un prix exceptionnel à mes yeux? Plus j'ai douté de mon œuvre, et plus il m'est permis de m'enorgueillir d'une bienveillance que je ne puis désormais regarder comme absolument imméritée.

Les plus grands esprits sont d'ordinaire indulgents, je ne l'oublie pas. Et néanmoins, je ne saurais voir dans le jugement de l'Académie française une banale sympathie pour le premier effort tenté; je ne saurais voir une simple formule de politesse dans les témoignages individuels que bon nombre de membres du premier corps littéraire du monde ont bien voulu m'adresser.

La vanité malséante, en pareille circonstance, eût consisté à se montrer persuadé par avance qu'on avait droit à de pareils suffrages, et à affecter d'en être peu surpris, peu flatté, à peine reconnaissant.

Tel n'est pas mon sentiment, je le répète.

Je suis fier du prix qui m'a été décerné, comme je suis pénétré de gratitude pour les encouragements qui me sont venus de si haut, soit dans le monde de l'Académie, soit dans celui de la critique.

Je rencontrerais, assurément, peu de créance, si, dissimulant tout amour-propre d'auteur, je me disais indifférent au succès littéraire. Mais il est bien vrai cependant que si j'ai désiré vivement écrire un ouvrage qui pût être accueilli comme un bon livre, j'ai ambitionné, tout autant pour le moins, de faire une action utile et qui fût acceptée pour telle.

Dévoué comme je le suis, de tout cœur, aux intérêts que mes vers se sont efforcés de servir, j'ai donc pour les destinées de ce petit volume une double et avouable sollicitude. Si je ne suis pas fâché qu'il laisse quelque honneur au nom de l'écrivain, je serai heureux aussi qu'il fasse faire leur chemin aux idées de l'agriculteur convaincu.

Je crois dès lors n'être infidèle à aucune conve-

nance en donnant à cette nouvelle édition le précie passeport de quelques jugements autorisés. Et si dois garder pour moi seul les témoignages de vi sympathie qui me sont venus directement en deho de la publicité, il m'est permis, sans doute, d'empru ter à quelques-unes des appréciations qui se so produites dans la presse les recommandations et patronage dont l'avenir de mon livre a encore un urgent besoin.

Sur l'indication pressante d'un de ses plus éminer confrères, M. Sainte-Beuve, passant en revue les pl remarquables ouvrages de poésie récemment publi consacrait l'un des premiers deux longs articles *Poème des champs* qu'il abordait ainsi :

Le sujet qui m'a réellement, cette fois, mis en g d'écrire, c'est le *Poëme des champs* de M. Ch. Calemard La Fayette, un poëme qui n'est sans doute pas de tout p parfait, mais qui est vrai, naturel, étudié et senti sur pla essentiellement champêtre, en un mot, et dont un poëte a démicien et non académique [1], m'a dit en m'en recomm dant la lecture : « Lisez jusqu'au bout. Le miel n'est pas bord, mais au fond du vase. » J'ai en effet goûté le r et j'en veux faire part à tous.

1. Serais-je indiscret en nommant ici l'illustre auteur de *Marie Stuart*, du *Voyage en Grèce*, etc., M. P. A. Lebrun ?

Ailleurs, après avoir cité de nombreux passages du poème, M. Sainte-Beuve ajoutait :

Ce n'est pas de M. C. de La Fayette que Buffon dirait ce qu'il disait des chantres des *Jardins*, des *Saisons* et des *Mois*, en son temps, qu'ils parlaient tous comme s'ils n'avaient jamais vu ni les mois, ni les jardins, ni les saisons : ici tout nous montre l'homme pratique qui habite au cœur de son sujet.

Je n'ai que l'embarras du choix entre les tableaux et les frais paysages, entre les scènes de labourage, de semaille, de fenaison et de fauchaison, de récolte et de vendange, entre les charmants hasards du parc naturel confinant au bois et à la forêt, et le monde bruyant de la basse-cour ; car tout cela est diversement peint et presque toujours avec un rare bonheur, dû à une extrême vérité.

S'il n'est pas possible de reproduire tout entière une appréciation si complète, si développée, et où, non moins que la louange, les sévérités elles-mêmes méritent tous les remerciements de l'auteur (cette nouvelle édition démontrera, je l'espère, que la critique des maîtres a été profitable pour moi) ; s'il faut, dis-je, restreindre les extraits d'une étude d'où il est difficile de détacher quelque chose, on peut cependant en trouver le résumé dans ces lignes par lesquelles

M. Sainte-Beuve veut bien justifier son affirmation que le livre doit vivre :

C'est ce sentiment d'affection et presque d'amitié qui ne se borne pas aux animaux, mais qui se répand et s'épanche sur tout ce qui l'entoure, même les choses inanimées, qui est charmant chez M. C. de La Fayette et qui attache à mesure qu'on avance dans la lecture.

Le progrès est frappant sur tous les poèmes des champs et de l'agriculture qui ont précédé, soit dans le dernier siècle, soit dans celui-ci.

(*Constitutionnel*, avril 1862,
et *Nouveaux lundis*, t. II.)

Déjà dans le même journal des tendances sérieuses du *Poème des champs* avaient été signalées avec une sympathique insistance.

L'œuvre de M. Calemard de La Fayette semble avoir pris à tâche de répondre à ce reproche d'inutilité qu'on prodigue de nos jours à la poésie, comme si l'imagination et le sentiment étaient condamnés par l'élévation même de leur nature à s'abstraire dans une méditation inféconde et ne se devaient pas de faire servir à la prédication du progrès la richesse de couleur et la sympathie d'émotion dont ils disposent. Conçu dans l'expansion d'une philosophie éclairée et tendre, le *Poème des champs* est à la fois un manuel de la vie rurale et une suite de tableaux attrayants.

On s'aperçoit tout d'abord que M. Calemard de La

Fayette, un de nos agronomes les plus distingués, au dire des juges compétents, n'a pas appris la nature dans Lucrèce ou dans les poètes didactiques. Mais si, aux conseils spéciaux qu'il donne, à la sincérité courageuse du détail, on reconnaît l'homme expérimenté et pratique, la grâce exquise de certains paysages, la finesse et la fermeté des tons, les éclairs de soleil qui, à la manière flamande, font miroiter tout un intérieur, trahissent dans l'auteur un artiste rompu à toutes les difficultés de la forme, un poète doublé d'un peintre. A l'inspiration soutenue de l'un, il joint le sûr coup d'œil de l'autre.

A part quelques passages d'une haute philosophie religieuse et deux épisodes habilement reliés au poème, le ton général de l'œuvre est d'une familiarité qui n'exclut ni le charme de l'impression, ni l'atticisme de la forme.

M. Calemard de La Fayette peint les champs comme il les voit; il pénètre dans l'intimité du cultivateur : rien de ce qui touche celui-ci ne lui est étranger; il met en relief ses travaux et ses joies.. Il ne recule ni devant le fumier, ni devant le taureau *Mezenc* deux fois lauréat du concours. On pourrait même lui reprocher, si l'on était de mauvaise foi, une certaine tendance à abuser du détail technique et à battre monnaie avec le facile billon de l'énumération. Mais cette imperfection, si c'en est une, disparaît dans les vers d'un haut lyrisme que le poète consacre aux inondations de la Loire, etc., et surtout dans l'*Amphore*, une fantaisie grecque qu'avouerait Chénier....

(*Les poètes contemporains*, par M. Henry d'Erville.
Constitutionnel du 9 septembre 1862.)

M. N. Martin, à son tour, s'exprime ainsi dans *l'Artiste* :

M. de La Fayette publie aujourd'hui le *Poëme des champs*, une grande œuvre déjà appréciée par cette élite dont la sympathique attention a su rester fidèle aux lettres et aux arts.

Le poème de M. de La Fayette est tout imprégné des fortifiantes senteurs des champs. On reconnaît tout d'abord que l'on n'a pas affaire à un poète artificiel de la nature, à un Saint-Lambert, voire à un Boucher, ou même à un abbé Delille. C'est bien le franc arome des trèfles et des foins qui m'arrive cette fois. C'est bien la moite lueur des noirs sillons profondément creusés que je vois briller ici, sans que le poète me montre derrière le soc cette allègre bergeronnette de Dovalle, qui était peut-être un peu trop gentille.

Donnerai-je une analyse détaillée de l'ouvrage? Elle m'entraînerait trop loin, et prendrait une place que je préfère réserver aux vers de l'auteur... Ai-je besoin de dire qu'il ne s'agit nullement d'un livre didactique coordonné et distribué sur l'ancien patron du genre?...

.... Dans ces différents modes, dans ces formes variées de sa pensée et de ses tableaux, le poète s'est toujours montré ce qu'il est avant tout, ce qu'il est si excellemment, un homme de son temps. Voyez plutôt cette partie de l'invocation qui indiquera le ton du reste :

Intrépide soldat d'une modeste armée...

Telle est la voix virile, la grande voix émue qui domine dans ce long concert. Par son intimité prolongée avec la terre, le poète semble s'être insensiblement élevé à une sorte de sacerdoce.... Quand le sujet le comporte, M. de La Fayette sait toutefois, avec une aisance parfaite, prendre le ton familier, comme le démontrent dans la description de la ferme ces vives esquisses de quelques-uns des héros de la basse-cour :

Ailleurs, au plus haut pic du tas d'engrais qui fume...

Voulez-vous maintenant, toujours dans la gamme rustique, un tableau qu'éclaire un rayon d'une réalité quelque peu voilée, une page où je crois voir scintiller la poésie à moitié spiritualisée d'un Ruysdael ?

La caille, au bord du nid, caquette dans les trèfles...

Peut-on déployer plus de grâce pittoresque dans la description et mieux animer un tableau ?...

... Mais si parfois quelque pensée mélancolique, quelque image plaintive ou trop douce du passé s'éveille dans l'âme du poète, il lui paye le tribut d'une larme ;... ces pleurs furtifs se cristallisent alors en perles telles que celles-ci :

Larme des souvenirs devenus le regret,
Dont toute poésie a connu le secret.:.

Si le poète si profondément humain réalise ainsi le type indiqué dans le beau vers de Térence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto,

sa sympathie se tourne cependant de préférence vers ces braves travailleurs au milieu desquels il a vécu.... Quand il décrit leur sort, quand il songe à leurs sueurs sans fin, ses entrailles s'émeuvent, et il en sort des cris ineffables de commisération, de bénédiction et de tendresse... Quoi de plus touchant que ce dernier adieu adressé par le poète à ses compagnons de la glèbe, se reposant dans la mort des longues fatigues de leurs jours si bien remplis?

O pauvres cœurs glacés! ô pauvres yeux fermés!
Dans la paix du Seigneur, ô paysans! dormez!

On voudrait pouvoir ne pas s'arrêter dans la citation de ces beaux vers, de ces vers limpides et fécondants qui, comme certains fleuves, roulent dans leur flot un or précieux, l'or le plus pur des sentiments et des pensées.

M. de La Fayette avait lentement accumulé le trésor de ses impressions : il avait trop sincèrement vécu de cette noble vie du labeur rural pour n'être pas rempli de son sujet : lorsqu'enfin il a pris la plume, l'inspiration a débordé; et si la critique pouvait ici trouver quelque chose à reprendre, quelques réserves à faire, en dépit de l'admiration qu'inspire ce magnifique poème, elle se bornerait à désirer parfois plus de concision dans certains passages, plus de concentration...

.... L'Académie est parfois embarrassée, dit-on, dans le choix des ouvrages qu'elle a mission de couronner : le *Poème des champs* doit avoir la rare fortune de réunir spontanément tous les suffrages. Quant à moi, si j'avais ce pouvoir, je voudrais en faire une édition populaire assez nombreuse pour que chaque instituteur des communes rurales de France pût en recevoir un exemplaire. Les disciples de ces humbles écoles, tous ces enfants destinés aux rudes travaux des champs, pourraient ainsi apprendre par cœur tant de passages de ce grand livre, qui leur enseignerait avec charme à mieux apprécier l'excellence de la vie agreste, et à mieux l'aimer.

(*L'Artiste.*)

M. Arsène Houssaye, dans le journal *la Presse*, avait salué avec la même chaleureuse sympathie la nouvelle œuvre rustique :

Si je n'ose pas, a dit M. Houssaye, si je n'ose pas encore écrire que le *Poème des champs* est tout à fait un chef-d'œuvre, je dirai du moins qu'il a bon nombre des grandes qualités qui font les chefs-d'œuvre. Il a l'originalité, la spontanéité, l'émotion profonde, une intimité pénétrante avec la nature, un certain souffle vivifiant qui vient des montagnes, et au milieu d'incorrections quelquefois brutales, on ne saurait dire quelle parenté virgilienne dont plusieurs des meilleurs juges ont été saisis...

.... Il est certain qu'à mon sens, nul encore en France n'a fait autant songer à Virgile. Mais ce qu'on aimera tou-

jours de plus en plus dans ce poème, ce qui le fera pénétrer là même où ne pénètrent guère les poésies les mieux accueillies, c'est-à-dire dans l'intimité de la famille, jusqu'à une couche profonde et cachée des populations qui ne lisent qu'un peu, c'est que ce ne sont pas là seulement des vers très réussis, habiles à charmer les seuls artistes ; c'est qu'il y a toute une mine heureuse de sentiments vrais, pris au vif de l'âme humaine ; et il n'est pas nécessaire d'être poète ou critique élevé pour aimer un tel livre, un des rares livres de vers qui se fassent lire d'un bout à l'autre sans désemparer.

Le *Poëme des champs*, malgré sa publicité très restreinte jusqu'à présent, a déjà eu les honneurs de la controverse, et il peut paraître bizarre qu'il ait été blâmé tout à la fois de laisser trop de place aux préoccupations philosophiques et religieuses et même aux digressions de théorie sociale, tandis qu'on lui reprochait d'autre part l'extrême vérité dans le pittoresque comme un excès de réalisme.

J'ai parlé de l'originalité profonde du livre ; il est original, en effet, pour bien des raisons et de bien des manières. D'abord ici point de pastiche, point d'imitation, ni dans la forme, ni dans les sentiments. Cette poésie a été vécue, si on peut le dire, et elle est l'expression d'une âme.

Mais un autre principe d'originalité qu'il faut signaler, expliquer même, car il est assez complexe et il aide à comprendre le double reproche quelque peu contradictoire dont je parlais à l'instant, c'est ce caractère hardi et presque toujours heureux de spiritualisme dans le sentiment, uni au vif relief de la réalité dans la peinture des choses. Il y a là

un effort, une aspiration, un vouloir qui sans doute n'a pas toujours abouti également, mais qui, lorsqu'il réussit, comme il arrive souvent, constitue, à mon sens, un des plus rares mérites de l'œuvre...

.... Écoutons quelques-uns des mâles accents qui ont fait dire à un homme d'État de l'Académie, qu'il y avait dans le *Poème des champs* du Juvénal à côté du Virgile :

> Oh! trop souvent notre âge, indigne de l'histoire,
> S voura son opprobre et renia sa gloire...

On regrette de s'arrêter, car on voudraitt donner au moins un fragment de tout ce qui, dans un tel livre, a un caractère différent, original, et quelquefois absolument nouveau.

Ainsi dans le détail technique et dans l'exposition des systèmes agricoles et sociaux, dans les parties philosophiques du sujet, que de bonheur et quelle nouveauté de forme ou d'expression !

Le poète dit tout avec une exactitude et une précision d'une orthodoxie agronomique parfaite : depuis le taureau jusqu'au fumier, tout a sa place, et parfois un beau vers trouvé descend comme un rayon sur le plus humble et le plus rebutant sujet.

Le fumier :

> Fange où l'œil clairvoyant voit ruisseler de l'or,
> Élabore la mort au profit des vivants.

Quoi de plus simple, de plus vrai, et de plus équitable aussi que la glorification de la pomme de terre? L'éloge de

Parmentier et l'indifférence humaine pour les bienfaiteurs obscurs nous valent des vers comme ceux-ci :

> Il faut toujours marcher où le devoir nous mène,
> En comptant aux profits l'ingratitude humaine;
> Des ingrats, n'en a pas qui veut...

Les choses ainsi les plus difficiles à exprimer en vers [illegible] progrès agricole dans tous ses détails techniques, to[illegible] que, comme a dit M. Sainte-Beuve, MM. Léonce de [illegible]gne et Arthur Young nous apprendraient en prose ; les concours régionaux, les machines, les expositions, les divers systèmes de fermages, tout cela, choses si neuves en vers, tout est rendu avec une originalité et une précision réaliste si l'on veut, mais parfaitement à sa place et profondément pittoresque.

L'élévation de la forme, le lyrisme spiritualiste paraît, parfaitement à sa place aussi, dans les épisodes, dans l'expansion philosophique et religieuse, dans ce qu'on peut appeler la glorification morale du sujet, c'est-à-dire la glorification de l'agriculture et de la création.

Je le répète en finissant, j'ai été des premiers mais non pas seul à affirmer qu'après les corrections et les retouches d'une nouvelle et prochaine édition, ce beau livre doit rester, et méritera sans contestation le titre si enviable et qui lui a été décerné par M. Villemain, il méritera de s'appeler les *Géorgiques françaises.*

Du reste, avoir fait évoquer les noms d'Hésiode et de Lucrèce, avoir surtout, plus que personne en France, fait songer à Virgile et n'être pas écrasé par de pareils sou-

venirs, c'était déjà en faveur d'un poème rural un bien beau témoignage. Ce témoignage a été heureusement confirmé par le choix de l'Académie française, qui, je ne crains pas de le dire, n'a point à couronner fréquemment des œuvres de cette valeur....

Dans le journal *la France*, les mêmes éloges ont été donnés au *Poème des champs*;

Et M. Henry Trianon résumait en ces mots une appréciation également flatteuse :

Le *Poème des champs* a obtenu un prix de l'Académie française; il lui est dû plus et mieux encore : il vivra.

Enfin, dans le *Journal des débats*, M. Cuvillier-Fleury a formulé ainsi son jugement :

J'ai réservé pour lui donner une place tout à fait à part le *Poème des champs* de M. Calemard de La Fayette, et je m'aperçois que cette place me manque. M. de La Fayette ne peut être confondu, même avec les bons : il a son originalité toute personnelle et son mérite, non pas toujours supérieur, mais incomparable. Animée, spontanée, pleine d'éclat, de variété et d'inspiration, son œuvre n'en a pas moins la valeur d'une étude positive et l'intérêt d'un poème didactique. La *Maison rustique* ne vous apprendrait rien de plus, et les *Géorgiques* de Virgile lui-même, en vous laissant l'esprit plus charmé et le cœur plus satisfait, ne vous inté-

resseraient pas davantage. Pour moi c'est beaucoup dire. J'ai rarement lu de suite un ouvrage en vers qui m'ait plus captivé, sans m'ôter le sens de ses défauts, et où la sincérité de l'auteur m'ait paru plus estimable. Je ne sais si je pourrai revenir sur ce livre distingué. Je ne le crois pas. Tant d'autres engagements entraînent la critique en dehors des voies où elle aimerait le plus à s'attarder! Mais je me serais reproché, quand on crie partout que les poètes s'en vont, de ne pas dire qu'il y a des poètes qui arrivent... comme M. de La Fayette, auteur, je crois, d'un *Programme d'agriculture progressive.*

Combien j'aime mieux son poème que son Programme, et comme ses vers profiteront plus au progrès de la science rustique que ses théories!... M. de La Fayette a un défaut : il se souvient trop dans sa solitude du Velay du monde qu'il a quitté, et il a trop sacrifié à la polémique où il a excellé. Il a un autre défaut, « la surabondance » ; il pousse à bout sa phrase jusqu'à épuisement de sa pensée. Quand il décrit, il est plus sobre; il a des peintures d'animaux qui feraient envie à Mme Rosa Bonheur; et quand c'est un sentiment vrai qui l'inspire, il trouve pour l'exprimer la forme la plus heureuse et en même temps la plus émouvante.

Intrépide soldat d'une modeste armée,
Soldat qui meurs sans gloire et vis sans renommée...

C'est par ces vers que débute le poème de M. de La Fayette, avec ce pressentiment presque triomphant de la grandeur et de la beauté de son sujet; et quand son œuvre est finie, le poète disparaît, l'homme reste; et nous lisons ces vers, expression d'une noble et virile modestie :

Mes vers à moi, le jour qui va fuir les emporte;
Nés aujourd'hui, demain ils seront morts. Qu'importe ?...
Dût les atteindre au vol un sourire moqueur,
En auront-ils moins pris le plus pur de mon cœur?...

M. Calemard de La Fayette était allé cacher sa vie dans une métairie du haut Velay. Il y a trouvé l'inspiration dans le travail, la poésie dans la solitude, le bonheur dans la famille, le renom dans l'obscurité. Il n'a pas perdu son temps. Nous ne regretterons pas, mes lecteurs et nous, de lui avoir consacré le nôtre.

Après ces citations, peut-être trop complaisamment empruntées aux critiques qui ont bien voulu faire au *Poème des champs* les honneurs d'un examen détaillé, qu'on me pardonne encore de ne point passer sous silence les mentions de plusieurs publications périodiques de diverse nature :

Le *Journal général de l'Instruction publique*, le *Courrier du Dimanche*, l'*Année littéraire*, l'*Année agricole*, etc., ont accordé à ce même ouvrage une attention toute bienveillante. Dans ces différents recueils, MM. Victor Chauvin, Barral, Vapereau, Heuzé, etc., louaient particulièrement le *Poème des champs* d'être un livre très français, aimant et faisant aimer la France, aimant surtout et faisant aimer les

populations agricoles, et propre à conquérir à leur profit l'affection, la gratitude, le respect. Un tel éloge devait m'être précieux entre tous les autres, et l'on m'excuse sans doute de m'en parer ici.

Dans la presse de province (je ne puis citer que les noms qu'un bon hasard a fait arriver jusqu'à moi), dans la presse de province, MM. Édouard L'hôte, Blanchot de Brenas, Marius Topin, etc., avaient également droit à mes remerciements, pour la vive sympathie qu'ils ont témoignée à mon œuvre; je m'acquitte donc autant que je le puis.

Et maintenant, affecterai-je de croire, ou m'efforcerai-je de faire croire au lecteur, qu'au milieu de ce concert nombreux et si généralement flatteur, il n'y a pas eu la moindre dissonance? Cette tactique ne tromperait sans doute personne; en tout cas elle ne saurait me tromper moi-même. Une entière franchise peut seule faire absoudre la naïve expansion de ces pages.

Du reste, loin qu'elle puisse ambitionner l'unanimité de l'éloge, toute œuvre éclose dans l'ombre et redoutant plus que tout le silence, n'est-elle pas résignée d'avance aux sévérités de la critique, comme à un pis-aller très acceptable?

J'établis donc en toute sincérité le bilan de mon livre ; j'ai dit les profits, j'avouerai les pertes.

On a reproché au *Poème des champs* de manquer un peu de composition : à cet égard je n'ai pas grand'-chose à répondre. Je suis pourtant bien forcé de me rappeler que pour avoir enfermé le poème des *Saisons* et celui des *Mois* dans un cadre rigoureusement déterminé, Saint-Lambert et Roucher ont été blâmés de trop de symétrie ; ils ont encouru le reproche de manquer de prime-saut, de laisser-aller, d'abandon, le reproche de roideur et de froideur.

On a également blâmé le *Poème des champs* d'abuser parfois des familiarités du langage vulgaire ; et, disons tout dans une seule phrase, d'appeler trop crûment les choses par leur nom : or s'il eût dû faire autrement, le poème n'eût pas eu de raison d'être. L'auteur ne l'aurait pas écrit.

Mais, a-t-on dit, il lui fallait, tout en restant simple et vrai, relever constamment par l'élégance du langage les vulgarités du sujet.

Certes, si j'eusse su m'acquitter de cette tâche, je n'y aurais pas manqué... mais... un autre sans doute fera mieux.

Enfin et pour conclure, quelques critiques farouches

ont cru devoir déclarer à l'auteur qu'il n'était pas Virgile. L'auteur le savait, hélas! et personne ne le déplore plus que lui.

Mais voici que cette préface est déjà bien longue; il serait temps de la justifier s'il est possible, et de finir.

Elle se justifie, ce me semble, par le désir, par le besoin que j'avais, que je devais avoir, d'exprimer ici toute ma gratitude aux critiques éminents qui auront fait le succès du *Poème des champs*, à l'Académie qui l'a distingué, à ceux de MM. les membres de l'Académie qui l'ont honoré d'un patronage spécial.

J'aurais peut-être à me demander, il est vrai, si j'ai le droit de nommer ces protecteurs d'une œuvre dont leur suffrage aura fait le principal lustre.

Mais comment les remercier, si je ne les nomme pas ? et comment ne les pas remercier ? Comment ne pas donner à ces pages la consécration d'un devoir si naturel et si facile?

MM. P. Lebrun, Sandeau, de La Prade, Legouvé, de Montalembert, de Pongerville, de Barante, Viennet, Nisard, Dupanloup, Berryer, Patin, Sainte-Beuve, Villemain, me permettent donc, j'ose le croire, d'inscrire ici leurs noms et de leur exprimer ma vive re-

connaissance, pour les encouragements et les précieux conseils que j'ai reçus de la plupart d'entre eux, pour l'accueil dont je suis redevable à tous, pour une bienveillance dont les témoignages divers gardent un prix si exceptionnel à mes yeux.

Une dette encore à payer, et je finis.

Je dois un dernier remerciement à de vieux amis depuis longtemps perdus de vue, à de gracieux poètes qui m'ont adressé des vers ou leurs livres, et même à des correspondants inconnus, qui ont tenu à faire acte de sympathie pour une tentative douteuse encore.

Ai-je à dire combien j'ai été heureux, mais surtout ému, de pareils témoignages ? Il ne m'était pas interdit d'en conclure que mes vers pouvaient avoir la double et enviable fortune de faire goûter les idées, les prédilections, l'effort agricole du poète, de faire aimer le poète lui-même.

Et ne serait-ce pas là la plus douce récompense d'une œuvre de conviction, d'amour et de foi ?

CH. C. DE L.

Sénilhac, décembre 1863.

LIVRE PREMIER

LIVRE PREMIER

ARGUMENT

Au laboureur salut! — Que la nature révèle son auteur; — Gloire à Dieu! — Objet du poème. — Horizon du poète; — Paysage d'été; — L'œuvre agricole; ses bienfaits. — Honneur à la charrue! — Que l'agriculture est le chantier de tout vrai progrès. — Le progrès chrétien et les utopies. — La France agricole et chrétienne; — Son vrai devoir. — Loi primitive du travail imposée à l'homme; — Appel à tous. — Programme d'agriculture progressive. — Majesté des champs. — Grandeur du sujet. — Invocation du secours d'en haut. — L'intention, le but et le vœu du poète.

I

Intrépide soldat d'une modeste armée,
Soldat qui meurs sans gloire et vis sans renommée,
Conquérant méconnu du sol qui te nourrit,
Dans un siècle douteux, sain de corps et d'esprit.

Qui seul gardes toujours, sous une rude écorce,
Le sang vierge, la sève humaine dans sa force,
O toi, qui vis et meurs où le ciel le voulut,
Aîné de la patrie, ô laboureur, salut!

A vous salut aussi, vallons, plaines, montagnes,
Foyers de toute vie épars dans les campagnes;
Salut, tièdes guérets qui couvez le trésor!
Salut, terre d'amour, d'où jaillit l'épi d'or!

O terre! ô laboureur! ô richesse suprême!
C'est vous que, d'un vers libre et franc comme vous-même,
C'est vous, votre œuvre immense et vos mâles efforts,
Bienfaits, labeurs, combats du sol dur, des bras forts,
C'est vous, cœurs et sillons où germe l'espérance,
Vous que je veux chanter, car c'est chanter la France!

II

Donc, je vais me complaire au plus humble détail
Du ménage des champs, du rustique travail.

Non que je n'aie aussi pour ton empire inculte,
O nature encor vierge, une part de mon culte;
Devant ta majesté je fléchis les genoux;
Ce qui n'est point à l'homme est à plus grand que nous.

O nature invaincue, insoumise, rebelle,
J'adore, en t'admirant fière et presque plus belle!
J'adore, car voyant, à toute heure, en tout lieu,
Derrière tes splendeurs passer l'ombre de Dieu,
J'ai le mot du secret divin dont je m'enivre
En sentant dans ton sein tout palpiter, tout vivre!

Ces bois, ces lacs, ces monts, ces grands horizons bleus,
La grotte aux verts tapis sous les rocs anguleux,
Le flot qui dit sa plainte aux saules des rivages,
Et les torrents grondant sur des pentes sauvages;
Tout ce qui, dans l'espace, a son bruit ou sa voix,
Ce qu'on entend gémir et chanter à la fois,
Ce qui verse un parfum, ce qui boit la rosée,
Ce qui flotte ou se pose en la nuit embrasée,
Fleurs, insectes, oiseaux, ensemble gracieux,
La luciole en flamme et l'astre errant aux cieux,
J'ai dans mon vaste amour compris toutes ces choses,
O nature! et je sais les chênes et les roses.

Or, du plus frêle arbuste aux mélèzes géants,
Du ruisseau qu'on ignore aux vastes océans,
Des vallons innomés au gigantesque abîme,
Et le zéphir mourant et l'ouragan sublime,
Comme l'ample motif du concert inspiré,
M'ont répété partout un nom, le nom sacré!
Et c'est pourquoi je veux, au seuil de ce poème,
O Dieu de l'infini! graver ton nom suprême,
Pour qu'il soit humblement attesté par ces vers
Que toi seul es principe et fin dans l'univers!

III

Ce devoir accompli, vers un moindre domaine
Le modeste sujet que j'aime me ramène.
Épris du doux Virgile et plein de ses leçons,
J'aime les prés touffus et les grasses moissons;
J'aime toute culture, et tout ce que renferme,
Petit monde ignoré, le chalet ou la ferme;
J'aime les bons semeurs, habiles aux labours,
Qui portent vaillamment le poids des plus longs jours,

Prodiguant sans relâche à la terre altérée
Le généreux ferment d'une sueur sacrée ;
Et ces pasteurs aussi, qui pour des mois entiers,
Des habitations désertant les sentiers,
Dirigent d'un pas lent vers la montagne en herbe
Et la chèvre au flanc creux et l'aumaille superbe ;
Pasteurs et laboureurs ! peuple obscur des hameaux !
Et ces bons serviteurs, dociles animaux
Que la main d'un enfant, sans rigueur, sans sévices,
Incline, en se jouant, aux plus rudes services,
Je les aime et le dis sans phrase, et le premier
Nommant tout par son nom, je chante le fumier,
Le fer comme les bras qui font la moisson drue,
Et le labour profond et la grande charrue.

IV

Creusant un lit facile à mes plus chers penchants,
Le sort rendit sitôt toute ma vie aux champs !
Là, dans ton vaste empire, ô nature sereine,
Où le silence même a sa voix souveraine,

Partout j'ai recueilli, chantre obscur et charmé,
Quelques accords, fragments épars du livre aimé,
Et le noble métier que ce poème loue,
Laboureurs ! c'est le mien; et tout mon cœur s'y voue.
Couché près du sillon qu'on prépare au froment,
Ces vers, je les écris sous le bleu firmament,
Un soir d'été, devant une fraîche vallée
De feuillage et d'oiseaux frémissante et peuplée.
Il a plu ce matin; le zéphir attiédi
A trempé de moiteur les flammes du midi;
Et rien n'est plein de grâce et de charmant sourire
Comme le gai tableau que je voudrais décrire.
Oh! que n'êtes-vous là, poètes du pinceau,
Vous, Daubigny, Troyon, Corot, Breton, Rousseau!
C'est peu de la couleur : il faudrait l'harmonie;
Beethoven! Oh! la calme et large symphonie!
C'est peu de tous les arts, il faut encor les vers.
Il faudrait l'art entier pour chanter l'univers,
Pour traduire Dieu même et rendre, phrase à phrase,
Le poème vivant, fait d'amour et d'extase;
Pour fondre, comme Dieu, dans un vaste unisson,
Le rythme, la couleur, la parole, le son...

V

Eh bien, j'ose pourtant. A l'œuvre qu'on néglige,
Je viens, apôtre obscur que sa croyance oblige.
J'ai consulté mon cœur et non pas mon pouvoir.
Les maîtres se taisant, épris de leur devoir,
Fier du but, mais trop sûr de ne le point atteindre,
J'esquisse des tableaux qu'un maître aurait su peindre.

Le soleil enivré dans sa gloire, au couchant
S'oublie; et ses rayons sur le bois s'épanchant,
Tamisés mollement par la feuillée et l'ombre,
Plongent encor leur flèche au fourré le plus sombre,
Tandis qu'à l'orient toujours limpide et pur,
Déjà le crépuscule a rembruni l'azur.

Douce, douce saison à l'heure la plus douce!
Mille insectes joyeux fourmillent dans la mousse;
Mainte fleur altérée ouvre au baiser du soir
Son calice odorant, éphémère encensoir;

Et chaque brise au vol raconte avec mystère
Maint secret ravissant qu'elle ne saurait taire;

Et sous les vastes cieux, sur le sol, dans les airs,
Partout sont des parfums, partout sont des concerts!
Partout la vie en fleur, partout l'ivresse en flamme,
Et de la poésie à vivifier l'âme!

VI

Sérénité des champs, fécond recueillement!
Rien n'est à négliger en ce repos charmant.
Tout vit, se meut et croît en cent métamorphoses;
Tout, sous mes yeux, auprès, au loin, êtres et choses,
Tout dans le grand tableau, tout dans l'accord parfait
Produit son humble note ou son puissant effet.

La caille, au bord du nid, caquette dans les trèfles;
Le gai pinson babille en picotant des nèfles;
L'hirondelle, rasant le lac couvert de joncs,
Pousse son petit cri sauvage; les pigeons
Deux à deux, roucoulant, s'abreuvent à la source;
Le ruisseau voyageur chante et poursuit sa course;
Les saules, sur le bord, abritent l'or des lis;

Les glauques nénuphars baignent leurs fronts pâlis;
Au revers de la haie où mûrit la groseille
Monte une âcre senteur de cresson et d'oseille;
Et la mouche qui vole au plus riche butin,
Épuise de baisers la lavande ou le thym.
Ailleurs, un linot jase, un merle rieur siffle;
Un grand taureau repu boit, rumine, renifle
Et, grave et lent, se couche en léchant ses naseaux.
La génisse, à l'œil bleu, broute, le long des eaux,
Dédaigneuse de l'herbe et du sainfoin des crèches,
Les jeunes peupliers couverts de pousses fraîches;
Une chèvre barbue, au sommet d'un roc noir,
Regarde sous ses pieds se répandre le soir.
Tout au loin, les brebis se groupant sur la côte,
Font tinter leur clochette et bêlent côte à côte;
Le vieux pâtre fredonne une vieille chanson
En écho des bouviers qui rentrent la moisson;
Et, mêlant leurs appels à tout ce qui murmure,
Les tout petits bergers, pieds nus, cueillent la mûre,
Ou l'airelle abritée à l'ombre des sapins,
Ou le fruit déjà rouge aux branches d'aubépins.

VII

Or, cependant qu'ainsi par toute voix ruisselle
L'hymne toujours nouveau de vie universelle,
Souvent, tout près de moi passe grave, à pas lents,
Un laboureur qui creuse avec quatre bœufs blancs.
Parfois je me surprends dans le vers qui m'arrête,
Prêtant à sa chanson une oreille distraite ;
J'admire les grands bœufs, je sonde le labour.....
Et, fier de mon sujet, j'y reviens plein d'amour ;

Trouvant qu'il n'est travail plus noble et plus austère
Que le vôtre, ô vaillants tourmenteurs de la terre !
Vous tous qui, par l'effort de vos robustes mains,
Aidez la Providence à nourrir les humains !
Vous tous qui récoltant, sur le mont ou la plaine,
Bois, pain, viande et vin, miel, lin, chanvre, huile et laine,
Réchauffez, nourrissez, vêtissez, éclairez
Tout homme, sous le chaume ou les lambris dorés,
Qui versez aux cités, prodigieuses ruches,

L'abondance à pleins chars, la vie à pleines cruches ;
Et qui, toujours ployant aux plus rudes fardeaux,
Quand l'âge sans pardon a courbé votre dos,
Quand l'heure vient enfin de déserter la tâche,
Après avoir vécu sans remords et sans tache,
Abandonnés souvent, dédaignés quelquefois,
Vous endormez en paix sous une croix de bois.

VIII

Oh oui ! du vrai devoir vos champs sont le domaine ;
Là tout nous dit bien haut que la sueur humaine,
Comme un impôt fécond de chacun de nos jours,
Au sol qui nourrit l'homme appartiendra toujours.
Cette mâle leçon, cette loi du grand règne,
Homme, je la compris ; poète, je l'enseigne.
Je proclame, et voudrais avoir l'autorité
Que prête le génie à toute vérité,
Je proclame esprit faux, aussi pauvre d'idée,
Que la brute elle-même à coups de fouet guidée,
Quiconque est sans amour pour l'actif travailleur

Dont le bras rend le sol fécond, l'épi meilleur;
Qui regarde de haut la terre productrice,
Renie, enfant ingrat, sa mère et sa nourrice:
Qui foule un grain germé, de son pied négligent
Insulte, en se jouant, la faim de l'indigent;
Et, je le dis, pour moi celui-là n'est pas digne
De se réconforter du pur sang de la vigne,
De mordre au pain doré du froment savoureux,
Qui tient en sot dédain le fumier généreux.

IX

Honneur donc au sillon! honneur à la charrue!
A sa tâche incessante incessamment accrue;
Honneur au bras nerveux qui saisit vaillamment
Le manche, quand le soc plonge au labour fumant!
Dans ce métier auguste et dans cet art suprême,
Tout effort a son but, son prix, sa gloire même;
Rien qui soit sans valeur ou de petit effet;
Le moindre coup de pioche est encore un bienfait;
Quiconque laisse aux champs la plus minime empreinte,

Sous l'œil du Créateur accomplit œuvre sainte;
Et son jour vaut peut-être un bon jour de Titus;
Car les obscurs travaux comptent pour des vertus.

Cette gerbe de plus tombant sous la faucille,
C'est pour tout un repas le pain d'une famille.
La meule de sainfoin conquise par le soc
Sur la marne infertile ou l'argile, ou le roc,
Ce fourrage que l'homme au sol rebelle arrache,
C'est le ruisseau de lait qui du pis de la vache
Jaillissant tout fumeux dans l'écuelle de bois,
Sous une pression agile de leurs doigts,
Au front des beaux enfants que déjà la faim presse,
Va faire, humble nectar, épanouir l'ivresse.
Enfin ce champ douteux longtemps abandonné,
S'il captive un moment l'agronome obstiné,
Si quelque heureux projet le destine à la vie,
C'est au dur défricheur que le travail convie
Un salaire assuré pour la rude saison;
C'est le vivre et le feu dans sa pauvre maison,
Et quand viendra l'été, si la récolte abonde,
C'est une part nouvelle acquise à tout le monde.
Que le maître n'ait eu ni perte ni profit,
Du travail et du pain sont gagnés, il suffit!

Et le pic acharné rongeant l'inerte friche,
Notre France, d'autant, pour tous devient plus riche.

X

Travail! travail des champs, ô travail nourricier!
Pour le seul ignorant, rebutant et grossier,
Plus que tous les phraseurs du chaos où nous sommes,
Tu peux édifier pour le bonheur des hommes.
Nature où l'Invisible a mis l'immensité,
Qui ne sent, sous les cieux pleins de ta majesté,
Ce que dit au penseur, comme la voix d'un temple,
La muette grandeur des choses qu'il contemple!
Et sur terre, à la fois, qui ne peut entrevoir
La naïve beauté du modeste devoir?
Manifestation du vrai Maître, ô Nature!
Création de l'homme, ô noble Agriculture!
Que dans le même amour tout cœur vous sache unir,
Et dans un même élan toute âme vous bénir!
Pour moi, je vois en vous l'attrait qui pacifie,
Le labeur souverain qui calme et fortifie,

Et l'asile assuré, prêt pour tous, en tout lieu,
Où Dieu conseille l'homme, où l'homme écoute Dieu.

XI

Oh! dans nos jours de lutte et d'angoisse profonde,
Quand les partis armés se disputent le monde,
Quand d'âpres novateurs, sur la foi de l'orgueil,
Courent vers l'inconnu, sans songer à l'écueil;
Quand d'autres fous, poussant le navire en arrière,
Au projet divin même opposent leur barrière,
Et rêvent d'élever sous la foudre ou l'éclair
Une digue de sable en face de la mer;
Quand un noble pays que toute audace affronte
Entend gronder au loin la tempête qui monte;
Quand des ambitions sauvages, des fureurs
Sans nom, foulent le juste et sèment les terreurs;
Lorsqu'enfin, tant le doute a déployé son ombre,
[illegible] au Christ oublié d'un grand nombre,
Un monde [illegible] ne veut pas recourir,
Aveugle aux yeux ouverts, qui sans Dieu va mourir!

Sachez du moins, vous tous, dont la volonté crée,
Quelle mission haute et quelle œuvre sacrée,
Quel prodige de paix, d'abondance et d'amour,
Quel miracle, en un mot, peut accomplir un jour
Ce baiser fécondant de l'homme à la nature,
Ce sublime devoir qu'on nomme la culture!

XII

Programme merveilleux! vaste et simple à la fois
Et sincère entre tous! qui dit à haute voix,
Qui dit en apaisant bien des haines farouches :
« Travail pour tous les bras, pain pour toutes les bouches! »
Chantier universel par l'Éternel construit,
Où, prodigue de fleurs et prodigue de fruit,
Prodigue de bienfaits dont seul il voit la somme,
Dieu, comme un noble ami, collabore avec l'homme;
L'agriculture! Oh oui! c'est le champ glorieux
Où peut naître un progrès lent, mais victorieux!
Car, la main sur mon cœur et les yeux sur l'histoire
Moi, je crois au progrès et je suis fier d'y croire.

Je crois, je sais, je vois, j'affirme le progrès
Pacifique et fidèle à tous les intérêts,
Qui, du jour où la loi d'en haut longtemps trahie,
Parmi nous, fils d'Adam, sera mieux obéie,
Où nous comprendrons mieux les ordres surhumains
Qui nous donnent la terre à rompre de nos mains,
Pourra, domptant la faim, amoindrir la misère.

« Hélas ! dit-on, la faim, c'est le mal nécessaire ! »
Chrétien, moi je réponds qu'en son règne infini
Dieu ne se donne pas à lui-même un déni ;
Dans le rude chemin que suit la race humaine
Dieu ne recule pas et c'est Dieu qui nous mène ;
Enfin, au cœur de tous, comme un bien pressenti,
Dieu seul mit l'espérance et Dieu n'a pas menti.

XIII

Mais qu'on le sache aussi, car notre âge l'oublie,
Le progrès sans le Christ, c'est mensonge ou folie.
Tout progrès qui n'est plus, quel qu'en soit le milieu,

La gravitation de l'homme vers son Dieu;
Tout rêve ambitieux cherchant dans l'Impossible
Un Idéal nié par l'arrêt de la Bible;
L'Idéal où le Christ ne guide point nos pas,
O rêveurs! est un leurre, un mirage. Il n'est pas.

Le fait vivant s'impose à votre orgueil fragile :
Le seul progrès réel est fils de l'Évangile.
Le croyant se souvient, car ce fut dit pour tous,
Que nous aurons toujours des pauvres parmi nous.
Il sait qu'étant déchu, l'homme doit, dette austère,
Les sueurs de son front aux produits de la terre,
Et que dans la douleur, comme Ève aux premiers jours,
La femme avec terreur enfantera toujours.
Donc le livre sacré nous dit et je proclame
Qu'il est également pour le corps et pour l'âme,
Pour tout individu, pour toute nation,
Un régime normal, la destination
Par le Très-Haut voulue et par lui révélée,
Que l'homme impunément n'aura pas violée;
Mais croyant, mais sachant que tout le reste est vain,
Aspirer vers un mieux conforme au plan divin,
Vers une Chanaan bénie, et plus prochaine,
Pousser le genre humain en allégeant sa chaîne,

En Dieu mieux obéi chercher l'ordre et le bien,
C'est le droit, le devoir, c'est le progrès chrétien.

XIV

Moi je rêve une France agricole et chrétienne !
Une France, Seigneur ! qui de cœur t'appartienne,
Qui place au premier rang, sans lutte, sans débats,
Le plus noble labeur que l'homme ait ici-bas ;
Qui sachant le temps prompt, la vie expiatoire,
Ambitionne moins de luxe et moins de gloire,
Et combatte, Seigneur ! dans un effort normal,
Pour ton dessein sacré, contre l'assaut du mal ;
Une France agricole, une France chrétienne
Sur toutes volontés, ô Dieu ! plaçant la tienne,
Où l'amour sous le nom divin de Charité,
Réciproque et vivant, soit une vérité ;
Qui fasse aux plus petits, ces bien-aimés du temple,
Le sort toujours moins dur et le banquet plus ample ;
Et qui, voulant sur terre atténuer la faim,
Ait les champs fécondés pour recours, Dieu pour fin !

Ah! dans cette patrie auguste et magnanime,
Pouvant des plus grands cœurs combler l'espoir sublime,
Au sein de cette France où croîtrait, doux et fort,
Le dévouement martyr qui va jusqu'à la mort,
Où toute haine impie, au regard du bon maître,
Comme un germe brûlé mourrait avant de naître,
Qu'importerait alors la forme des pouvoirs?
Chefs et soldats, chacun cherchant les grands devoirs,
Toute aristocratie y serait paternelle,
Toute démocratie y serait fraternelle;
Dans la même espérance un peuple réuni,
Le pauvre étant aimé, le riche étant béni,
Aurait enfin compris les deux voix, double étude,
Disant à l'un : bienfait! à l'autre : gratitude!
A l'un : donner est bon; à l'autre, aimer est doux;
A tous : Dieu c'est le Père, et le ciel est pour tous!

XV

C'est là le vrai; telle est ma foi, la foi profonde,
Invincible, immuable où mon espoir se fonde.

Oui! plus Dieu restera présent au sens humain,
Plus l'homme aura son but visible en son chemin,
Plus il ira, gardien des antiques lumières,
Se faisant un devoir conforme aux lois premières,
Plus aussi ce déchu, conquérant la pitié,
Portera sans effort son sort amnistié;
Et plus, grâce au secours suprême et nécessaire,
Il lui sera donné d'amoindrir sa misère.
Car le labeur prescrit, et prescrit à toujours
Par le révélateur qui domine les jours,
Ce travail, le premier de tous, qu'idéalise
La foi, seul ici-bas nourrit et moralise;
Et de son action multipliant l'effet,
Sauve l'âme et le corps dans un double bienfait;
Et la France et le siècle orageux où nous sommes
Hors de là ne verront jamais, parmi les hommes,
L'abondance, la paix, rayonner en tout lieu
Aux bénédictions souriantes de Dieu.

XVI

O puissants! ô penseurs! notre patrie est belle!
Le sol n'est point ingrat, l'esprit n'est point rebelle.

A qui tient en sa main le levier du pouvoir,
Pour y faire le bien il suffit de vouloir.
Eh! quelle impulsion féconde, créatrice,
Pourrait donner de haut une main protectrice,
Dès qu'on saurait vouloir, dès qu'on saurait aimer
Tout ce peuple à nourrir, tous ces champs à semer...
Tâche auguste, où la peine elle-même a son charme,
Et qui fait des heureux sans coûter une larme!

Voyons! vous les puissants! les penseurs, les docteurs,
Sursum corda! venez! soyez les protecteurs
De ce grand intérêt qu'on vante et qu'on déserte,
Flagellez rudement l'absentéisme inerte;
Résidons davantage. Ouvrons, tournons les yeux,
Ouvrons, tournons les cœurs vers cet art précieux
Qui transforme en épi l'effort qu'on lui confie.
Partout où pour nous tous le froment fructifie,
Où vit le paysan, de si peu satisfait,
De notre intention répandons le bienfait;
Un seul mot, un conseil, une prime modeste;
Faisons donc quelque chose et Dieu fera le reste!

XVII

Et voyez quel programme! humble dans le détail,
Par l'ensemble infini! Le fumier, le bétail;
Ce qu'il faut transformer en herbages immenses;
Ce qu'il faut essayer de nouvelles semences;
Accroître et combiner les engrais; pour les eaux,
Où peut naître un fourrage amener les ruisseaux;
Aider le courant vide avec l'écluse pleine;
Reboiser la montagne et rassainir la plaine;
Marier à l'humus avide de ferment
La marne ou le calcaire en large amendement;
Primer les grands versoirs, la fouilleuse, la bêche;
Honorer le vaillant qui bat le roc en brèche,
Défricheur sans repos, cœur ardent et jaloux,
Qui dispute au néant ce qu'il conquiert pour tous;
Donner à ces héros vieillis au rude ouvrage,
Un sourire, un salut qui leur dise : courage!...
Quel rôle bienfaisant, facile, glorieux!
Puis encore et surtout, un effort sérieux

Dans le monde moral!... Là que de deuils occultes!
Là combien de jachère et de friches incultes!
Oh! pourchassons sans trêve, à toute heure, à tout prix,
Après l'oubli de Dieu, cette mort des esprits,
Après l'amer dédain des saintes espérances,
Tous les instincts honteux, toutes les ignorances,
Tant de cupidités qui trahissent parfois
L'égoïsme lui-même égaré par leur voix,
La rage des procès, prodigue d'or et d'encre,
L'ivresse, ce poison, et l'usure, ce chancre...

XVIII

Mais le moyen, dit-on? Le procédé certain
Pour porter l'action en milieu si lointain?
Contre le mal visible à tout esprit sagace,
Où chercher, où trouver le remède efficace?
Pas de chimère, pas d'erreur, d'illusion,
Où trouver le remède, où porter l'action?
— Des réserves? mon Dieu! Je les tiens pour sensées.
Je ne crois pas non plus aux grandes panacées.

Je l'ai dit : c'est d'en bas, c'est par l'humble détail
Qu'il vous faut accéder au glorieux travail.
Mais, sans plus vous complaire en de fausses sagesses,
Osez donc de l'État contraindre les largesses.
Primes, enseignement, assurances, crédit,
Confiez vos trésors à l'art qui les grandit.
Pour récolter l'effet, sachez semer la cause ;
A qui vous donne tout prêtez donc quelque chose !...
Au rendez-vous du sol conviez ardemment
Tout généreux désir, tout noble dévoûment,
Et qu'enfin la culture, au profit de qui l'aime
Résolve, elle le peut, le plus ardu problème,
Multipliant pour tous, en sa fécondité,
Le pain et le travail, double nécessité,
Ramenant à celui qui fait les jours prospères,
Bien des cœurs oublieux de la foi de nos pères,
Rattachant, en un mot, sous l'azur spacieux,
Le bonheur de la terre aux promesses des cieux !

XIX

Oh ! pour moi, si jamais j'enviai le génie,
La grâce irrésistible avec la force unie ;

Et si j'ambitionne, en mon désir jaloux,
L'art des grands et beaux vers, ce don puissant et doux,
O mes frères des champs! c'est surtout quand je songe
Combien de fiers esprits se donnent au mensonge,
Qui pourraient aujourd'hui, par la foule écoutés,
Passionner pour vous les bonnes volontés,
Et dire, en propageant l'amour de la nature,
Tout ce qu'ont de grandeur la terre et la culture.

Oui, je sais, oui, je sens quel ineffable attrait
Au souffle du génie en cette œuvre naitrait!

Sous ces fiers horizons qu'ébrèchent les montagnes,
Dans cet encadrement splendide des campagnes,
Où, nimbe lumineux, plane toute beauté,
Avec quelle puissance et quelle majesté
Un génie inspiré, barde chrétien, vrai mage,
De l'homme au Créateur susciterait l'hommage!
Qu'il sera beau toujours, le tableau souverain,
Qui, dans un paysage à la Claude Lorrain,
A l'heure où tout se tait, à l'heure où le jour baisse,
Quand les grands bœufs couchés rêvent dans l'herbe [épaisse,
Au loin nous montrera le laboureur pieux,
Son sillon achevé, de l'œil cherchant les cieux,

Tandis que Dieu, présent du sommet à l'abîme,
Bénit l'humble ouvrier dans son œuvre sublime.
Du poème des champs, tel est du moins, tel est
A mes yeux le symbole et l'idéal complet ;
Des deux extrémités de l'immense carrière,
La bénédiction répond à la prière ;
Et, comme le bon grain dans le sillon obscur,
L'espoir de l'infini germe au fond d'un cœur pur !

XX

Oh ! pour faible qu'on soit, une telle pensée
Ne laisse pas une âme à la terre fixée ;
L'inspiration sainte habite des hauteurs
Où passent constamment les souffles créateurs ;
Et quand son regard touche à quelque aube éternelle,
Le plus petit se lève et sent croître son aile !
C'est donc pourquoi, Seigneur ! confiant sans orgueil,
Du domaine des forts j'ose franchir le seuil
Pour chanter, voix chétive et trop longtemps muette,
Le poème entre tous digne d'un grand poète !

O Dieu! roi de l'atome et roi de l'univers,
Dont le nom à lui seul peut consacrer ces vers,
Souris à l'humble effort! prête à qui te proclame
Un reflet des splendeurs, un rayon de ta flamme.
Il dépendra de toi que de frêles accents,
Comme les plus aimés, comme les plus puissants,
Dans un monde troublé, dans un âge indocile,
Au chemin des esprits trouvent l'accès facile;
Plaise à toi m'accorder l'honneur immérité
D'avoir aux jours présents dit une vérité!
En faisant mieux goûter, en faisant mieux comprendre
Le devoir à remplir et l'hommage à te rendre;
En montrant l'arrêt même à qui cherche la loi;
En plantant dans le sol l'étendard de ma foi,
Que je conquière une âme à la croyance auguste,
Que je touche un grand cœur, que je ramène un juste,
Que je gagne un soldat au saint labeur des champs,
Seigneur! et je croirai que tu bénis mes chants!

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE DEUXIÈME

ARGUMENT

Pourquoi fuir la montagne et le rustique devoir? — Que trouver qui vaille la petite patrie? — Faust et don Juan; — Impuissance de la science, du plaisir, de toutes les ambitions, à remplir l'âme et à faire oublier entièrement la terre natale; — Qu'il faut au moins y savoir revenir. — Le mal du pays; — Combien c'est une noble douleur. — La patrie du poète; montagnes du Velay; — Sites et paysages. — Le vallon des Estries. — La cascade. — Le cratère et le bois de Bar. — Le Mezenc; — Soleil couchant dans les montagnes. — Sénilhac; — Jardins et villa du poète. — Hôtes illustres; — Le prélat et les petits enfants. — La statue colossale de Notre-Dame de France; — Les canons russes. — Le vainqueur de Sébastopol et la fillette au berceau.

I

Loin du pays natal, loin des collines vertes,
Loin des calmes vallons, oasis entr'ouvertes

Aux regards du soleil, aux baisers du printemps,
Franchissant les sommets qu'assiègent les autans,
Vers les cités sans Dieu qui nous ouvrent leur porte,
Montagnards! pourquoi fuir et quel vent nous emporte?

Bien jeunes, quand pour nous sourit la vie en fleurs,
Ignorant encor l'âcre amertume des pleurs,
Nous quittons les ruisseaux aux rives ondulées,
La grotte du rocher et l'ombre des vallées,
Et les champs bien-aimés qui nous furent si doux,
Et le toit paternel qui reste plein de nous;
L'espoir, l'illusion, chaste et frêle défense,
Nous emportons au loin tout un trésor d'enfance :
Le rêve est merveilleux, mais le rêve est d'un jour,
L'enfant parti d'hier sera vieux au retour!

II

Voyageurs! dont l'ivresse elle-même est morose,
Qu'aurons-nous donc trouvé qui valût une rose,
Un soupir de la nuit, un parfum du saint lieu,

Le baiser d'une mère et la crainte de Dieu?...
Combien pourtant, perdus dans la forêt du doute,
Leur croyance livrée aux hasards de la route,
Hélas! cherchent encor, sous des soleils lointains,
Ce qui manque à leur gré dans leurs obscurs destins!
Combien, trop oublieux de la maison natale,
Vont demandant le mot de l'énigme fatale
A tous les sphinx jaloux qui veillent à côté
Du mystère de l'être et de l'éternité!
Mais lorsque la raison dit à Dieu de se taire,
Qui dira le secret de Dieu même à la terre?
Pour qui ferme les yeux quand le vrai soleil luit,
Que sert l'aube apparue au front noir de la nuit?
Sagesse! que sais-tu? L'effet ment à la cause;
L'esprit s'insurge en vain; l'homme ignore la chose;
La vie est impuissante à comprendre la mort;
Et l'hypothèse ardente est un coursier sans mor.

III

O sagesse! ô raison! parlez-nous de la tombe!
D'où vient ce qui surgit? Où va tout ce qui tombe?...

Vous! chercheurs effarés, vous penseurs soucieux!
Veilleurs, à qui la mort seule clora les yeux,
Sages qui chancelez dans l'éternelle ornière,
Qu'avez-vous su de l'homme et de sa fin dernière?...
L'un d'eux qui quarante ans avait vu sans faillir
La lampe du savoir dans son ombre pâlir,
Génie âpre, et troublé de l'ivresse profonde
Qui promet aux rêveurs l'enfantement d'un monde,
Vieillard croyant couver tout un siècle nouveau,
Dans les embrasements de son vaste cerveau,
A qui l'étude a bu son sang comme un vampire,
Nous enseignait comment tombe en poudre un empire;
Quel ver dans leur racine attaquait sourdement
Un trône, une croyance, un temple, un monument;
Quelle loi dirigeait, des lèvres de la source
Jusqu'à la mer des temps, les races dans leur course;
Quel serait l'avenir des peuples triomphants,
Et les jours inconnus que vivraient nos enfants.
Il sut. Mais sa science ignora le mystère
Du pouls qui faiblissait dans sa vaillante artère,
Et le savant, quand vint son jour, ne savait pas
Et ne m'avait pas dit ce qu'était le trépas!

IV

Vanité du savoir! Sans ta foi, sans ta flamme,
O Christ! c'est le néant qui règne et monte à l'âme!
En vain les plus hardis à tenter le bonheur
Ont vanné dans leur main, comme fait le vanneur
Ne trouvant que l'ivraie en son blé qu'il émonde,
Dans le creux de leur main les sagesses du monde;
Le mauvais grain trié, que vous restera-t-il,
Ambitieux du Rien, conquérants de l'exil,
Qui vous précipitez sur des pentes funèbres,
Altérés de néant, affamés de ténèbres,
Parce qu'ayant soufflé sur le divin flambeau,
Vous avez le besoin de finir au tombeau,
Et que pour boire en paix vos ivresses amères,
Il vous faut renier le Credo de vos mères!...

O nous tous qu'a poussés l'aquilon du désir
Vers l'idéal menteur qu'on croit toujours saisir,
Nous tous qui trop longtemps avons pu méconnaitre

Quel doux attrait réside au lieu qui nous vit naître,
Bannis qu'aurait gardés, dans quelque obscur manoir,
Pour de calmes bonheurs, le rustique devoir,
Et qui sans savourer ce dont le cœur s'enivre,
Voulions épuiser tout en nous hâtant de vivre,
Que mieux il eût valu dans un coin de nos bois,
Vivre obscurs, oubliés, ignorants, et parfois
Pleins du souffle du Dieu qui bénit l'ignorance,
Poètes par le cœur, l'amour et l'espérance!

V

Après un sombre essor vers les grands inconnus
Heureux du moins, heureux ceux qui sont revenus;
Heureux le nautonier qui, sauvé du naufrage,
Éteignit dans son cœur l'âpre soif de l'orage;
Heureux le passereau qui, sur les flots mouvants,
De récifs en récifs battu par tous les vents,
Vient enfin, détrompé des lointains qu'on ignore,
S'échouer, tout meurtri, dans un nid tiède encore!
Oh! le nid maternel où l'amour, doux vainqueur,

Couva sous les baisers l'éclosion du cœur!
O nid, famille, abri, refuge où, toujours tendre,
Le bel ange gardien veilla pour nous attendre!
Bonheur des jeunes ans qui ne peut s'oublier,
Dont nul autre bonheur n'a su nous délier,
Car le plus humble objet dans l'invisible trame
Des jours passés, se prend au plus vif de notre âme;
Famille, abri, refuge où le plus éprouvé,
Dans son meilleur sommeil, a tout au moins rêvé
(Puisque le désespoir lui-même en rêve espère)
De voir son premier-né béni par son vieux père!
Sol des premiers regrets et du dernier désir,
Où l'élu du savoir et l'élu du plaisir,
Où Faust comme Don Juan a dit au toit de chaume :
« Qui donc me fera roi de ton petit royaume?
Être roi du vallon, du ruisseau vif et clair,
Roi des chansons d'oiseaux qui gazouillent dans l'air,
Roi de la grotte obscure où dort la nonchalance,
Être roi de l'oubli, du repos, du silence!...
O moisson souriante à l'œil du moissonneur!
O soleil mûrissant la gerbe du bonheur!
Brises qui soupirez comme les mandolines,
Enivrantes senteurs qui venez des collines,
Touffes des genêts d'or, joyeuses d'embaumer,

Toit de chaume abritant le pâtre heureux d'aimer,
D'aimer! et plus encor, de prier et de croire,
Et d'ignorer, Dieu bon! jusqu'au nom de la gloire!
Grotte, vallon, chaumière, où le cœur put guérir,
C'est là qu'il fallait vivre, il y faudra mourir! »

VI

Ainsi Faust et Don Juan, ces géants de la vie,
Dont l'âme s'est lassée avant d'être assouvie,
Dans le deuil éternel des grands espoirs trahis,
Gardent aussi ta plaie, ô doux mal du pays!

Oui! de tous les frissons dont l'âme humaine vibre,
Parmi tous les sanglots qui déchirent sa fibre,
Parmi les beaux émois et les chères douleurs
Qui baignent un front pur du baptême des pleurs,
Quel frisson, quel sanglot, quel émoi, quelle ivresse
Amère, mais féconde en intime tendresse,
Quel deuil plus résigné, plus noble, plus touchant,
Parce qu'il est sans fiel incompris du méchant,

Quelle douleur plus haute, et plus chaste et plus sainte
Et murmurant plus bas une plus douce plainte,
Et faisant mieux sentir sa grandeur et son prix,
Et faisant mieux aimer les cœurs qu'elle a meurtris,
Que ce mal d'un enfant d'Auvergne ou de Bretagne,
Ou de Suisse, qui meurt d'amour pour sa montagne,
Matelot ou soldat par le sort exilé,
A qui tout a souri, que rien n'a consolé !

VII

Que lui sont, ô cités, vos splendeurs, votre joie,
Sous des lambris dorés, les tentures de soie,
Les fêtes, les plaisirs, tous les chants, tous les bruits,
Et le jour sans soleil dont rayonnent vos nuits,
Et la foule partout variant ses spectacles,
Et l'art même étoilant vos palais de miracles?
Ce qu'il lui faut, à lui, bien mieux que les palais,
C'est là-haut, tout là-haut, au-dessus des chalets,
Les glaciers éternels, dômes des monts sublimes,
Et l'âpre émotion qui monte des abîmes.

Il est, il vit là-haut, dans son rêve, bien loin;
Il croit sentir, il sent l'odeur du jeune foin,
La menthe de la source, au pénétrant arome,
Et l'herbe des coteaux que la spirée embaume;
Il voit, sur les versants par la brume voilés,
Poudroyer la cascade aux flots échevelés;
Il voit son cher troupeau, lent et long, qui chemine,
Quittant pour tout l'été la crèche et la chaumine;
La cloche du hameau tinte l'*Ave* du soir;
Et la brise, en passant, porte au vallon plus noir,
Avec la voix des pins secouant leurs panaches,
Quatre notes qui font pleurer, le Ranz des vaches;
Et le pauvre exilé, déjà pris de langueur,
Sent le doigt de la mort qui lui touche le cœur!...

VIII

O doux mal dont on meurt, poison rempli de charme!
Philtre du souvenir pétri dans une larme,
Mal du pays! doux mal! sois béni! J'ai connu
Ton ineffable angoisse, et je suis revenu,

Et j'ai repris racine au versant solitaire
Où le vent des hauts lieux chante son hymne austère;
Et je borne mes vœux dans l'étroit horizon
Où rit sous les sapins la petite maison,
Où l'aubépine en fleurs et la verte charmille
Enclosent, doux bercail, la petite famille!
Certes l'humble patrie où j'aime et je suis né,
Où vit tout le bonheur que le ciel m'ait donné,
Où près d'une compagne aux grands devoirs fidèle,
J'aspire à voir grandir trois enfants dignes d'elle,
L'humble et noble patrie au renom effacé,
Dont l'avenir m'est cher autant que le passé,
Dont je conserve aussi, vivants dans ma mémoire,
Comme un legs de famille, ou les deuils, ou la gloire,
Qui prodigue à ses fils, ivres de sa fierté,
L'air pur de la montagne et de la liberté,
Et qui sut pénétrer mon âme de la sienne,
Défend bien qu'on l'oublie et vaut qu'on s'en souvienne.

IX

Terre du vieux Velay, féconde en beaux efforts,
Où depuis deux cents ans les miens couchent leurs morts;
Qui gardes sous tes monts, noirs de pins, verts de hêtres,
Le culte de l'autel, le respect des ancêtres,
Les austères bonheurs, au foyer pur constants,
Et le grave dédain des caprices du temps;
Vieux Velay! la beauté de tes montagnes sombres,
Le combat incessant des clartés et des ombres,
Le vague enivrement savouré par mes yeux
Dans ces mers d'horizons qui submergent tes cieux,
Et tes bois, et tes lacs que l'imprévu décore,
Ont charmé plus d'un cœur qui se souvient encore.

Pour moi, fils de ton sol et poète ignoré,
Retournant d'un coup d'aile au pays préféré,
Combien de fois, durant l'absence aux cœurs fatale,
Tristement j'ai chanté, douce terre natale!
En des vers par l'oubli promptement consumés,

Tes aspects émouvants, tes sites bien-aimés!
Que du moins aujourd'hui quelques chers paysages,
Fût-ce encor pour moi seul, revivent dans ces pages;
Heureux si l'exilé qui rêve du retour,
Essuie, en me lisant, une larme d'amour!

X

Je sais près de ma ville une retraite sombre,
Où d'antiques noyers baignent leurs pieds dans l'ombre
D'une laine charmante et soyeuse au toucher
La mousse et le gazon tapissent le rocher;
Les brises en chantant y bercent dans les haies
Tous les nids babillards descendus des futaies;
Le thym qui se détache en un gazon plus clair,
D'une agreste senteur à l'entour trempe l'air;
Un murmure de flots fuyant vers la prairie,
Aux soupirs de la feuille errante s'y marie,
Et, tant que ce doux bruit invite à sommeiller,
Le tronc moussu d'un chêne offre un large oreiller.
Puis, vers les rocs altiers qui sur ce fond dominent,

Deux sentiers escarpés par les vignes cheminent
Aux grottes qui nous font un asile charmant,
Tout d'admiration et de recueillement.

Ailleurs, nappe d'argent fluide, qui s'épanche
En faisant poudroyer sa folle écume blanche,
Ruisselante au soleil, ou glissant tour à tour
Sous la feuillée opaque, impénétrable au jour,
Déployant, comme un pont de sylphes, son arcade,
Et d'un bond éternel, jaillissant en cascade,
La rivière inquiète et qui toujours se fuit,
Gémit son lai plaintif aux échos de la nuit...
La cascade, les bois et les grottes chéries,
C'est, ô mes souvenirs! tout le val des Estries.

XI

Plus loin! je sais encor, sur un mont enchanté,
Un Éden où mon rêve est souvent emporté;
Large cratère éteint, ermitage rustique,
Couronné de festons comme une coupe antique,

Oasis qui sourit, fraiche et suave à l'œil,
Là même où le volcan fit gronder son orgueil,
Comme on voit sur un sol où l'ange des batailles
Prodigua largement l'engrais des funérailles,
Des groupes de pasteurs dont l'humble ambition
Se dispute un bluet, idylle en action,
Fouler, en se jouant, les gazons de la tombe,
Plus verts toujours où fut plus vaste l'hécatombe.

Ce cratère ignoré d'un Vésuve inconnu,
Où le tourisme altier n'est point encor venu,
Et qui cache à demi, comme des fleurs champêtres,
Son bosquet de bouleaux dans sa forêt de hêtres,
C'est Bar, le mont de Bar, dont le galbe onduleux
Ébrèche fièrement les grands horizons bleus,
Et, suivant la saison, montre à la plaine heureuse
Les frimas éclatants ou la verdure ombreuse.

XII

Plus haut, plus haut toujours! Comme d'ardents aiglons
Franchissons maintenant collines et vallons!

Élance-toi, mon âme, au pied des vastes nues,
Et va toucher de l'aile aux cimes inconnues,
Où la mer de l'espace épanouie aux yeux,
Semble nouer sa gaze à la gaze des cieux;
Où le vent du désert courbe la forêt grise,
Comme l'épi qu'incline en se jouant la brise.
Salut au mont Mezenc qui, de son cimier blanc,
Dépasse la tempête acharnée à son flanc!
Salut au fier géant qui, vieillard sous la neige,
Voit éclore à son ombre un printemps qu'il protège,
Et posant son pied rude en des prés toujours verts
Livre sa tête chauve à d'éternels hivers;
Qui, lorsque l'ouragan, ce dur pasteur des ondes,
Presse de ses troupeaux les hordes vagabondes,
Et flagellant l'écume au front des flots amers,
Contre la rive nue échevelle les mers,
Géant insoucieux de l'ouragan qui gronde,
Sourit de ces vains bruits dont s'émeut tout un monde,
Et quand la mer se calme et qu'il pourra s'y voir,
De son lointain sommet prend la mer pour miroir!

XIII

Ah! c'est là que notre âme, au vent qui l'a saisie,
Sent planer à plein vol, l'esprit de poésie!
Là, jetant sur un orbe incessamment grandi,
Par l'immensité même un regard enhardi,
Et conquérant de l'œil, aux profondeurs lointaines,
Pics, sommets et versants, coteaux, vallons et plaines;
Et voyant tour à tour, sous le limpide éther,
Blanchir ou s'azurer les Alpes ou la mer;
Tandis que l'infini, deviné dans sa gloire,
Chante du Créateur l'éternelle victoire,
Tandis que le soleil, au soir silencieux
Confesse, en s'inclinant, qu'un autre est roi des cieux,
Le poète, enivré des splendeurs de l'abime,
Mêle enfin son cantique à l'Hosanna sublime!

O lueurs du couchant! nappes d'or et de feu,
Comme un flot attardé de la pourpre de Dieu
Traînant sur les sommets où l'ange des soirs passe,
Et d'un dernier reflet illuminant l'espace,

Horizons embrasés dans la fuite du jour,
Salut! je vous salue avec un cri d'amour,
Avec un cri pieux qui franchit vos barrières,
Et, par delà vos cieux, va se fondre en prières!...

XIV

Si tels sont de nos monts la grandeur et l'attrait,
Qui, les ayant connus, qui donc les oublierait?
Est-ce le montagnard épris des altitudes,
Qui voulut, se faisant l'hôte des solitudes,
Déchiffrer, par delà l'azur illimité,
Le mot éblouissant dit par l'immensité?
Non! Mais de ces hauteurs que j'aime et sus comprendre,
Au sujet de mon choix il faut bien redescendre;
Et, pour rester fidèle au poème des champs,
A de moindres tableaux restituer mes chants.
Doux effort! Quand déjà tout amour nous convie
A revenir au toit qui cache notre vie,
Où pour nous, au retour, gazouille allègrement,
Le rire ou le baiser, concert vague et charmant;

Quand le doux nid est là; quand dans la paix rêvée,
S'y blottissent joyeux la mère et la couvée;
Quand c'est là que le sol, gardien de notre amour,
Par de lourdes moissons rend grâce au bon labour,
Tandis que s'accomplit, sous l'œil de la nature,
L'austère et grand devoir, l'œuvre de la culture.
Eh! de quels lieux plus chers dirais-je le renom,
Toit et sol bien-aimés! si je tais votre nom?

XV

O bois de Senilhac, ô profondeurs discrètes!
Le poète ignoré qui chérit vos retraites
Eut-il, même de loin, eut-il jamais un jour,
Moins vif et moins poignant le souci du retour?
Combien de fois cherchant, dans l'image impuissante,
Quelque cher souvenir de la patrie absente,
Ne demanda-t-il pas au doux songe furtif
De lui rendre un instant son Eden fugitif?
L'âme du montagnard, de son regret remplie,
N'en voulant pas guérir, veut douter qu'on oublie;

Et la mienne est ainsi. Mon désir amoureux
Resta fidèle à tout ce qui m'a fait heureux;
Jeunes émotions que nul n'a su décrire!
C'est tout ce qu'adora l'enfance au frais sourire;
C'est le tertre où pour nous un vert gazon germa;
C'est l'arbre qu'a planté quelqu'un qui nous aima;
C'est le parfum, le bruit, le rayon, le murmure,
Neiges des chers printemps, sous la folle ramure;
C'est le sentier caché qui fuit vers les grands bois,
Et l'écho ricaneur qui contrefait les voix,
Et dans la grotte, hélas! désormais souvent seule,
Le siège de vieux chêne où s'asseyait l'aïeule;
Tout est là! car c'est là que la main du Seigneur
Fit largement pour nous la part du vrai bonheur.
Oh oui! dans ces vallons que l'humble source arrose,
Où l'églantine éclot moins rare que la rose,
Où les âpres rochers, contemporains des cieux,
De sévères aspects souvent frappent les yeux,
Sur ces flancs décharnés où le torrent s'égoutte
Et qu'un maître étranger dédaignerait sans doute,
J'ai trouvé, je savoure en mon rêve accompli,
La liberté meilleure encore dans l'oubli!

XVI

Certes, les frais jardins et le bois sans clôture,
Parc sans art, non sans grâce, où suffit la nature,
N'ont rien d'un grand attrait, rien qui dût plaire ailleurs,
Et cependant, les fruits n'y sont-ils pas meilleurs,
Les ombrages plus verts, les clartés plus sereines,
Et tous les gais oiseaux plus chanteurs dans les frênes?
J'y suis né, j'y suis libre, et moi-même ai semé
Plus d'une de ces fleurs au calice embaumé!...
Non ce n'est point Tibur; je n'ai pas de cascade;
L'eau qui fuit n'a baigné ni le pont ni l'arcade;
La ruine, à grands frais construite dans un coin,
Ni les fûts cannelés renversés avec soin,
Ni même, par le temps de lierre revêtues,
(Ce que j'aimerais mieux) les muettes statues,
Ni les vases de marbre au galbe précieux,
Ni les vasques de bronze où boit l'oiseau des cieux;
Non, rien de ce que l'art créa de magnifique
Ne prête son orgueil à mon fief pacifique!

Et pourtant, Dieu le sait ! il s'y voit de beaux jours.
Pour ignorés qu'ils soient, nos bois feuillent toujours ;
La nature jamais ne dédaignant personne,
Le bel ami printemps dont l'haleine frissonne
Prodigue également sourires et chansons,
Des plus fiers peupliers aux plus frêles buissons.
Quand mai fait tout verdir, des cèdres aux broussailles,
Tout se passe chez nous aussi bien qu'à Versailles ;
Nous avons tout autant de nids, de voix, d'échos,
Las ! et plus de bleuets et de coquelicots.

XVII

Voici les beaux soleils ! Déjà, la terre émue
Sent, aux douces chaleurs, le germe qui remue ;
Les trèfles ondulés et les jeunes épis
Font aux plaines sans fin de splendides tapis ;
Mille petits œillets vont étoiler la mousse.
Les pois rampants déjà sentent gonfler leur gousse,
Et les amours hâtifs dans un calice plein,
Aux fécondants baisers appellent le pollen.

Les fruits verts, fleurs hier, déjà pendent en grappe ;
L'eau s'échauffe, l'iris se penche sur la nappe ;
Les pâles nénuphars et les volubilis
Y semblent un reflet des gazons et des lis ;
Et bientôt se nouant aux caprices des grilles,
La treille qui festonne a contourné ses vrilles.

Et plus loin c'est au bois que l'air est enivrant !
Le lilas embaumé, le cytise odorant,
Les noirs épicéas, les sapinettes blanches,
Le gaînier qui n'a pas une feuille à ses branches,
Mais qui livre aux ébats des zéphirs querelleurs
Le fragile trésor de ses thyrses de fleurs,
Tout est couleurs, parfums, bouquet, touffe ondoyante,
Ou massif épais d'ombre, ou lueur chatoyante ;
Et qui donc songerait à regretter encor
Les quiconces princiers bardés de grilles d'or ?

XVIII

Si dans le parc étroit et le jardin modeste
La médiocrité souriante s'atteste,

Le tout petit manoir, bien que décapité,
Se complaît aussi, lui, dans sa simplicité.
Le vieux donjon n'est plus. La dernière tourelle
Abrite vaillamment.... des nids de tourterelle;
Le portail, s'il lui plait, fermant tout juste un peu,
Nous laisse confiants à la garde de Dieu;
Si bien qu'avec sagesse, en tout point, l'édifice
Semble se conformer à son petit office;
N'excite au cœur de ceux qui longent les jardins
Ni sentiments jaloux ni superbes dédains,
Et s'accorde, n'étant ni palais ni chaumine,
Avec ce qui l'entoure et ce qui le domine.
C'est villa de poète ou de cultivateur.
Sans montrer aux hameaux un éclat contempteur,
Elle garde, cachée à l'ombre des grands ormes,
Pour tout luxe, des fleurs, quelques épis énormes,
Quelque blé gigantesque, en trophée avec art
Sur les murs appendu pour capter le regard,
Quelques livres aimés, quelques portraits d'ancêtres,
Et l'hospitalité vivante au cœur des maîtres,
Et cet attrait que donne en des loisirs permis,
Aux banquets souriants la couronne d'amis.

XIX

Et puis, dans l'existence humble et patriarcale,
La demeure sans faste et la table frugale
Comptent aussi leurs jours de grandeur et d'orgueil;
D'illustres passagers y reçurent accueil.
Quelquefois, le prélat qu'on aime et qu'on vénère
Se fera du hameau l'aumônier ordinaire,
Et, bénissant l'effort dont il connaît le but,
De son amour des champs nous payera le tribut.
Quel beau jour, Monseigneur, pour toute la famille!
Vous paraissez, l'éclair du cœur dans les yeux brille;
Les beaux petits enfants, joyeux autant que nous,
A votre tendre appel grimpent sur vos genoux;
Du droit de la plus faible, alors, Jeanne s'empresse
Et quête en souriant la première caresse;
Et, cependant que Berthe aspire à la croix d'or,
Fernand baise l'anneau que vous tendez encor.
Tableau charmant et doux, dont le cœur se pénètre!
Jésus semble présent. Après le divin maître.

Vous répétez, heureux d'aimer et de bénir,
« Laissez, laissez à moi les tout petits venir! »
Ils viennent, Monseigneur, ils savent votre porte,
La veuve, l'orphelin, petits de toute sorte,
Les plus petits, le pauvre et le déshérité,
Ceux que nul ne connaît hormis la charité!...

XX

Du plateau transformé que sa visite honore,
Le révéré pasteur peut contempler encore,
Émergeant de l'azur, le roc pyramidal,
D'un gracieux colosse imposant piédestal.
Oui, là-bas dans la brume est le pic de Corneille,
Où surgit désormais, gigantesque merveille,
Bronze sanctifié, de gloire constellé,
La Vierge, reine et mère au front immaculé.
J'ai nommé votre amour, votre longue espérance,
Votre orgueil, Monseigneur, Notre-Dame de France!

Audacieux projet, fière réalité;
Rêve fait monument! Œuvre où la piété

Aux plus beaux souvenirs de triomphe est unie,
Et qu'un maitre chrétien revêtit de génie!...
Oh! que de fois, devant la champêtre maison,
En face des splendeurs calmes de l'horizon,
Vous m'avez enivré, Monseigneur, de l'idée
Par qui fut si longtemps votre âme possédée;
Et que de fois, depuis, nous avons redit haut
Comment, l'airain voulu faisant encor défaut,
La France en ces jours-là prodigue de sa gloire,
Pour premier souscripteur vous montra la victoire;
Et, dans le noble espoir des triomphes promis,
Vous offrit pour métal les canons ennemis!

XXI

Le métal fut conquis. La glorieuse image
Des peuples accourus reçut l'immense hommage;
Et le divin enfant, souriant et béni,
Étend sur nous sa main pleine de l'infini.

Mais ayant évoqué les fastes de Crimée
Inscrits au livre d'or de notre jeune armée,

C'est mon droit, j'en suis fier, de saluer ici
L'homme qui, se vouant aux luttes sans merci,
Sentant son cœur toujours plus grand que l'occurrence,
Saisit d'un bras de fer le glaive de la France;
Et, poussant droit au but, conquit avec son nom
Ce glorieux métal qui fut hier canon;
Malakoff! nom nouveau, digne de l'épopée,
Et tout resplendissant d'une lueur d'épée!
Blason ducal, sorti rayonnant du danger,
Qui marque un fief de France au seuil de l'étranger;
Titre cher désormais à l'histoire fidèle,
Qui raconte d'un mot une page immortelle,
De reflets merveilleux, souvenirs constellés!
Salut! Salut au front où vous étincelez!

XXII

Ce qu'avant tout j'admire en vous, fier capitaine!
Ce n'est point cent combats sur la terre africaine :
Non! ce n'est même pas la victoire, à plein vol,
Planant de Malakoff jusqu'à Sébastopol....
Certes! ce furent là des faits de tant de gloire,

Que le monde, un moment, hésita pour y croire!
Mais des victorieux illustres, éclatants,
Ce cher pays de France en compta si longtemps!
Et le passé dont l'ombre encore nous protège
De héros à nos deuils fit un noble cortège...
Duc! ce qui, je l'ai dit, vous donne aux premiers rangs
Place à part, et vous fait grand entre les plus grands,
Plus que d'avoir vaincu, c'est d'avoir, quand le doute
Envahissait toute âme et nous barrait la route,
Dit d'avance et d'un cœur en sa force assuré :
« Vaincre, c'est le devoir suprême. Je vaincrai! »
Le hasard, la fortune ont parfois, qui l'ignore?
Fait d'un soldat heureux un vainqueur grand encore;
Mais le seul immortel est celui, quel qu'il soit,
Qui, conscient du but, au but a marché droit,
Méritant ce jour-là, dans sa fière assurance,
L'honneur, l'insigne honneur de se nommer la France!

XXIII

Et maintenant, pourquoi tairais-je dans ces vers
Combien ils vous sont dus à des titres divers?

O Duc! sur le plateau rebelle où je défriche,
Nous gardons amitié pour le vallon plus riche;
La villa solitaire aux champs de Senilhac,
Ne saurait oublier les voisins de Ceyssac.
C'est là qu'avec orgueil nous avons vu naguères
De nobles vétérans venus des grandes guerres,
Rassasiés d'honneurs, chercher l'ombre et l'oubli
Dans un castel charmant par la grâce embelli.
C'est là qu'il vous plaisait fuir les sphères plus hautes;
Et Senilhac vous vit alors parmi ses hôtes.
Et nous avons aimé le héros, le vainqueur,
Aux plus obscurs travaux intéressant son cœur,
Sans dédain pour nos champs et leur modeste école,
D'un regard qui voit tout, suivant l'œuvre agricole,
Saluant en ami le semeur au labour,
Et les riches moissons dignes de tout amour.
C'est qu'il sut, le héros, priser, aimer, comprendre
Cette œuvre dont j'ai vu tout vrai penseur s'éprendre,
L'œuvre du paysan, le grand devoir sacré
D'alimenter le monde en restant ignoré;
Tout comme il se complaît, multiples aptitudes,
A mêler par instants aux grands sujets d'études
Tous les délassements moins graves de l'esprit :
Ainsi, nous le savons, la muse lui sourit.

Ce rude ami des camps, qu'attire aussi la grâce,
Au beau pays latin converse avec Horace;
Et dans l'intimité du poète introduit,
D'un vers facile, imite Horace ou le traduit,
Et tel quatrain signé de son noble paraphe,
Ajoute au prix des vers le prix de l'autographe.
Enfin, lettré disert et guerrier triomphant,
On le voit condescendre aux désirs de l'enfant.
Sa redoutable main, faite aux jeux de l'épée,
Obéit aux marmots et joue à la poupée;
Et lorsque la plus jeune en pleurs lui tend les bras,
Il l'endort dans les siens en fredonnant bien bas.

XXIV

Jeanne, ô mon cher trésor! fillette bien-aimée,
A gouverner les cœurs très jeune accoutumée,
Car avec vos trois ans on dit que c'est raison
Que vous soyez déjà reine de la maison,
Vous eûtes, savez-vous, des honneurs bien précoces,
Dont il sera parlé, sans nul doute, à vos noces;

En attendant, je garde ici ce souvenir :
A dix mois, vous étiez, il en faut convenir,
L'ange de la bonté, mais aussi du caprice.
Vous vous lassiez souvent du bras de la nourrice;
Et, quand les gros chagrins succédaient aux doux ris,
Il fallait, belle enfant! pour apaiser vos cris,
Et pour vous agréer aux instants de colère,
Être bien richement pourvu du don de plaire.
Ce jour-là, votre front apparut soucieux;
Nourrice, frère et sœur avaient tort à vos yeux.
Sans doute il eût fallu que la mère elle-même
Pût tout quitter pour vous, le despote suprême!
A son refus, les pleurs amers coulent à flots,
Et votre sein gonflé déborde de sanglots.
Mais le fier Malakoff, déjà pris à vos charmes,
Est là qui vient à vous indulgent pour les larmes;
Si bien qu'en un instant vous n'aimez plus que lui,
Et que pour égayer un si farouche ennui,
Votre cœur, en haut lieu plaçant sa préférence,
Veut tout modestement un maréchal de France.

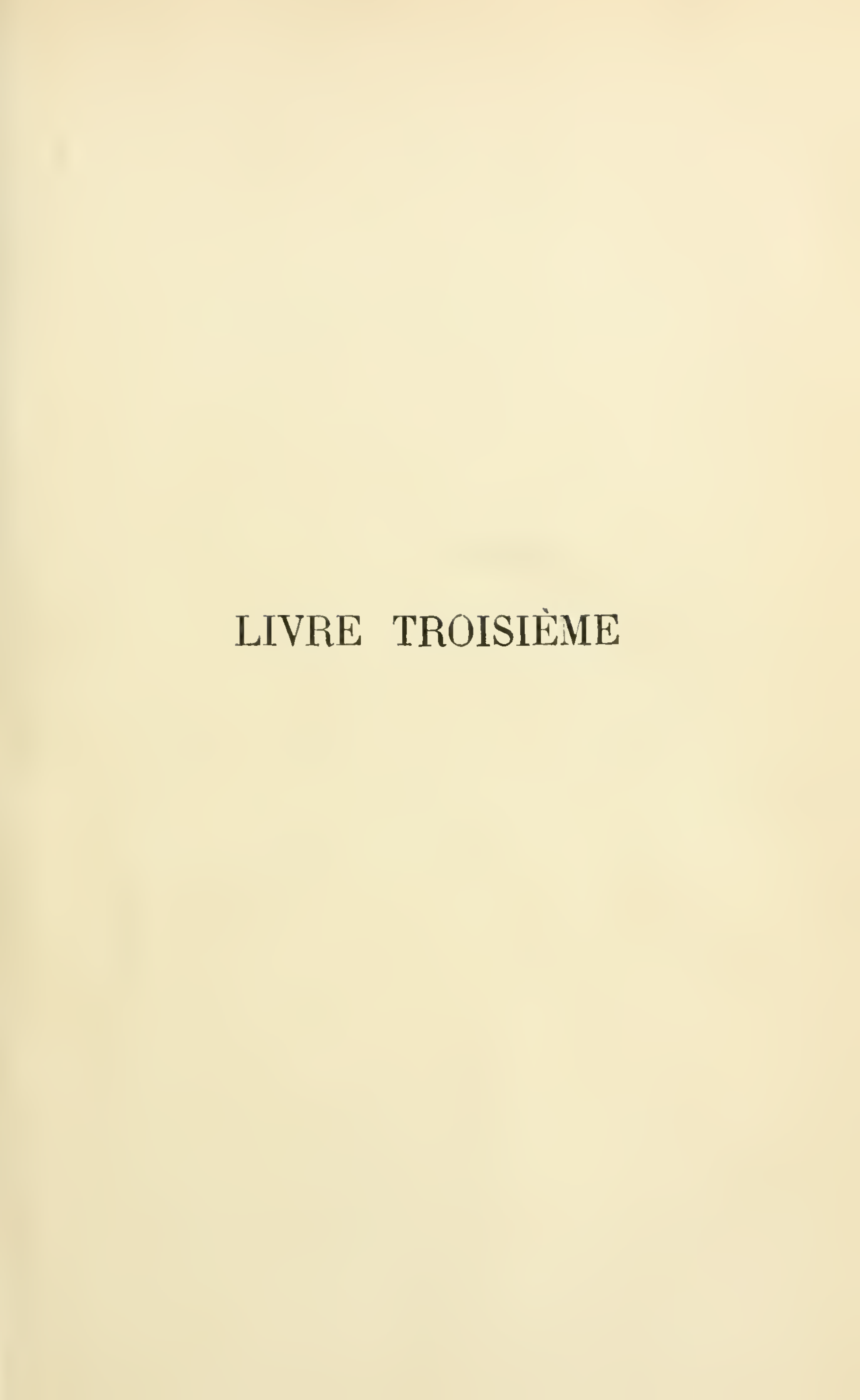
XXV

Or, le bon maréchal étant du même avis,
Vos vœux sont exaucés, vos ordres sont suivis.
Il vous berce, il vous fait sourire et bientôt rire,
Et les folles gaietés ne se peuvent décrire ;
Et jouer de la sorte a pour vous tant d'appas,
Qu'il faudrait qu'à présent le jeu ne finit pas :
Et votre main devient à ce point familière
Qu'elle se prend sans gêne à la moustache altière,
Et le vainqueur des Czars vous ayant tout permis,
Tient la place d'honneur au rang de vos amis.
Et l'on se dit voyant la fillette charmée
Conduire par la barbe un conducteur d'armée,
Que ces cœurs de lions au courroux redouté,
Ont aussi leur trésor de grâce et de bonté !

Peut-être, enfant ! j'aurais peu de peine à le croire,
Sera-ce là pour vous le plus beau jour de gloire.
Il me paraît douteux que vous trouviez jamais

Pour essuyer vos pleurs un héros désormais,
Un héros dont la main ailleurs mieux occupée
Ait au livre du sort écrit avec l'épée!...

Malakoff! ce nom-là doit vivre l'avenir;
Gardez donc, ô mes vers, gardez ce souvenir!



LIVRE TROISIÈME

LIVRE TROISIÈME

ARGUMENT

Récapitulation. — Tableaux de genre. — Croquis flamand. — Études de mœurs. — La basse-cour; coqs, poules et canards. — La famille porcine; — Études de caractère. — L'étable et les engrais; — Philosophie de l'engrais. — Les bestiaux; — La race bovine de Mezenc: — Un taureau lauréat. — Les vaches laitières; — La blanche. — Économie rurale; — Mode d'exploitation: — Le métayage dans le Berry; — — Autre système; — Combinaisons diverses. — Le progrès agricole à bon marché. — Réhabilitation du sort de l'ouvrier agricole; — La famille rurale.

I

Ainsi sans art, sans ordre, aimante, hospitalière,
Marche dans son sentier ma muse familière.
Ainsi chantant nos monts, nos vallons et nos bois,
Et la nature et Dieu dont elle entend la voix,

Et voulant au hasard traduire à qui l'écoute
Quelques mots du concert divin, et sur sa route
Désirant faire aimer ce qu'elle aime, et semer
Toute adoration pour ce qu'on doit aimer;
Ébauchant au hasard, se plaisant à décrire
Le paysage empreint de force ou de sourire,
Le parc, fourré touffu, les jardins, nids ombreux,
Et le manoir rustique où sont les jours heureux,
Elle dit quel conseil donne à tous, et quel lustre
Prête au labeur des champs l'amour d'un hôte illustre!
Elle montre un guerrier rude et fier entre tous,
Petit pour les petits, doux parmi les plus doux;
Elle enseigne à qui veut fuir loin de ce qui brille
Les gracieux bonheurs cachés dans la famille,
Et glorifie, avec une naïve ardeur,
La bonté bien plus grande encor que la grandeur!...

II

Mais les prés auront bu. Que l'écluse se ferme!
C'est assez d'épisode, arrivons à la ferme.

Une ferme, lectrice, a, tout rustiquement,
Son grain de poésie et sa part d'agrément.
D'abord la basse-cour, en son joyeux vacarme,
Pour un œil réaliste est-ce un tableau sans charme?
Plus d'un pinceau sincère y fut souvent séduit.
Quel fouillis de couleur, de mouvement, de bruit!
Gloussements et caquets, cris aigus, chant sonore,
Donnent la bienvenue à la précoce aurore.
Hors des groupes criards, où vont se confondant
La timide pintade et le coq impudent,
J'admire la couveuse inquiète, effarée,
Au plus obscur recoin cherchant la picorée,
Et, pour un vol d'oiseau qui passe dans les cieux,
Ralliant ses poussins sur son cœur anxieux.
Non loin, au plus haut pic du tas d'engrais qui fume,
Un poulet gros d'orgueil bat les airs de sa plume;
Fait poudroyer le sol sous son jeune éperon,
Et jette, comme un preux sonnant d'un fier clairon,
En son petit fausset qui piaulait naguère,
De suprêmes défis ou d'amour ou de guerre.

III

Tandis que ce vainqueur qui n'a pas combattu
Exalte à grand fracas sa force et sa vertu,
Et faisant mal ses frais de gloire ou de conquête,
N'a pu capter l'aveu de la moindre coquette,
Sans perdre ainsi leur temps, deux pigeons amoureux
Font la dinette et vont se becquetant entre eux,
Et du jeune orgueilleux que personne n'écoute,
Riraient bien, s'ils n'avaient mieux à faire sans doute.
Plus loin, hors de la grille où ce monde vivant,
Grouillant, criant, gloussant, va toujours se mouvant,
Vers la mare où le saule éploré pend ses branches,
L'escadre des canards ouvre ses voiles blanches;
Flottille de forbans âpres à tout butin,
Qui dans les fonds vaseux déciment le fretin,
Chaque plongeur, effroi de la carpe nacrée,
Revient la proie au bec, se hâte à la curée,
Et, tout cahin-caha, gagnant le sable d'or,
Met son ventre au soleil, lustre sa plume et dort.

IV

Ailleurs, un bon gros porc anglais, face gourmande,
Blanc et rose et charmant pour l'école flamande,
De son groin large et court, noyé dans son gros cou,
Flaire si la pâtée arrive vers son trou;
Tandis que dame truie, amorçant de caresse
Ses petits yeux chinois clignotant dans leur graisse,
Des plus doux grognements qu'amour ait inventés
Rappelle ses gorets épars de tous côtés.
Gorets n'écoutent point : l'un, courant en maraude,
Avec concupiscence autour des froments rôde;
Un second, cachant mieux son tragique dessein,
S'essaierait volontiers à croquer un poussin,
Et, certes, n'en ferait qu'une mince bouchée,
Si d'un bec menaçant la poule effarouchée
Ne paraissait pouvoir, en ce cas hasardeux,
Au ravisseur sournois manger un œil ou deux.
Les autres, se faisant un idéal plus sage,
Dans les goûts de leur caste et les jeux de leur âge

Philosophiquement limitent leurs désirs,
Sur un mode amphibie alternent leurs plaisirs,
Et, dans le frais bourbier où se pavane une oie,
Clapotant, barbottant, s'en donnent à cœur-joie.

Telle la basse-cour, que dore un chaud rayon,
Valait bien un regard et trois coups de crayon.

V

Avec un droit plus ample à ma sollicitude,
L'étable ici demande une tout autre étude.

Espoir du sol actif, amour du bon fermier,
C'est là qu'est le bétail, là l'usine au fumier;
Le bétail, don vivant par qui Dieu livre à l'homme
Du travail, et le lait, et la chair qu'il consomme;
Le fumier, l'aliment du pain; réel trésor!
Fange où l'œil clairvoyant voit ruisseler de l'or!
Le fumier, le bétail, combinaison profonde,
Dont le bienfait sans fin, en nourrissant le monde,

Si naturellement semble nous arriver,
Qu'à peine au vrai penseur advient-il d'y rêver,
Et de songer parfois que là-haut quelqu'un veille;
Et l'homme mange et boit sans se dire : O merveille !
Pour moi qui vais cherchant le dernier mot de tout,
Je vois le doigt de Dieu; je vois, je sens partout,
Dans le moindre détail que m'offre la culture,
L'œuvre du Créateur aidant la créature;
Tout m'éblouit alors; tout, se transfigurant,
Oui, même le fumier, tout est beau, tout est grand;
Et l'humble ruminant qui passe me ramène
Aux compréhensions d'une loi plus qu'humaine,
D'une loi d'harmonie et d'ordre, d'une loi
Qu'admire la raison et qu'adore la foi.

VI

Ah! si l'on consentait à méditer ces choses,
On saisirait bientôt l'enchaînement des causes;
On croirait au bienfait qui, visible en tout lieu,
Rattachant tout à l'homme, allant de l'homme à Dieu,

Donne l'herbe à l'agneau, dans le pâtis superbe,
Pour que l'agneau repu donne l'engrais à l'herbe,
Et nourrit, au seul gré du grand ordonnateur,
La plante ou l'animal, pour qu'un obscur pasteur
Ait à boire du lait, à tisser de la laine
Et la chair à livrer aux hommes de la plaine.

On s'émerveillerait que les engrais divers,
Accrus des sels épars en suspens dans les airs,
Recueillis, condensés par la neige ou la pluie,
Ou le brouillard flottant qu'un vent d'aurore essuie,
Reviennent saturer l'épais sillon fendu
Par le glaive fouilleur de l'araire assidu ;
Tout cela, pour qu'un grain germé boive la vie
Dans le sein généreux du sol qui le convie ;
Pour qu'un brin de froment, bien-aimé du soleil,
Naisse, grandisse, et montre au jour l'épi vermeil ;
Pour que, la fleur passée et la moisson venue,
On rapporte sur l'aire une gerbe grenue ;
Pour que l'espoir sourie où menaçait la faim,
Pour que la meule tourne... et que l'homme ait du pain,
Et qu'il rende humble grâce à cette Providence
Dont l'éternel bienfait est plus qu'une évidence.

VII

Mais où vont s'égarant, Muse! tes longs efforts,
Pour n'avoir su traduire en vingt vers pleins et forts,
En vingt vers inondés de jour, baignés de flamme,
Les grandes vérités qui m'éblouissent l'âme?

Hâtons-nous! revenons au fumier, au bétail,
A la ferme où sourit encor l'humble détail.
Hâtons-nous! revenons à la cour, à l'étable.
Veaux, vaches et taureaux sont là, toujours à table,
Mais laissant un moment le trèfle et le maïs,
Pour reposer sur nous leurs gros yeux ébahis.

En sa rusticité primitive et profonde,
Avec son mufle rose, avec sa robe blonde,
Sans mélange d'Aubrac ou du Salers voisin,
Voici dans son cachet le pur sang du Mezenc,
Famille peu connue et rarement décrite,
Qui montre ses défauts en voilant son mérite.

Oui, nos sujets seraient plus souvent admirés,
Si, sortant de plus loin et d'aïeux plus titrés,
Oisifs efféminés, faits pour l'engrais précoce,
Ils nous venaient tout droit d'Angleterre ou d'Écosse;
Mais nos rudes pays labourent sans chevaux;
Et nos bœufs au labour craignent peu de rivaux;
Mais notre race enfin nous rend plus d'un office;
Le lait, le trait, la chair, c'est triple bénéfice;
Et dût-on n'amoindrir qu'un seul de ces produits,
Par les beaux croisements nous serions peu séduits.

Très souvent, de la sorte, en son milieu champêtre
Une race indigène aura sa raison d'être;
Bien que les grands savants, qui jugent de très haut,
Aient prononcé contre elle un arrêt par défaut.

VIII

Notre race, d'ailleurs, est encor toute neuve:
Nul, intelligemment, ne la mit à l'épreuve,
Nulle sélection durable n'a tenté

De fixer, d'épurer sa force et sa bonté.
Le progrès, s'il existe en quelque meilleur type,
Est un fait isolé, sans base, sans principe.
Tout est encore à faire!... Et pourtant, regardez,
Tous ces reproducteurs sont-ils bien dégradés?
Ne sauraient-ils, devant nos maîtres, trouver grâce,
Et lutter quelque jour avec toute autre race?

Portant haut, bien campé sur un jarret d'acier,
Trapu, tout près de terre, encore un peu grossier,
Croupe longtemps étroite, et déjà suffisante;
Le rein large et suivi, l'encolure puissante,
Le garrot s'évasant en un large plateau,
L'épaule nette et forte à porter un château,
La poitrine, en sa cage, ample et si bien à l'aise
Qu'il faudrait l'admirer dans une bête anglaise,
Sobre et fort, patient et dur, bon travailleur,
A ce point qu'un Salers à peine fut meilleur,
Lent à croître, mais apte à la graisse à tout âge,
Tel est le pur Mezenc, taureau demi-sauvage;
Et tel voici Gaillard, roi de mes basses-cours,
Sultan de mon troupeau, connu dans les concours,
Lauréat de renom, vainqueur en deux batailles,
Et qui n'est pas plus fier ayant eu deux médailles.

IX

Aux vaches maintenant! Qui leur refuserait
Un sourire amical, un regard d'intérêt?

La vache! pacifique et bonne créature!
Philtre mystérieux des dons de la nature;
Alambic distillant l'herbe et les fleurs pour nous;
Mamelle appétissante où boit la soif de tous;
Flanc fécond, qui, donnant à la ferme ravie
Ou la crème ou le croît, nous prodigue sa vie,
La vache, ô doux enfants, qui lui refuserait
Un regard, un sourire et qui ne l'aimerait?

Bonne bête aux yeux bleus, celle-ci c'est la Blanche;
Son lait intarissable en blanc ruisseau s'épanche,
Et le jet écumeux crépite, ruisselant.
Aux parois d'un seau neuf fait de bon bouleau blanc.
Pauvre Blanche! elle est vieille, elle est maigre et point belle.
Les bouchers n'ont ici de dédain que pour elle;

Sa corne lisse et courte et son cuir souple et fin
Ne les séduisent pas; elle mange à sa faim
Cependant, et ses os meurtrissent sa litière.
Oui! mais c'est encore là ma meilleure laitière;
Elle donne par jour vingt litres de bon lait.
Que d'autres plus longtemps fassent mieux s'il leur plaît,
D'autres n'auront point fait un plus noble service;
Tout petit, mon Fernand la nommait sa nourrice;
Et maintes fois, vraiment, la Blanche mérita
Ce titre qui la fit chérir et lui resta.

Fillette de quatre ans peut la traire à sa guise.
Son regard bienveillant sourit à qui l'épuise;
Et, de la sorte, enfants! n'est-elle pas pour vous
De la maternité l'emblème obscur et doux?

Donc, qu'elle soit moins belle et plus vieille, il m'agrée,
Doux amis, qu'elle soit toujours la préférée
Puisqu'elle est toujours bonne, et qu'ici comme ailleurs,
Nous devons aux plus beaux préférer les meilleurs,
Et que chacun, dès lors, récoltant ce qu'il sème,
Nous faisons tous justice en aimant qui nous aime.

X

Ainsi, dans la culture aux mille aspects divers,
Rien de bas, rien de vil ou d'indigne des vers;
Partout un peu d'amour, jusques sur la matière
Planant et souriant, ennoblit l'œuvre entière;
Pour qui sait voir, d'ensemble, et la cause et l'effet,
Aux soins les plus grossiers germe encore le bienfait;
Le fumier, ce mystère incompris du grand nombre,
Garde plus d'un secret merveilleux à son ombre,
Et dans ses alambics, désespoir des savants,
Élabore la mort au profit des vivants.
A son insu, docile aux volontés du maître,
L'animal accomplit sa loi sans la connaître;
Et l'ordre souverain manifeste et constant,
Dans ce milieu rural s'affirme à chaque instant,
Faisant dire au penseur ému près de la vache,
Qu'où l'homme a le devoir l'animal a sa tâche,
Et que l'être et la chose elle-même ont reçu
De haut leur rôle obscur, souvent inaperçu,

Et qu'aveugle est celui qui, dans cette harmonie,
D'un aveugle hasard adore le génie.

XI

Oui, dans ces chants sans art, nés pour un prompt oubli,
Nés d'un humble devoir humblement accompli,
Dont l'attrait, s'il se peut qu'un attrait y respire,
Est la sincérité de cœur, qui les inspire,
Dans ces vers sans honneur, déjà plus d'une fois,
Faiblement, à mon gré, je l'ai dit, et ma voix,
Jalouse d'éveiller quelque écho plus sonore,
Ne se lassera pas de le redire encore :
En ce monde champêtre où tout concourt pour nous,
Aimer! il faut aimer d'un amour fort et doux,
Aimer, en ce milieu qui jamais ne repose,
Oui! depuis l'animal aimer jusqu'à la chose;
Aimer l'homme surtout! Pour l'homme et son effort,
Garder, nourrir, l'amour le plus doux, le plus fort;
Pour ce peuple rural digne de toute estime,
Étudier la loi d'un progrès légitime,

Le système qui peut, propice aux maux soufferts,
Harmoniser enfin tant d'intérêts divers ;
Les hautes charités par le cœur combinées
Secourables aux plus chétives destinées,
Qui sachent, entre tous créant les grands accords,
Multiplier pour tous, et pour l'âme et le corps,
Le pain, la paix, la foi, l'amour de la nature,
Les dons bénis, les dons sacrés de la culture,
Et rendre, en nous montrant d'autres espoirs ailleurs,
Les guérets plus féconds et les hommes meilleurs.

XII

Pour moi, toujours fidèle au grand but qui m'attire,
Je crois, et j'en suis fier plus que je ne puis dire,
Sur le chantier rural, je crois avoir trouvé
Dans les combinaisons d'un système éprouvé,
Pouvant concilier l'ouvrier et le maître,
Une solution du problème champêtre.
Rien cependant ici, rien de neuf à tenter.
J'aspire, en vain peut-être, à réhabiliter,

Loin des fières hauteurs où nos penseurs atteignent,
Un régime bien humble et que beaucoup dédaignent.

Le métayage, ailleurs si justement honni,
Je l'ai vu près de moi souriant et béni.
Par lui, l'homme de cœur, je l'affirme, peut faire
Une bonne action dans une bonne affaire;
Par lui le dévoûment fécond en tout progrès,
Brisant l'antagonisme impur des intérêts,
Et laissant l'utopiste, épris de l'impossible,
Fuir les petits moyens et leur forme flexible,
Sous l'inspiration des hautes charités,
Sait, aux plus malheureux, aux plus déshérités,
Offrir ce que le sol pourra toujours promettre :
A tous, dans le travail, un modeste bien-être.

XIII

Ah! je le sais, en France, il est bien près de nous,
Sous ce soleil des champs qui veut luire pour tous,
Il est un sort rustique entre tous misérable,

Une condition fatale, intolérable,
Un pacte léonin que mon vers irrité
Dénonce et veut flétrir au nom de l'équité.
Je dénonce et flétris ce contrat tyrannique
Qu'inflige aux plus petits un métayage inique,
Métayage en dehors de tout pacte normal,
Où l'un a tout le lucre et l'autre tout le mal,
Où le colon subit la contrainte immorale
D'un fermier étranger à toute œuvre rurale,
Lequel jamais aux champs ne tournera ses pas,
Qui ne conseille rien, qui ne réside pas,
Qui menace en passant, qui rançonne et qu'on paie,
Qui fait une blessure au blessé dans sa plaie;
Qui, prenant son vaincu, l'amène, à pas furtif,
De la pauvreté fière au dénuement craintif,
Du dénuement craintif à la misère inerte,
De la misère au seuil de la maison déserte,
Lorsque l'âpre recors jette enfin, sans débat,
Le métayer dehors, et retient son grabat.

XIV

Pauvre Berry! le cœur de notre vieille France!
Refuge où survécut la dernière espérance,
Chaque fois que la France, en ses fastes divers,
Entendit retentir le tocsin du revers,
Chaque fois qu'il fallut, sous l'abri de la Loire,
Pour sauver tout un peuple odieux par sa gloire,
Le rallier, devant le suprême danger,
Sur un sol vierge encor du pied de l'étranger;
O pauvre vieux Berry, presque seul resté France,
Quand Jeanne d'Arc poussait son cri de délivrance,
Quand des traitres dorés, dans nos propres palais,
Sur le trône des Francs faisaient asseoir l'Anglais,
Quand l'Anglais, fier un jour d'une gloire usurpée,
Croyait avoir enfin brisé la grande épée;
O pauvre vieux Berry trop souvent dédaigné,
Trop longtemps sans secours, et toujours résigné,
Mal peuplé, mal servi, plein de ronces, de friches,
Mieux que tant d'autres sols réputés bien plus riches,

Oui, malgré la routine et malgré ta torpeur,
Malgré la faim qui rend plus lâche que la peur,
Malgré la mare infecte et les brandes incultes,
Et la fièvre épanchant ses miasmes occultes,
Malgré tout, malgré tous, tu produis largement
Grands et petits troupeaux, fruits, vin, miel et froment,
Et tu devrais pourvoir d'un pain fort et salubre
Ton doux peuple qu'un jeûne éternel fait lugubre,
Et tu pourrais nourrir d'un lait plus généreux
Tes chétifs nouveau-nés au regard douloureux.

XV

Moi j'oserai le dire aux possesseurs des terres :
Délaissant à plaisir les champs héréditaires,
Ils trahissent leur droit avec le droit d'autrui.
Pour courir au seul but qui séduise aujourd'hui,
Pour boire de Paris la malfaisante ivresse,
Que ne sèment-ils pas de deuil et de détresse ?
Déserteurs des hameaux, des manoirs, des villas,
Ils emportent au loin, en épuisant, hélas !

Le sol béni, l'ami qu'on blesse et qui pardonne,
Ils emportent au loin tout l'or que le sol donne.
Et, dans l'humble milieu qu'ils ont fui sans remord,
L'absentéisme fait le vide de la mort,
Et le mauvais conseil du désespoir, vipère,
Se glisse où fut jadis une aisance prospère.
La ruche mal gardée appelle le frelon.
Les maitres sont bien loin ; entre eux et le colon
Le soi-disant fermier conquiert bientôt l'espace.
Bourgeois ventru, cœur dur, doigts crochus, main rapace,
Le soi-disant fermier eut l'unique travail
D'extorquer à vil prix une ferme au long bail ;
Puis, de faire suer l'âpre gain de l'usure
A de blêmes colons qu'un lourd contrat pressure.
En liant à son joug promptement détesté
Le métayer, forçat de la nécessité,
Lequel, sous de vieux murs faits de terre pétrie,
Grelotte aux nuits d'hiver sur la paille pourrie,
Et, mouillant de sueurs le sol, de l'aube au soir,
Buvant l'eau du bourbier, vit d'ail et de pain noir.

XVI

Ah! qui ne le comprend? ce régime exécrable
Livrant au désespoir l'âme du misérable,
Ce métayage impie où lutteront sans fin
L'égoïsme et la peur, l'avarice et la faim,
Cette exploitation du travail par l'usure,
Ce servage nouveau sans trêve ni mesure,
La consciencieuse et lente iniquité
Qui dévore un pays avec tranquillité,
Et qui va s'indigner de mon vers téméraire,
C'est le règne païen de l'homme sur son frère!
C'est une loi sans Dieu, c'est l'arrêt du plus fort
Pesant de tout son poids sur le proscrit du sort!

Certes, l'homme de cœur, noble ami de la terre,
Rêve un autre idéal dans une tâche austère;
Si donc le métayage apparaît à ses yeux
Comme un mode fécond en bienfaits sérieux,
Ah! c'est que le régime habile à lui sourire,
Dieu bon! n'est pas celui que je viens de décrire.

Mais, qu'aux nobles espoirs donnant leur vrai soutien,
Le maître ait pris conseil de son cœur de chrétien,
Dévoué sans relâche au rachat de la plèbe
Qu'un pacte au jour le jour asservit à la glèbe,
Prodiguant le conseil et, s'il le faut, l'argent,
Qu'il reste là présent toujours et dirigeant,
Dans un juste partage et dans le travail libre,
Le salaire aussitôt à l'effort s'équilibre;
Le colon, du chômage affranchi par degré,
Prenant sa part des fruits qu'il augmente à son gré,
Dans le sol qu'il tourmente, enfin capitalise
Une part des sueurs dont il le fertilise,
Et ne se verra plus étranger dès demain
Au bienfait des moissons que fit naître sa main.

XVII

Vous qui n'avez pas su le dur labeur de vivre!
Vous à qui tout sourit, vous que la vie enivre,
Vous, heureux d'ici-bas! dont le corps amolli
D'une feuille de rose accusera le pli;

Vous pour qui l'idéal du bonheur accessible,
Resplendit vaguement aux bornes du possible;
Vous, de qui le désir superbe et monstrueux
Rêve les monceaux d'or, les palais fastueux,
Les doux farniente, langueurs de la paresse,
Et les satiétés d'une opulente ivresse,
Non, vous ne savez pas, vous n'avez pu savoir
Quels sérieux bonheurs et quel modeste espoir
Rayonnent tout à coup dans une humble chaumine,
Quand, vainqueur désormais du froid, de la famine,
Sans souci du chômage au caprice incertain,
Joyeux, croyant à peine à son nouveau destin,
Le journalier d'hier qui prend un pied sur terre,
Métayer aujourd'hui, presque propriétaire,
Sous un toit assuré qui du Nord le défend,
Abrite enfin sa femme et son petit enfant.

XVIII

Hier, au travail nomade et qui souvent l'exile,
Il demandait encor le pain, le toit, l'asile;

Pour un salaire ingrat et trop prompt à tarir,
Vers tout chantier lointain il lui fallait courir :
Et le travail cessant, il fallait, lutte amère !
Retrancher sur le pain pour l'enfant ou la mère.
Désormais, l'atelier pour lui s'ouvre toujours ;
Et s'il prodigue au sol sa peine et ses longs jours,
Si son bras, secondé par un mâle courage,
Laisse une rude empreinte en quelque rude ouvrage,
Si sa bêche intrépide atteint jusqu'au plein cœur
Le sous-sol résistant qu'il déchire en vainqueur,
Quand viendra la moisson, du moins, lorsque la gerbe
Fera gémir les chars sous un fardeau superbe,
Lorsqu'il verra l'épi gonflé de pur froment,
Sur l'aire, en grappes d'or, ruisseler lourdement,
Et faire rejaillir sous le fléau qui vibre,
Comme de lourds grêlons, le grain devenu libre,
Sa part, sa juste part, grossissant sous ses yeux,
A ses labeurs passés il rêvera joyeux ;
Car les nobles sueurs dont il baigna la plaine,
Faisant le grenier plein après la grange pleine,
Auront, grâce à celui de qui vient tout amour,
Donné, sous l'humble abri, le pain de chaque jour.

XIX

Voyez! Louvre exigu d'un tout petit royaume,
La petite maison rit sous l'auvent de chaume;
Cep au midi, vieux lierre au nord, mousses aux toits,
La végétation partout grimpe à la fois.
Dans l'humble jardinet où bruit la fontaine :
Trois pommiers, deux rosiers touffus, une trentaine
De choux, quelque salade entre deux rangs de thym
Que les mouches à miel pillent dès le matin;
Dans la petite cour, en joyeux pêle-mêle :
Deux vaches et leurs veaux pendus à la mamelle,
Cinq jolis agnelets sous cinq mères brebis,
Dont la laine en deux ans fera trois bons habits,
Douze poules donnant leur œuf toutes les douze,
Plus un coq très superbe et qu'un poulet jalouse,
Une chèvre barbue à l'œil évaporé,
Un petit cochon gras, vienne la Saint-André,
Et le chétif Brisquet, pauvre chien sans ancêtres,
Très rageur au passant et très doux à ses maitres;

Voilà, sans y compter le plus rond des marmots,
Un cheptel au complet décrit en quatre mots.
« Quoi ! c'est là, direz-vous, toute la métairie?
C'est bien peu! » C'est assez pour qu'un destin sourie,
Pour qu'un couple sauvé puisse croire au bonheur,
Et, sur le sol conquis, rendre grâce au Seigneur.

XX

Et c'est assez encor pour qu'une ample défriche
D'engrais et de travail à chaque instant plus riche,
Sur des blés plus épais et plus hauts tous les ans,
Puisse faire ondoyer des épis plus pesants.
Le maitre, cependant, pour une sage impense,
Ici, trouve à son tour sa juste récompense,
Puisque, grâce aux colons, le sol mis en valeur
Grossit d'abord sa part comme il grossit la leur.
Or, bien que divisant le travail et les terres,
Ce régime fécond en œuvres salutaires,
Aux désastreux effets du vrai morcellement,
Par l'unité de vue obviera constamment.

Le maître est toujours là; — dans ses fermes voisines
Il peut faire à son gré circuler les machines;
Il réprouve ou choisit l'instrument, l'animal;
Il impose la loi d'assolement normal;
Il introduit, suivant les besoins, œuvre immense!
Avec l'outil nouveau la nouvelle semence.
Chaque jour au progrès il offre un nouveau don.
Hier, le blé de Noé, l'Ikling ou la Chardon,
Bien que dame routine en secret se révolte,
Essayés avec soin, ont doublé la récolte;
Ces engrais précieux, naguère encor perdus,
Chiffons, cendres, plâtras, au plus vil prix vendus,
Les os, le sang, les chairs, débris d'équarrissage,
Mêlés avec la suie et d'un facile usage,
Demain feront merveille; et, de l'exemple épris,
Les braves métayers auront bientôt compris.
Et chacun de la sorte, en un pacte équitable,
Portant au bien commun son tribut profitable,
L'un donnant ses sueurs, l'autre, avec son argent,
Dispensant les leçons d'un art intelligent,
Le colon a trouvé, dans un accord prospère,
Le despotisme heureux d'un bienfaiteur, d'un père,

XXI

Or ce que je dis là, dans un vers simple et nu,
Empruntant au vrai seul quelque attrait ingénu,
Ce n'est point un caprice, une vaine utopie,
L'un des songes dorés de la philanthropie;
Je dis ce que j'ai vu : j'ai vu ce que je peins.
De pauvres bûcherons, élagueurs de sapins,
Mangeant l'été; l'hiver, dans leur bouge ou leur antre
Passant les mauvais jours à se serrer le ventre,
Et mordant lentement, en croyant se nourrir,
Un morceau de pain gris qui ne fait pas mourir,
Je les ai vus, séduits malgré le roc revêche,
Attaquer vaillamment le sous-sol à la bêche,
Effondrer pied à pied quelque vague terrain
Pierreux, aride et dur comme un pavé d'airain,
Et conquérir enfin, sur la lande ou la grève,
Des moissons que jamais on n'espéra qu'en rêve.
De mes colons, ainsi remplaçant les fermiers,
Ils furent les plus durs et furent les premiers :

L'un deux, le plus vaillant, est mort, mort à la peine,
Hélas! mort de travail à vingt-cinq ans à peine;
Je l'ai pleuré, parti sitôt avant le soir!...
Pendant quatre ans du moins, il eut un long espoir.

XXII

Un autre, ayant bien fait dans ses premières tâches,
Recevait de ma main un araire et deux vaches;
Dans le petit chalet tout neuf construit pour lui,
Il promena d'abord son regard ébloui;
Puis contemplant au loin le bout de plaine nue
Que je livrais alors à son ardeur connue,
(Devrais-je ici le dire? Eh mon Dieu! pourquoi non?
C'est là ma récompense et l'exemple en est bon!...)
« Tenez! murmura-t-il dans le patois que j'aime,
Vous aurez fait pour moi plus que mon père même;
Il m'a donné la vie, et vous aurez donné
A ma mère, à ma femme, à notre premier-né,
Le grain de notre pain, l'abri contre l'orage,
Et l'espoir du repos pour les jours d'un autre âge.

Que le bon Dieu nous prête à présent la santé,
Et vous verrez mon champ quand viendra l'autre été!... »

XXIII

O vivantes leçons! voudra-t-on vous comprendre?
Tant d'espoirs à donner, de services à rendre,
De bienfaits, de conseils, en passant, à semer,
Et tant de braves cœurs par qui se faire aimer!
Aurons-nous assez dit et redit toute chose
Au déserteur des champs, traître à sa propre cause?...
Ah! l'idée est féconde et je la servirai
D'un cœur qui veut le juste et qui bat pour le vrai;
Mais la parole est faible, et, souvent attardée,
Elle échoue, impuissante, à traduire l'idée.
Moi, du moins, chaque jour me le fit mieux savoir,
Quand j'usai ma pensée à chercher le devoir :
C'est à ces cœurs vaillants, dans l'œuvre la plus rude,
Qu'il faut garder, toujours, toute sollicitude;
C'est leurs destins qu'il faut rendre toujours meilleurs;
Car ils sont le vrai peuple, et les vrais travailleurs;

C'est par eux, c'est chez eux, dans leur petit domaine,
Que Dieu, pour l'avenir, garde la sève humaine;
C'est le point de départ, c'est le lieu du retour,
Et c'est là que survit le vrai foyer d'amour.

XXIV

Parfois on voit le soir deux colombes fidèles,
Vers un but ignoré voler à tire-d'ailes;
Avec la proie au bec, petit mais cher trésor,
Elles vont l'une à l'autre appuyant leur essor;
Quelque secret instinct a doublé leur courage;
Elles bravent le flot et le vent et l'orage,
L'autour et l'oiseleur ne les font plus trembler;
C'est qu'elles sont ensemble; et qu'il est doux d'aller
Ensemble toutes deux, au doux nid où repose
Une tiède couvée au vent d'amour éclose.

Après le dur labeur, remplis d'un même espoir,
D'autres couples aussi courent, quand vient le soir,
Avides de trouver, sous un brin de charmille,

Le groupe bien-aimé, la petite famille.
— « Mère, vite le pain! mère! le bon pain bis!
Les écuelles de bois et le lait de brebis!
La châtaigne et la noix dans la même corbeille!
Et, les jours de gala, l'or fondant de l'abeille,
Et, depuis le plus grand jusques au plus petit,
Même part à chacun pour un même appétit!
— Mais, quoi? les yeux déjà sont clos avant la bouche.
Mère! un bout de prière et vite qu'on les couche
Ces chérubins dormeurs, qui pourtant souriront
Encor, quand le baiser effleurera leur front! »

O passant attardé! tu vois cette chaumière :
Grêle fumée au comble; à l'huis, frêle lumière.
Eh bien, quand tu verras, sans cesser de courir,
Décroître la fumée et la lueur mourir,
Homme, si tu n'es pas un étranger pour l'homme,
Prie à ton tour! demande à celui que tout nomme
Que sur cette demeure il étende sa main;
Oh! paix et bonheur, frère, à l'humble nid humain!

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE QUATRIÈME

ARGUMENT

Les profonds labours à la grande charrue. — Défrichements et défoncements: — Déblais et débris. — Vestiges des vieux Romains: — Ce qu'annonça Virgile. — L'amphore antique : épisode. — Les défoncements gratuits. — L'hiver : effets de givre et de neige. — Le défonceur : intérieur de famille. — Le domaine transformé. — Les joies du propriétaire devant l'œuvre accomplie. — Nuit d'été. — *Sunt lacrymæ rerum.* — Pensée des morts. — Le cimetière du village. — Prière pour tous.

I

Il est d'heureux pays dont le sol admirable
Partout offre à souhait la profondeur arable.
La bêche au bras de chêne y plonge avidement ;
Et la grande charrue ouvre, au guéret fumant,

Tout un large fossé que le coutre aigu tranche
En faisant au rebord une coupure franche.
Oh! c'est merveille alors, et c'est plaisir de voir
La glèbe se mouler sous un large versoir,
Et le soc, dans la terre à point meuble et trempée,
Glisser droit et luisant comme une forte épée.
Voyez! le champ est beau, vaste, rectangle, uni;
La herse, aux dents de fer, l'a bien vite aplani;
La ravale a partout nivelé la surface;
Et toute aspérité sous le rouleau s'efface.
Voici quatre grands bœufs par le premier bouvier
Conduits; à cette épreuve on voulut convier
Les plus fins connaisseurs au fait de labourage;
Et le maître lui-même est présent à l'ouvrage.
C'est qu'il s'agit ici d'essayer, mais à fond,
La nouvelle charrue et le labour profond:
Et tous les routiniers, race très prompte à braire,
Gardant leur préférence à quelque antique araire,
Ou tout haut ou tout bas, se réjouiraient fort
Si l'instrument nouveau paraissait dans son tort.

II

Mais le bon laboureur à la mâle carrure,
Se tient sûr de son fait. Il a réglé l'entrure,
Mis la charrue en ligne aux marques du sillon,
Serré la vis du coutre et saisi l'aiguillon.
Son rude appel émeut le robuste attelage;
Le soc plonge et s'aiguise en son large sillage;
La terre en lourds morceaux bondit comme un flot noir,
Et son débris écume aux lèvres du versoir.
Le bouvier, sans quitter le manche qu'il manœuvre,
Se détourne parfois et sourit à son œuvre!
Car l'instrument nouveau vient d'ouvrir, sans broncher,
Une fosse où pourrait un homme se coucher.
Les plus récalcitrants conviennent de la chose,
Et la grande charrue a déjà gain de cause;
Et, tandis que chacun applaudit au vainqueur,
Lui, le joyeux bouvier, se hâte de tout cœur,
Cherche des yeux au bout du champ son point de mire,
Et s'admire à lui seul tout autant qu'on l'admire.

On part, il continue; et sa lente chanson
Promet aux bons labours la plus belle moisson,
Vante à l'aveugle écho les beaux yeux de sa Jeanne,
Ou redit : « Qui ne sait labourer est un âne! »

III

Ainsi les sols profonds sans obstacles puissants,
Aux instruments nouveaux s'offrent obéissants;
Le bon vouloir du maître à lui seul les transforme;
Là, nul effort coûteux, pas de travail énorme:
Un bon assolement, beaux labours, force engrais,
Et la tâche est facile et prompt est le progrès!...
O Touraine, ô Limagne, heureuses donc vos plaines!

Ailleurs moindres bienfaits commandent plus de peines.
Ailleurs, dans la montagne âpre et rude, les blocs
De lave ou de granit, les gros quartiers de rocs,
Et les cailloux sans nombre et la ronce inutile
Hérisseront un champ trop longtemps infertile;
Le pic et le levier, lourds aux débiles mains,

Devront frayer au soc de moins rudes chemins :
Bèche et bidents, auxquels les fouilleuses sont jointes,
Vont plonger dans le tuf l'acier clair de leurs pointes ;
Et, pour que la charrue y pénètre à son tour,
Pour qu'elle puisse à même y mordre avec amour,
Il faut que le terrain, entaille après entaille,
Par le mineur conquis comme un champ de bataille,
Ait laissé mettre à nu sur son sein effondré
Et de vastes déblais largement encombré,
Avec les dents de roc et les fortes racines,
Des débris de tout âge et de toutes ruines.

IV

Or, au maître érudit qui surveille de près,
S'offre en de tels travaux plus d'un genre d'attraits.
Que de riches filons pour l'archéologie
Ouvre un fouilleur dont rien n'émousse l'énergie !
Il creuse, et sur le sol bientôt bouleversé,
Surgissent les témoins imprévus du passé,
Les vaincus de la mort étalant leur dépouille

Que l'oubli couvrit d'ombre et les siècles de rouille.
Débris! sombres gardiens du secret des vieux jours,
Au penseur, au rêveur vous serez chers toujours,
Car vous parlez encor quand l'histoire est muette!
Et voici bien les temps prédits par le poète :
De plus profonds labours font surgir des sillons
Qu'engraissèrent les chocs sanglants des bataillons,
De grands glaives, effroi du laboureur livide;
La herse en bondissant heurte le casque vide;
Et le pâtre effaré contemple à découvert
Les os des vieux Romains dans leur sépulcre ouvert.

Parfois aussi, du sein de la funèbre couche,
S'éveille un souvenir moins dur et moins farouche;
Là ne résonne plus le casque du guerrier,
Ni le lourd javelot, ni le trait meurtrier;
Quelque épisode obscur fait d'amour et de grâce
Dans l'humble monument aura laissé sa trace.
Partout le cœur humain garda son droit sacré;
Toujours la fibre humaine a quelque part vibré.
Un seul mot qui, pour moi, vaut un nom de victoire,
Parfois nous redira toute une aimable histoire,
Et comment deux enfants, d'un chaste hymen épris,
Dans un noble idéal se sont jadis compris....

V

.... Ce jour-là, les mineurs en fouillant leur tranchée,
Sur les blocs extirpés, sur la terre bêchée,
Dans un entassement par le hasard mêlé,
Plus encor que jamais avaient accumulé
Le moellon, le plâtras et la tuile romaine,
Vestiges délabrés de la demeure humaine.
Pour protéger la fouille et modérer l'ardeur,
J'étais là, dirigeant la pioche du sondeur,
Lorsqu'à temps prévenu par le coup plus sonore,
Je vis paraître au jour un beau fragment d'amphore,
L'amphore presque entière au galbe rebondi,
Simple et sans ornements sur son col arrondi.
J'eus bientôt dénudé ma trouvaille fragile ;
Et j'aperçus alors, sur la vulgaire argile,
Des lettres, du latin que je pus lire ainsi :
Ubi sitiebat cor meum hic hausi :
Quand mon cœur avait soif, c'est là que j'ai pu boire.
Du vase, sur ces mots, j'ai reconstruit l'histoire.

Vous me direz : l'histoire est un conte! Bien vrai?
Eh bien, prouvez-le-moi, messieurs, ou je ferai
Comme les grands savants qui sont déjà fort aises
Lorsque leurs vérités vivotent d'hypothèses.

Quoi qu'il en soit, voici (lectrices, croyez-m'en!),
Très vraisemblable au moins, l'histoire ou le roman.

VI

L'AMPHORE ANTIQUE

(*Ère gallo-romaine*)

Le matin avait bu les pleurs de la rosée;
Le soleil se penchait sur la terre embrasée,
Et le royal époux, implacable vainqueur,
De son baiser de feu la mordait jusqu'au cœur.
A peine on entendait, en notes inégales,
Retentir par instants l'aigre cri des cigales;
Les zéphirs attiédis, qui semblaient s'assoupir,
Pour réveiller l'écho n'avaient plus un soupir;

Des prés verts aux bois noirs, des vallons aux montagnes,
Un calme alourdissant planait sur les campagnes;
Et tout être vivant, sous le fardeau du jour,
Dans son antre ou son nid s'affaissait à son tour.

⁂

Or, un chasseur, portant la lourde javeline,
Chemine lentement au pied de la colline.
C'est un fils de la Gaule, aux grands yeux azurés;
Il est jeune, il est beau. Ses longs cheveux dorés
S'épanchent ondoyants sur sa robuste épaule.
Bientôt, il s'est assis à l'ombre d'un vieux saule;
Et son front ruisselant, brûlé par le soleil,
S'incline sur la mousse et succombe au sommeil.
Tout à coup, dans son rêve, une voix argentine
Gazouille allègrement une chanson latine;
Il s'éveille, il regarde, et ses yeux enchantés,
Ses yeux sur un tableau charmant sont arrêtés.

⁂

Une jeune Romaine, à la taille superbe,
Plonge ses beaux pieds nus dans le velours de l'herbe;

Et d'un vol plus léger que celui de l'oiseau,
Poursuit le papillon d'un à l'autre roseau.
L'insecte est pris, l'enfant fait grâce; elle butine
Et la mûre sanglante et la pâle églantine,
Glisse un furtif regard dans le nid du bouvreuil,
Ou d'un doigt sans malice agace l'écureuil.
Hésitant tout à coup dans sa marche incertaine,
Elle revient enfin au bord de la fontaine;
Mire son cou de cygne au limpide courant;
Se joue avec le flot qui passe murmurant,
Parle aux bois, rit aux fleurs, et recommence encore
Sa chanson; et finit par remplir son amphore.

*
* *

De grâce et de candeur enivrant son regard,
Le Gaulois immobile admirait à l'écart.
Jeune et candide aussi, cœur riche et plein de sève,
Il croit donc voir sourire enfin son plus beau rêve;
Il croit voir se pencher, près de la source en pleurs,
La blanche déité des eaux, des bois, des fleurs.
« Oh! dit-il s'approchant, la soif qui me dévore,
Romaine au front pudique, attendait ton amphore! »
Et surprise et plus belle encor dans sa rougeur,

L'enfant qui souriait pourtant au voyageur,
Élevant jusqu'à lui sa main d'enchanteresse,
Étanchait une soif et versait une ivresse.

*
* *

Or il cherchait les mots qui manquaient à sa voix,
Puis il reprit, tremblant pour la première fois :
« Merci, fille des dieux de Rome ou de la Grèce,
Chaste et fière beauté que nous ferions prêtresse;
Et qui, dans les grands bois, avec le couteau d'or,
Irais cueillir le gui, religieux trésor.
Parmi mes blondes sœurs qui me disent rebelle,
Nulle à mes yeux ravis n'apparut aussi belle;
Nulle en mon cœur charmé ne jeta tant d'émoi,
Car nulle chère image encor ne vit en moi.
Cette eau pure, fraîcheur que ta main m'a versée,
Plus même qu'à ma lèvre est bonne à la pensée;
Merci ! ton front est noble et ton sourire est doux;
Heureux trois fois celui qu'on nomme ton époux ! »

*
* *

Mais elle : « Nul encore aux dieux de la famille
N'a pour l'hymen jaloux ravi la jeune fille.

A l'occident, non loin, c'est notre humble villa
Qu'entre les noirs sapins on distingue par là;
.... Et chaque voyageur pour mon père est un hôte. »
Elle baissa les yeux. Et lui, la voix plus haute :
« Enfant! je ne sais pas les paroles d'amour,
Mais j'aime ta beauté comme on aime le jour,
J'aime la candeur chaste et la pudeur divine,
Dons célestes qu'en toi l'instinct du cœur devine;
Les étoiles des nuits sont la gloire des cieux;
Mais quelle étoile au ciel vaut l'éclat de tes yeux!
Voilà ce que je sais. Maintenant viens et joue
Avec mes longs cheveux et frappe sur ma joue,
Et retiens à genoux le chasseur triomphant,
Le chasseur des grands lynx, esclave d'une enfant... »

*
* *

Et comme elle écoutait, tremblante, mais charmée...
« Oh! dit-il, d'où ta crainte, et t'aurais-je alarmée?
Ma parole est trop rude à ton jeune enjoûment;
Mais elle effraie à tort et mon cœur la dément.
Vois-tu comme la vigne en s'enlaçant au chêne
L'étreint, frêle vainqueur, et puissamment l'enchaîne,
Et comme l'arbre, heureux d'être ainsi garrotté,

Asservit sans regret sa fière liberté?
Ainsi fait le guerrier droit et fort, dont l'audace
Aux heures du péril fut l'orgueil de sa race.
Le chasseur qui, lassé du carnage des loups,
Suspend tout son désir à quelque espoir jaloux,
Et, disant dans un mot le secret de son âme,
La soumet, humble et douce, à la foi d'une femme,
Livre sa liberté, plus heureux et plus fier
De sa honte aujourd'hui que de sa gloire hier. »

*
* *

Il se taisait déjà qu'elle écoutait encore.
Bientôt sur son épaule elle reprit l'amphore;
L'un de ses beaux bras nus, sur la hanche appuyé,
Soutenait le fardeau, l'autre à peine essuyé,
Sur sa tête arrondi jusqu'au vase d'argile,
Allait, pour l'affermir, saisir l'anse fragile.
Charmant tableau, doré des splendeurs d'un beau jour,
Qu'au fond du souvenir gravait un chaste amour!
Et longtemps tous les deux, n'interrompant leur rêve
Qu'avec ces mots brisés que le silence achève,
Ils suivirent, pensifs, leur sentier gracieux,
Tandis que tout était sourire sous les cieux.

Quand ils furent auprès de la villa champêtre,
Arrêtés de nouveau sous l'ombrage d'un hêtre,
Ils s'étaient déjà dit, dans un rapide aveu,
Leur espoir d'avenir et leur suprême vœu.

*
* *

Et lui, cherchant des yeux le regard qui l'effleure :
« Ton père n'est pas riche, as-tu dit tout à l'heure,
Et le champ trop borné que d'une active main
Tourmente chaque jour le vieux soldat romain,
A peine suffisant pour nourrir la famille,
Refuse un don modique à la dot de sa fille ;
Tu m'as dit tout cela dans ta simplicité
Candide, et sans rougir de cette pauvreté ;
Mais moi j'ai pour nous deux ; j'ai la forêt prochaine
Où le hêtre et le pin croissent mêlés au chêne ;
J'ai de vastes troupeaux dans les grottes tapis,
Et des plaines sans fin, frissonnantes d'épis.
Au castrum de Ceyssac, ceint de montagnes hautes,
Cent serviteurs amis accueilleront nos hôtes ;
Les bardes couronnés de lierre chanteront
L'hymen, le noble hymen qui met l'orgueil au front ;
Et toi parmi mes sœurs, blondes filles des Gaules,

Qui jetteront l'hermine à tes blanches épaules,
Tu viendras, tu seras la plus belle; et je veux
Serrer d'un cercle d'or tes flots de noirs cheveux.
L'épouse du Gaulois, fière et forte avec grâce,
Doit faire respecter la mère de la race;
Son courage veut être à l'égal des plus grands;
Et je lis dans tes yeux, et déjà je comprends
Que prenant en amour mon plus digne héritage,
Aux devoirs généreux tu voudras le partage. »

*
* *

Or, elle répondit : « Guides de ma raison!
Soyez témoins, ô dieux de notre humble maison,
Que ces nobles discours, après l'aveu plus tendre,
Au cœur d'une Romaine ont su se faire entendre.
Pour la première fois, ô fier Velaunien,
J'entends un cœur vibrer à l'unisson du mien;
Pour la première fois, un cri qui vient de l'âme,
Mêlant aux doux propos dont s'émeut une femme
Et le mot de devoir et le nom de pudeur,
Montre à mes yeux l'hymen dans sa chaste grandeur.
Ainsi devait parler la Rome du vieil âge;
Mais nos jeunes Romains ignorent ce langage;

Et nul, me disant belle, et nul jusqu'à ce jour,
N'a parlé de vertu pour me parler d'amour. »

« Oh! comme elle a compris, s'écria le jeune homme!
Comme tu m'as compris, noble fille de Rome.
Viens! de ton humble toit ouvre à mes yeux charmés,
Ouvre le frais sentier sous ces pins embaumés;
Que ton plus doux regard me dise encore : « Espère! »
Et qu'à ton père, enfin, je dise aussi : « Mon père! »

*
* *

Elle baissa les yeux, muette un long moment,
Comprimant de son sein le furtif battement.
Puis, relevant un front limpide : « Viens! dit-elle,
A toi dont sera fière une épouse fidèle.
Mon père, interrompant son labeur à regret,
Prend l'heure du repos au bord de la forêt;
Pauvre, il ne peut offrir que l'eau de cette cruche,
Le pain, la noix frugale et le miel de sa ruche;
Mais quand un noble cœur au mien voudra s'unir,
Sa main, sa chère main sera prête à bénir! »

« Soit à jamais sacré ce jour dans ma mémoire,
Reprit-il, et le vase où tu m'as laissé boire!

Révérée entre tous comme le vrai trésor,
L'humble argile, parmi les dons de marbre et d'or,
Dans le plus sûr asile, au palais de mes pères,
Sera le monument de nos amours prospères;
Et nos fils lègueront à leurs derniers neveux
Ce gage de bonheur couronné de nos vœux,
Où j'aurai fait graver ces seuls mots, notre histoire :
« Quand mon cœur avait soif, c'est là qu'il voulut boire. »

VII

C'est ainsi qu'en mes vers, exhumant un passé
Sur qui l'oubli, linceul plein d'ombre, est entassé,
Il me plut demander aux fragments d'une amphore
Un mot du long secret que le néant dévore,
Tandis que des hauts monts tombait l'ombre du soir,
Et que sur les déblais, pensif, j'allais m'asseoir.
Jeu d'un instant d'ailleurs! caprice de la Muse
Que le rêve séduit, que l'hypothèse amuse!
Mais devant ces débris qu'ébranle de leur choc
Ou la dent de la bêche ou la pointe du soc,

Devant ces tumulus qu'entament les charrues,
Et qui gardaient les os des races disparues,
Quoi de sûr? que sait-on? qu'affirmer hors ceci :
« La douleur et la mort ont passé par ici! »
Tous ont payé la dette, à ce sol que je fouille,
Vivants, de leur sueur, et morts, de leur dépouille,
Double engrais! C'est la loi jusqu'aux derniers des jours;
Et l'arrêt sans appel sur vous pèse toujours,
O générations que poussent devant elles
La douleur et la mort, ces deux sœurs immortelles!

VIII

Oui! oui! tout le répète à qui veut l'oublier :
Notre vieil univers, immense sablier
D'où fuit, silencieux, le temps qui nous emmène,
Est un noir sablier, fait de poussière humaine!...
Et courage, pourtant, nous qui savons pourquoi
La peine est de devoir, et le travail est loi!
Courage, fatiguons une lande rebelle;
Demandons aux déblais la récolte plus belle;

Dans la chaux qui se mêle aux débris du ciment
Surgira plus épais le jet d'or du froment ;
Ces os par le travail des siècles mis en poudre,
Dans le bain de l'éther vont bientôt se dissoudre ;
Principes nourriciers si longtemps assoupis,
Alimentant la tige ou gonflant les épis,
Phosphate, azote, sels que l'air enfin délivre,
C'est le legs du sépulcre à tout ce qui veut vivre.
Donc courage, piocheurs ! effondrez, remuez,
La ruine aux grands blocs l'un par l'autre obstrués.
Où le pic échoua, que le levier vous aide !
Broyez ce qui résiste, arrachez ce qui cède ;
L'avenir paira bien ; songez, en travaillant,
Songez à l'avenir ! l'espoir fait le vaillant.
L'an prochain, à côté des oléagineuses,
Lins géants, chanvres drus, grasses légumineuses,
Les plantes de haut prix vont prodiguer leurs dons
Sur un sol, hier encore, émaillé... de chardons.

IX

Oh ! les défrichements, conquête bienfaisante
De la pioche intrépide et de la main puissante !

Les grands défoncements, efforts audacieux,
C'est notre grande joie et l'amour de nos yeux.
La moisson ondoyant fière dans les défriches,
C'est notre luxe à nous, pionniers pauvres ou riches;
C'est pourquoi vers vous tous je me retourne encor,
Défricheurs qui cherchez et trouvez le trésor.
J'ai déjà dit comment mon modeste système,
Le métayage aidant, résolvait le problème;
Et comment, moi livrant à l'ardeur du colon
Les incultes plateaux qu'étonne le sillon,
Nous trouvions tous les deux, le colon et le maître,
L'un de justes profits, l'autre un juste bien-être.
D'autres nécessités, d'autres urgents besoins
Veulent d'autres labeurs, commandent d'autres soins.
Pour un travail plus âpre et d'un moindre avantage,
Qui serait mal payé par un égal partage,
Le salaire à l'effort s'équilibrant aussi,
D'autres combinaisons s'offrent encore ici
Qui, sans que l'entreprise au maître soit coûteuse,
Permettront d'attaquer la jachère honteuse,
Et de restituer à l'honneur des labours
Une terre, avant nous, inféconde toujours.

X

Vous ne pouvez partout, en des œuvres actives,
Étendre en même temps vos initiatives;
De même, le colon souvent sera contraint
De concentrer sa tâche en un cadre restreint.
Eh bien, sans ajourner vos projets aux calendes,
Sans perdre de longs jours à respecter les landes,
A laisser d'humbles champs improductifs pour tous,
Variez les moyens, cherchez autour de vous,
Vous trouverez encor plus d'un hardi manœuvre
Prêt, dans un autre pacte, à tenter une autre œuvre.
A de vaillants piocheurs, chômant sur le pavé,
Concédez, je l'ai fait et m'en suis bien trouvé,
Concédez pour deux ans, pour deux récoltes pleines,
Les plus ingrats quartiers de vos douteuses plaines;
Deux récoltes et trois, s'il le faut! Donnez-leur,
D'autant plus que le sol aura moins de valeur,
D'autant que l'entreprise offrira moins de chance,
Donnez! sachez donner un secours, une avance,

Et vos plus tristes champs, conquis à peu de frais,
Dans l'or des blés nouveaux souriront au progrès.

XI

L'hiver! voici l'hiver, la gelée et le givre,
Les jours aux longues nuits, les jours si durs à vivre;
Et voici le chômage; et sous chaque humble toit,
L'oisiveté forcée, au foyer presque froid
Où de pauvres enfants se groupent pêle-mêle,
Amoindrit chaque soir le pain de la gamelle.

Dans les champs d'alentour tout se tait, tout est mort.
Plus haut, vers les sommets la bise siffle et mord.
Des files de canards, de cigognes, de grues,
Dans un ciel gris de plomb promptement disparues,
Passent; leur cri strident heurte en vain l'écho sourd;
Le silence répond. Deux corbeaux au vol lourd,
S'abattent pesamment sur la plus haute cime
D'un mélèze qui penche effaré sur l'abîme;
La rafale grandit, la rafale les prend,

Les secoue et les jette à son rude courant!
Comme deux noirs lambeaux, avec la feuille morte,
De ravin en ravin le tourbillon les porte,
Et leur sinistre appel va se perdre au vallon
Parmi les aboiements rauques de l'aquilon.

XII

Plus près du gîte humain, du hameau, du village,
L'arbre semble pleurer sa gloire et son feuillage.
Dans le fourré touffu qu'égayait la chanson,
Avec l'aile du vent glisse un âcre frisson;
Tout ce qui vivait là joyeux, pimpant, agile,
L'oiseau chanteur, l'insecte ailé, la fleur fragile,
Tout ce qui bruissait dans un rayon d'or clair,
Comme si des baisers eussent frémi dans l'air,
Tout ce qui murmurait, sous la mousse ou la feuille,
Ce bout d'hymne aux beaux jours, que chaque brise cueille,
Harmonieux concert que l'écho répétait,
Tout sommeille ou se meurt, tout grelotte et se tait.
Par le givre affublé d'une fourrure blanche,

L'écureuil inquiet saute de branche en branche,
Et, le jeûne déjà l'apprivoisant un peu,
Il s'aventure au comble où fume un petit feu ;
Le merle hérissé cherche, à travers la haie,
Du genièvre au sorbier une dernière baie ;
Le passereau, perclus de misère et de froid,
Picote un dernier grain dans le chaume du toit ;
Là-bas, dans le sentier que le coteau domine,
Le troupeau, sans courage, avec lenteur chemine,
Et le pâtre transi marche silencieux,
Sous le grésil aigu qui lui crible les yeux ;
Tandis que, tourmentant son manteau qu'elle gonfle,
La bourrasque mugit comme un géant qui ronfle,
Et mêle aux cheveux gris du résigné marcheur
De la neige en flocons la précoce blancheur.

XIII

Or le bon travailleur que l'oisiveté lasse,
Près des tisons éteints ne peut rester en place ;
Il entr'ouvre la porte, et là, debout au seuil,

Sur ce tableau sinistre il jette un long coup d'œil.
« Oh! dit-il, dédaigneux de l'hiver qui l'assiège,
Femme! va, ce n'est pas un méchant brin de neige
Qui me ferait oisif et me tiendrait dedans,
Quand nos quatre marmots joueraient si bien des dents.
Le sol n'est pas si dur, ni le temps si revêche,
Qu'on ne pût bien aux champs planter un fer de bêche;
Mais, dans nos environs, pas de chantier ouvert!
C'est le chantier qui chôme et non pas moi. L'hiver,
Malgré neige et tempête et bises forcenées,
Combien un bon bêcheur perdrait peu de journées!
Et comme on braverait la tourmente et le vent,
Si terre à remuer ne manquait trop souvent.
C'est dur, c'est pourtant dur, ma pauvre Madeleine,
Qu'un bêcheur de ma sorte, avec sa maison pleine
D'affamés, bon à tout, et dans toute saison
Voulant, pour rapporter la joie à la maison,
Bûcher ferme, gagner honnêtement sa vie,
Ne puisse pas toujours contenter son envie!
Un jour tel qu'aujourd'hui, comme on défoncerait
Un bon carré de champ qui certes serait prêt
En mars, pour qu'on y pût semer de la lentille,
Et récolter le pain de toute une famille!...
Enfin!... c'est l'hiver. Oui, mais ce n'est pas de quoi

Chasser de son travail un homme comme moi.
Qu'y faire? Attendre encore, et forcer la nichée
A faire deux morceaux d'une seule bouchée!... »

XIV

O vous tous, possesseurs de champs improductifs,
Qui pourriez au travail guider ces bras actifs,
Vous à qui tout progrès devrait sourire, en somme,
Voilà le défricheur, et cet homme est votre homme!
Ouvrez, je vous l'ai dit, ouvrez à ses efforts
Cette utile carrière où se montrent les forts;
Au vaillant qui se fait du repos une honte,
Donnez, avec les fruits, le travail à son compte;
Donnez-lui deux ou trois récoltes s'il le faut!
Hâtez-vous! avant peu les bras feront défaut;
Et quiconque voudra s'attaquer aux jachères,
Pourra trouver alors les mains-d'œuvre très chères.
Quant à moi, prévoyant, voici bien des saisons,
Cet avenir prochain, par des combinaisons
Qui se prêtent à tout dans leur forme flexible,

J'ai pu, comme il fut dit, agrandir le possible.
Auprès des métayers nouveaux, dont j'ai fait voir
L'infaillible progrès et le fécond devoir,
Transitoire colon et défonceur rapide,
Le bêcheur à son compte, entre tous intrépide,
Pulvérisa le tuf sous l'âpre dent du fer.
Puis, des terrains conquis durant un rude hiver,
Dans un assolement qui pour tous est la règle,
Il eut, après lentille, orge, ou méteil, ou seigle :
Deux récoltes dont l'une est sarclée avec soin.
Sur son blé, j'ai semé trèfle, ivraie ou sainfoin;
Et le sol rentre ainsi dans ma propre culture,
Donnant double fauchée, ou bien double pâture;
Et chacun de la sorte ayant part au bienfait,
Le bêcheur eut les fruits et le progrès s'est fait.

XV

Voilà tout mon secret. Secret naïf d'une œuvre
Où j'ai, pour tout agent, le plus chétif manœuvre;
Où le plus simple outil, bêche, pioche ou bident,
Donne au bien social un appoint évident.

Certes! pour propager les leçons de l'exemple,
J'aurais dû signaler quelque bienfait plus ample;
Et pour mettre en honneur le progrès et ses lois,
J'avais mieux à choisir que mes petits exploits.
J'admire et puis citer, dans le monde agricole,
Des maîtres autrement dignes de faire école;
Mais aurais-je chanté d'un vers plus convaincu
D'héroïques moyens sans lesquels j'ai vaincu?

Mon système a du bon; je le sais, je l'atteste.
Or, dût rester ma part entre toutes modeste,
Il n'est telle victoire à faire sonner haut
Que celle où l'on marcha le premier à l'assaut.

XVI

Quand l'effort aboutit, mesure-t-on la joie
A la grandeur du cadre où l'effort se déploie?
Et dans le fief étroit où le vainqueur se plaît,
Ne peut-il pas tenir un bonheur très complet?
L'ami des champs sait-il fête à ses yeux plus chère,

Que de voir, sur un sol dégradé de jachère,
Où la ronce à l'aspect agressif, comme un deuil
Étala bien longtemps son malfaisant orgueil,
De voir, prix des labeurs et des sueurs sacrées,
Sourire enfin les fruits des plus belles contrées?

Beau spectacle! Pour moi, quand va venir l'été,
Aux derniers jours, plus sûrs, du printemps enchanté,
Quand, dans l'apaisement de l'heure calme et douce,
Sous de tièdes rayons toute récolte pousse,
Comparant, sur un champ autrefois sans valeur,
Le passé plein d'épine au présent plein de fleur,
Voyant autour de moi tout prospérer, tout vivre,
Je sens naître, en mon cœur que la nature enivre,
Devant le paysage à jamais embelli,
Les sereines fiertés du devoir accompli.
Qu'il fait bon vivre alors! comme l'âme savoure
La multiple beauté de tout ce qui l'entoure!
Comme l'heure, en glissant sur la pente du jour,
D'un à l'autre tableau promène notre amour!

XVII

Le jour vient d'apaiser ses gerbes de lumière;
Lentement les troupeaux regagnent la chaumière;
Un vieux pâtre attardé rêve, écoutant au loin
Gémir les chars pesants sous les monceaux de foin;
L'érable agite à peine au vent ses larges palmes;
La chanson des faneurs s'éteint dans les cieux calmes;
L'écho répond. Plus bas c'est la cascade en pleurs
Qui murmure une idylle aux ivresses des fleurs;
Tout calice trop plein languissamment s'épanche;
La tige en frémissant vers la tige se penche;
Le pollen des grands lis, mystérieux espoir,
Vole, avec le parfum, dans l'haleine du soir;
Partout l'enivrement, radieux comme un rêve,
D'un splendide coucher de soleil qui s'achève;
Partout le crépuscule à pas lents descendu
Des profondeurs sans borne où le jour s'est perdu;
Partout ton grand sourire, ô nature éternelle!
L'infini sait ta gloire, et Dieu qui, sous ton aile,
Abrite l'homme, et l'être, et l'éther, et les flots,
Te fait une harmonie immense de sanglots!

XVIII

Bientôt la vaste nuit dévoile aux cieux sa pompe.
Les hauts monts, que la brume à grands coups d'aile estompe,
Plus confus, plus lointains de moment en moment,
Comme un songe indécis plongent au firmament;
Les larges nappes d'eau, velours sombre et superbe,
Se déroulent sans ride et s'étalent sur l'herbe;
Tandis que, sur la grève où la vague s'endort,
De mourantes clartés fondent en neige d'or.
Oh! combien tout est doux! et la brise qui passe,
Et l'astre errant qui sombre illuminant l'espace;
Ces nuages, troupeaux à la blanche toison,
Qu'un pâtre aérien guide vers l'horizon;
Et parfois, émergeant d'une frange d'opale,
La lune humide encor dans son nuage pâle;
Les parfums égarés, par un souffle fondus;
Les rayons ruisselants dans le vide éperdus;
Ces larmes de désir que pleurent les étoiles;
Tant de charmants éclairs et tant de charmants voiles,
Golfes d'ombre, lueurs courant sous les massifs

De bouleaux frissonnants et de saules pensifs;
Le lis à demi clos près d'une eau murmurante;
Le rossignol penché sur la tige odorante;
Et la goutte qui perle aux branches de rosiers,
Et le susurrement des blêmes alisiers,
Et les mille baisers donnés par toute chose,
De la brise au roseau, du phalène à la rose,
Tout est doux, tout enivre et repose du jour,
O Dieu bon, et vers toi tou appelle l'amour!

XIX

Mais la cloche lointaine au concert bucolique
Mêle, comme la basse, un chant mélancolique;
Et, tout étant déjà grave et mélodieux,
L'âme se sent gémir comme aux heures d'adieux.
O nuit! ô le plus beau des spectacles au monde!
Fête où, pour l'œil humain, l'immensité profonde
Dans un nimbe d'azur pâle, s'épanouit
Comme une gigantesque et sombre fleur; ô nuit!
Plaines du firmament, déserts sablés d'étoiles,

Profondeurs dont l'abime a des lueurs pour voiles,
Lacs sans bord de l'éther, aux remous onduleux,
Lacs où les disques d'or roulent dans les flots bleus,
Vagues des océans bercés dans l'atmosphère,
O vagues qui laissez tomber sur notre sphère,
Dans un mystérieux et doux ruissellement,
Le rayon, là splendeur et l'éblouissement,
Dites! nous direz-vous pourquoi tout ce qui charme
Dans le dernier attrait cache encore une larme?
Pourquoi, dans le soupir des soirs silencieux,
Pourquoi, dans l'harmonie insondable des cieux,
Pourquoi, muets témoins d'une peine immortelle!
Pourquoi de toute ivresse une larme sort-elle?

XX

Larmes des souvenirs devenus le regret,
Dont toute poésie a connu le secret,
Qu'Horace même apprit de la fuite des roses,
Que Virgile chanta dans les larmes des choses,
Qu'on voit chez Sanzio trembler sous le regard,

Et qu'on sent ruisseler sur le luth de Mozart!
Larme qui se condense ou se fond en bruines,
Qui jaillit du présent, du passé, des ruines,
De la cendre des morts, du débris des vieux jours,
Et du sépulcre obscur qui murmure : « Toujours! »
Larmes des souvenirs! mélancolie austère
Qui savoure la nuit et s'enivre au mystère;
Tristesse qui s'épanche aux sons de l'angélus,
N'êtes-vous point l'adieu de tout ce qui n'est plus?
Oui! c'est l'heure où, pour ceux qui dorment sous la pierre,
Un pleur inattendu mouille notre paupière;
C'est l'heure où, résumant tout ce qui souffre en nous,
Le cœur pris de sanglots, nous tombons à genoux.

A genoux! à genoux! auprès de la chapelle
Où la voix de nos morts, plaintive, nous appelle;
Près de ce champ étroit, douloureux et béni,
Où germe, lis du ciel, l'espoir de l'infini;
Près de ce dernier but où va la race humaine,
Pâle troupeau fuyant que la mort pasteur mène,
Sous la branche du saule ou l'abri du laurier,
A genoux pour gémir, à genoux pour prier!

XXI

Voici, sous le rideau touffu d'un noir feuillage,
Voici le cimetière ignoré du village;
C'est là que, chaque jour, dans leur grossier linceul,
La mère après l'enfant, le père après l'aïeul,
Viennent, accompagnés du douloureux cortège,
Dormir le long sommeil qu'une humble croix protège.
Pas de faste. La mauve et le gazon plus vert
Marqueront seuls la place où le sol fut ouvert;
Aucune inscription que l'orgueil sache écrire,
Aux fronts indifférents n'appelle le sourire.
Les noms? pourquoi des noms? qu'importe à l'étranger
Le nom d'un laboureur ou celui d'un berger?
Une pierre? A quoi bon? Le granit ou le marbre
Parlent-ils mieux au cœur qu'un chant d'oiseau dans l'arbre
Et la mère éplorée, en ce réduit de paix
Marchant sans hésiter sous le massif épais,
Ne trouve-t-elle pas, sans que rien le désigne,
Le tertre d'où son ange a pris le vol du cygne?

XXII

Du reste, ici le deuil n'a rien d'horrible à voir;
La douleur du chrétien n'est pas le désespoir.
La vie eut des rigueurs qui font la mort moins sombre
Et l'aurore éternelle est fille de cette ombre
Ce chrétien, ce tenant d'une obscure vertu,
Aux combats du travail il a bien combattu;
Ce soldat dans sa marche eut besoin d'une pau
Il est libre, il a fait son étape; il repose.

O pauvres cœur glacés! ô pauvres yeux fermés!
Dans la paix du Seigneur, ô paysans, dormez
Accomplissant la tâche entre toutes austère,
Votre droite a laissé son empreinte sur terre,
Car, chacun votre tour, vous avez remué
Ce sol, où le labeur par nous continué
Doit donner aux vivants, dans la moisson féconde,
L'épi, ce thyrse d'or, le vrai sceptre du monde.

Du vallon à la plaine et de la plaine aux monts,
Votre œuvre fraternelle, ô bons morts ! nous l'aimons.
Nous voulons hériter de l'œuvre et de la peine ;
Et nous vous bénissons sur le mont ou la plaine !
Bénis, soyez bénis, dormez au sein de Dieu,
Et qu'un soupir du cœur vous porte notre adieu !

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE CINQUIÈME

ARGUMENT

Le cycle des grands travaux de l'année. — La semaille. — Le blé qui pousse. — Fraîcheurs printanières. — Les prés en fleur. — Fauchaison et fenaison. — Les blés sont mûrs. — A l'œuvre, moissonneurs. — Le repas aux champs. — Qu'il faut se hâter; — Les dangers du retard. — L'orage. — Désastreux effets des déboisements. — Les inondations. — Épisode : l'INONDATION DE 1846 DANS LA HAUTE-LOIRE. — Héroïsmes obscurs. — Un héros inconnu; — Un sauvetage inouï. — Dieu se laisse fléchir par le dévouement et le sacrifice; — L'arc-en-ciel. — Laboureurs, espérez encore. — La récolte finie, tout le monde a du pain; — Gloire au laboureur. — Octobre; — Paysage d'automne. — La vigne et les vendanges. — Le vin. — Enfants! La part du pauvre. — LE TROIS MENDIANTS DU BON DIEU, légende.

I

J'ai dit les beaux labours, et l'œuvre encor plus belle
Du hardi défricheur sur la lande rebelle;

J'ai loué ce bienfait digne de tout honneur :
Les terrains transformés, prêts pour le moissonneur.
J'ai chanté la victoire entre toutes utile,
Qui couvre d'épis lourds une lande infertile,
Et multiplie, avec l'espoir d'un beau bétail,
Ces deux trésors bénis : le pain et le travail.
La tâche maintenant s'embellit d'un sourire,
J'arrive aux résultats. Il me reste à décrire
Les jours heureux, ces jours où, joyeux et charmé,
Le laboureur récolte après qu'il a semé,
Après qu'il a semé, largesse souveraine,
Sa sueur et l'engrais, son travail et la graine,
Sa sueur, son amour, son effort incessant,
Une part de sa vie, une part de son sang.
En parcourant au vol ces haltes où l'année
De pampres et d'épis s'arrête couronnée,
Nous allons retrouver à travers les saisons
Et moissons et vendange après les fauchaisons.
Le cellier sera plein, les granges seront pleines;
Et le bon laboureur qui déchira les plaines,
Voyant le grain doré sur l'aire jaillissant,
Élèvera plus haut son cœur reconnaissant.

II

Aux jours brumeux d'octobre, à la saison dernière,
L'araire ayant partout creusé sa vaste ornière,
Largement abreuvé des vapeurs de l'éther
Le sol s'est ameubli sous la herse de fer.
Tandis qu'un bon bouvier trace un dernier sillage,
Au bain de vitriol, énergique chaulage,
Le semeur a trempé son grain tout un long jour,
Et puis il le confie humide au frais labour.

Dans son sein généreux, inépuisable, immense,
Alma parens, la terre a reçu la semence;
Elle a senti la herse et le poids du rouleau,
Elle attend maintenant l'air, la chaleur et l'eau.

Doux miracle! ce grain que le sillon renferme,
Ce grain mort va revivre et sent gonfler le germe;
Dans son obscur sépulcre il aura tressailli;
Il éclate, il s'entr'ouve et le germe a jailli.

La végétation, étrange chrysalide,
Se ment, du sol plombé rompt la croûte solide,
Et le frêle brin d'herbe altéré de soleil,
Au frisson du matin, cherche le jour vermeil.

III

Voici l'hiver vaincu. Sous l'édredon de neige,
Doux, épais, soyeux, souple et chaud, qui le protège
L'humble et naissant gazon, d'où sortira le blé,
S'est mis d'abord à l'aise, a fait souche et tallé.
Vienne donc le printemps aux brises attiédies !
Les végétations sous le froid engourdies,
S'éveillant tout à coup, mystérieux dessein!
Sentent déjà courir la sève dans leur sein.
Le bourgeon veut partir, et les floraisons blanches,
De leur givre embaumé veulent charger les branches,
Et la nature où tout a son projet charmant,
Prodigue avec amour l'épanouissement.

O larmes des matins, que le zéphyr essuie,
Souffles puissants d'avril, rayons mouillés de pluie,

Ruisselez! ravivez ces immenses tapis,
Vert et or, où bientôt vont pointer les épis.

Pour moi j'aime à l'égal d'une aurore enchantée,
Les ors pâles du soir dans la brume argentée,
Et ces fauves lueurs dont resplendit un champ,
Lorsque les blés en herbe aux reflets du couchant
Se courbent enivrés sous les tièdes haleines
Qui, prêtant leur caprice à l'ondoiement des plaines,
Y creusent au hasard maints sillons onduleux;
Comme on voit dans leur vol qui se mire aux lacs bleus
Le rapide alcyon ou la vive hirondelle,
Rasant le flot qui dort, l'agacer d'un coup d'aile.

IV

Mais le printemps aussi vole en son jeune essor;
Et le rustique écrin va s'enrichir encor.
O bonheur! juin sourit, inondé de lumière.
Pénétrantes fraîcheurs de l'aube printanière!
Voluptueux frisson des heures du matin,

Qu'enivre la senteur du genêt et du thym !
Déjà l'herbe se couche aux pentes arrosées ;
Et, dans les prés en fleurs tout baignés de rosées,
Le faucheur en sabots, sa large faux en main,
Au fourré le plus dru va s'ouvrir un chemin.
Alerte les vaillants ! Que les lames aiguës
Rasent du même coup et lotiers et ciguës,
Les trèfles, la bistorte avec le serpolet,
Et ces maudits crocus qui font tarir le lait.
Et surtout fauchez ras les gramens, fines plantes,
Fines, et, par le pied, riches et succulentes.
Halte un moment ! la pierre humide d'alkali
Rend au fil de la faux, le mordant, le poli.
Séchez vos fronts, et puis à l'œuvre encore ! à l'œuvre !
Bien ! l'acier en sifflant glisse, agile couleuvre,
Il vibre, il siffle, il crie en dévorant au vol
L'épais tapis, toison verdoyante du sol ;
Et l'andain régulier sur la trace jonchée,
S'allonge en s'alignant derrière la fauchée.
Et le premier faucheur par les autres suivi,
Tous vers le bout du pré se hâtent à l'envi,
Pour trouver, tout au bord, l'ombre de la futaie,
Et la cruche d'eau fraîche à l'abri sous la haie.

V

Midi vient. Le repas, coupé de gais propos,
Donne aux fronts un sourire, aux bras un court repos.
Puis, le soleil dardant, implacable et superbe,
Ses plus âpres rayons au flanc des massifs d'herbe,
La ferme tout entière apparait à la fois.
Groupe joyeux qui rit et chante à pleine voix!
Tableau resplendissant de vigueurs lumineuses!
Voyez! voyez à l'œuvre et faneurs et faneuses,
Hommes, femmes, enfants, tous pieds nus, fourche au poing,
Plongent jusqu'au genou dans les vagues de foin,
Et d'une bande à l'autre on lance aux camarades
Bravades ou défis, joyeuses algarades!
Et les faibles voulant tenir tête aux plus forts,
Pour pousser plus avant, tous redoublent d'efforts.
En avant! les cheveux que la course dénoue
Flottent à cru dans l'or du rayon qui s'y joue.
Sous le hâle farouche à la chaude lueur,
Déjà ruisselle aux fronts une noble sueur;

Mais l'ardeur des vaillants s'accroît avec la peine;
Braves cœurs! Nul encor ne songe à prendre haleine.
Les gars devers la haie ont jeté leur chapeau;
Les chemises de lin se collent sur la peau,
Les dos fument. La fourche avec fureur disperse
Les meulons affaissés que le soleil transperce;
Et, dans leur écheveau par la faux emmêlé,
L'air brûlant qui les crispe a bientôt circulé.
Puis, ce sont les râteaux qui sous des mains agiles,
Semblent carder la plaine avec leurs dents fragiles,
Avant de reformer les tas que le réveil
Verra demain rouvrir aux baisers du soleil.

VI

Dès l'aube, au jour suivant, chacun rit à l'ouvrage,
Et la tâche est pareille, et pareil le courage.
Les faneurs fanent dur, les faucheurs fauchent ras,
Et chacun, jusqu'au soir, fait merveille des bras.
Le soir est là. Beau soir aux senteurs enivrantes!
Déjà, le foin qu'on roule en meules odorantes

S'accumule, et voici qu'au fond des chemins creux,
Gémissent les grands chars sur les gazons poudreux.
Les chars gagnent le pré, les bœufs prennent du large;
Et tandis que la fourche amoncelle leur charge,
Les graves ruminants au pas lent, aux pieds lourds,
Du pré déjà tondu rongent l'épais velours.
Un char s'éloigne, un autre! et puis un autre encore!
Cependant la nuit vient plus douce qu'une aurore;
Et, sur un même appel, les travailleurs épars,
Au dernier chargement viennent de toutes parts.
Le chargement fini, sur la masse embaumée,
Pour bâche, le bouvier jette un lit de ramée;
Et, sur le frais feuillage, en groupes triomphants,
Après un rude assaut se hissent les enfants.
Puis, le char, balayant les sentiers, de sa frange,
Lentement, lourdement, chemine vers la grange;
Tandis que les faneurs, las du jour accablant,
Chantent, au clair de lune, un refrain doux et lent.

VII

Juillet! la fenaison est à peine achevée,
Que voici la moisson dans sa gloire arrivée.

O moisson! ô bienfait souriant de l'été!
Le soleil, océan de vie et de clarté,
Où les brises du jour embrasent leurs haleines,
Ruisselle en vagues d'or sur l'or mouvant des plaines.
Puis vient l'adieu du soir à l'astre flamboyant;
Les pailles sous leur poids cèdent en ondoyant;
Et sur les épis mûrs court un frisson sonore.

Demain donc, moissonneurs! demain avant l'aurore,
Demain commence l'œuvre. Et qu'à coups redoublés
Le tranchant de l'acier fasse crier les blés!

Allons les faucilleurs, allons les jeunes filles,
Nouez de forts liens, dérouillez les faucilles.
Qu'on débarrasse l'aire, et que sous les hangars
Se rangent plus serrés les instruments épars!
A l'étable, au fenil, ces fourrages, ces herbes;
Du large! ménagez la place pour les gerbes.
Pour traiter comme il sied et la paille et le grain,
De la meule en plein air disposez le terrain.
Pour bien asseoir la base et couronner le faîte,
Que vos sommiers soient prêts et la toiture faite.
Qui n'a pas préparé d'avance ses abris,
Vienne le mauvais temps, aura des blés pourris.

Pour vous, cultivateurs, c'est aux moissons, en somme,
Qu'il faut, comme un soldat au feu, juger un homme.
Donc, maître et serviteurs, le glaive dans la main,
Fourbissez aujourd'hui pour sabrer dur demain.

VIII

Demain! L'aube a blanchi le crêpe de la nue.
La fanfare du coq sonne la bienvenue
Au jour qui va paraître, et la ferme est debout.
Bruit, mouvement, clameurs, allégresse partout;
Partout s'est répandu le rapide mot d'ordre :
A la main la faucille ou les liens à tordre;
Et pour qu'un doux espoir sourie aux plus pressés,
Dans les grands paniers lourds des vivres entassés;
Et pour des soifs sans fin infaillible ressource,
Dans la cruche de grès l'eau pure de la source.
Allons! que tout soit prêt! les filles, les garçons,
Debout! alerte! en route! et vivent les moissons!....

Salut à la clarté matinale et sereine!
Voici le champ de blé, vaste et riante arène,

Arène où vont bientôt lutter, en travaillant,
Les plus forts que défie encor le plus vaillant.
A l'œuvre tous : suivez! Le maître ouvre la brèche;
L'acier à belles dents mord dans la tige fraîche;
Et la tige, craquant sous le fil acéré,
Se dispose en javelle et tombe en rang serré;
Et bientôt, vers midi, sous les monceaux de paille,
Notre plaine apparaît comme un champ de bataille,
Car parmi les grands blés faucillés ou fauchés,
Où le glaive a passé les vaincus sont couchés.

IX

Mais le poids du jour gagne et le vainqueur se lasse.
C'est l'heure. Pour dîner qu'on choisisse la place.
Sur l'épaisse javelle en rond chacun s'assied.
« Hé! servante, ma mie, holà hé! haut le pied! »
Accourez et gardez de chopper dans l'ornière,
Car l'insulte et les cris attendent la dernière,
Et nos gens affamés lui hurleront en chœur
« Qu'elle doit rester fille et n'eut jamais de cœur. »

Elle arrive ; soudain toute clameur s'apaise.
Et la débarrassant du fardeau qui lui pèse,
Quelque joyeux garçon qui n'est pas encore las,
Sur le sol inégal l'aide à ranger les plats.
L'odeur du lard aux choux ragaillardit la troupe.
Dans l'écuelle à fleur rouge on voit fumer la soupe ;
Appétissante et ferme, en son vase écumeux,
Une peau de safran couvre le riz crémeux ;
Et plus tard, quand viendra le dessert, quel dommage,
Si l'appétit manquait devant ce beau fromage.
Vain souci ! Ce n'est pas l'appétit, bien s'en faut,
Qui parmi ces gaillards pourrait faire défaut.
Diners de moissonneurs, ce sont franches lippées ;
Mais quels beaux coups de dents ! quelles riches lampées !
Parlez-nous des moissons pour développer l'art
De humer d'un seul trait une tranche de lard ;
Pour former un maître-homme à vider d'une haleine,
De cidre ou de vin gris une écuelle bien pleine !
Et, braves gens ! tant mieux ! le dîner ne doit rien ;
Vous l'avez bien gagné. Buvez et mangez bien !
C'est au profit de tous que, pour ce rude ouvrage,
Vous buvez à pleins bords la force et le courage.

X

Quelques bons coups de vin, sur des récits joyeux,
Font rire la gaîté franche dans tous les yeux,
Mais tout finit. Prenant pour oreiller sa veste,
Au long chacun s'étale et va faire la sieste.
Dans un sommeil rapide, un bienfaisant repos
Sèche aux fronts la sueur et rend les corps dispos;
Et les bras vont s'armer d'une vigueur nouvelle,
Pour brandir la faucille ou masser la javelle.

Le maître s'est levé; debout, enfants, debout!
Moitié du champ est faite, il faut aller au bout.
Bras nus et la cravate autour des reins nouée,
Hâtez-vous d'élargir la profonde trouée.
Ayez ce coup rapide où l'art se reconnaît;
La main sera moins lasse et le travail plus net.
Coupez bas; c'est ainsi que des granges entières
Regorgeront de paille et de bonnes litières :
(Le fourrage et l'engrais, double et fécond trésor!)
Hâtez-vous! hâtez-vous! le beau temps vaut de l'or,

Profitez d'un beau jour quand le ciel vous le donne;
Hier n'est plus, et demain n'est encore à personne.
Pour n'avoir pas compris ces faciles leçons,
Combien perdront, combien perdirent leurs moissons!

XI

Des vieux us routiniers si l'empire était moindre,
Si l'on ouvrait les yeux quand le progrès veut poindre,
Si quand s'offrent à tous des procédés meilleurs,
On pratiquait chez soi ce qu'on vit faire ailleurs,
Aux périls renaissants de la saison contraire,
Un maitre intelligent saurait bien se soustraire.
Aux machines! Mon Dieu, par elles que de fois
S'accomplit en six jours l'œuvre de tout un mois!
Et leur succès n'est plus douteux. Les moissonneuses
Bien vite au champ d'épreuve ont suivi les faneuses;
L'essai fut décisif. Et pourtant, désormais,
Manquant à des besoins plus pressants que jamais,
L'ouvrier en fuyant laisse aux moissons désertes,
Pour quelques jours perdus, d'irréparables pertes!

Mais des engins nouveaux, je sais, le coût est lourd,
Et plus d'un, à bon droit, ici veut rester sourd.
Eh bien! vous qu'effrairait le haut prix des machines,
Proscrivez tout au moins les plus sottes routines.
Pourquoi d'un vieux système aimer jusqu'aux défauts
Et ne pas préférer aux faucilles la faux?
De quatre hommes courbés et suant sans relâche,
Un seul faucheur debout dévorera la tâche;
Les quatre moissonneurs soufflent et sont rendus;
Le faucheur chante encor sous les rayons ardus.

XII

Donc, pour mener à bien la moisson sans mécompte,
Introduisez partout la faux quatre fois prompte,
Et vous aurez, du temps sagement ménagers,
Supprimé pour moitié l'orage et ses dangers.
Moi, j'ai vu trop souvent l'inepte négligence
Aux heures du péril méconnaissant l'urgence,
Quand de pressants travaux voulaient toute vigueur,
Lésiner, marchander et traîner en longueur.

Dans ce seigle trop prêt qu'il faut bien vite abattre,
Douze hommes suffiraient à peine, ils y sont quatre.
Et le maître maugrée encore, et trouve dur
Que les bras soient si chers quand le seigle est si mûr;
Et, prenant sottement conseil de sa colère,
Il a voulu rogner aussi sur le salaire,
Sans songer un instant, qu'ici, tout comme ailleurs,
Les hommes au rabais ne sont pas les meilleurs.
Calculs d'un maître-sot, coûteuse économie,
Avarice perfide à soi-même ennemie!
Notre homme à ses dépens apprendra, mais trop tard,
Combien peut quelquefois coûter cher un retard.
Ses récoltes aux champs restent déjà bien seules;
Les voisins diligents ont achevé leurs meules;
Leurs granges ont reçu tous les produits divers;
Leurs blés, pailles et grains, désormais bien couverts,
Peuvent braver la pluie et la grêle et la rage
Des vents démuselés aboyant dans l'orage.....
Donc trois fois imprudent est celui qui dehors
Quinze grands jours de trop exposa ses trésors!

XIII

Regardez ce point rouge, avant-coureur tenace,
Au fond d'un ciel sanglant où gronde la menace ;
Voyez, voyez planer ces lourds nuages noirs
Ouvrant sur les vallons leurs vastes entonnoirs ;
Dans ce vent de terreur qui hurle et se lamente,
Entendez, entendez cheminer la tourmente !
La nature abîmée en sa morne stupeur,
Semble frémir partout de malaise et de peur ;
Le bouvier et ses bœufs qu'un même poids accable,
Sentant passer dans l'air le frisson implacable,
Au milieu du guéret s'arrêtent éperdus ;
Et le fermier ! ployé sous ses espoirs perdus,
Le voyez-vous là-bas, tremblant, hagard, livide ?
Dans le secret du ciel il plonge un œil avide ;
Puis ramenant aux champs son regard effaré,
Ivre-fou de douleur, immobile, atterré,
Pour la dernière fois il contemple ses plaines,
De leur vaste promesse un moment encor pleines !
Oh ! malheur ! quatre fois malheur à l'imprudent

Qui, dans tous les travaux d'urgence s'attardant,
Sur sa chère moisson, trop fragile richesse,
A laissé le péril s'accumuler sans cesse!...
L'orage! c'est l'orage aux bonds désordonnés,
Et la grêle et la pluie et les vents déchaînés!
Fureurs! mugissements! rébellions! révoltes!
C'est la grêle broyant et hachant les récoltes;
C'est le vent et la pluie écrasant à la fois
La splendeur des coteaux, la splendeur des grands bois!
C'est l'orage! Il a pris d'abord un orbe immense,
Puis il a condensé sa force et sa démence;
Il s'arrête, il s'acharne, il arrache à grand bruit
Le cèdre et le buisson entraînés dans sa nuit;
Il rebondit, il vole, et son aile mouvante
Chasse pâtre et troupeau dans la même épouvante,
Et l'inondation, aux rives qu'elle mord,
Prodiguera demain le désastre et la mort.

XIV

Ah! l'homme brandissant en tous lieux sa cognée,
Osa découronner la montagne indignée?

Il a criblé des coups de son fer meurtrier,
La forêt frissonnante et qui semblait crier!
Sur les sommets boisés, immense réceptacle,
Devant les eaux du ciel il rompit tout obstacle;
Sur ces versants rugueux visités des hivers,
Les chênes, les sapins et les mélèzes verts,
Terrifiant le sol de leurs vastes ruines,
Ont jonché tour à tour la berge des ravines!
Barrages naturels par le temps amassés,
Les tertres protecteurs ont été renversés!
La trombe, en sillonnant l'escarpement aride,
Creuse à présent au vif sa monstrueuse ride!
Sur les paliers terrus le gazon s'est flétri;
Et le torrent se forme où la source a tari.
Plus rien d'inattaqué! plus de cime inconnue
Où l'arbre centenaire en divisant la nue,
Disperse la tempête et change sa fureur
En bienfaisante ondée, espoir du laboureur;
On cherchera bientôt aux pentes dépouillées,
Ces ombrages massifs, ces puissantes feuillées
Heureuses d'abriter sous leur épais rideau
La suave fraicheur des naissants filets d'eau.
Et lorsque nous disons, nous pionniers des campagnes,
Qu'il est bien temps, qu'il faut reboiser nos montagnes,

Gazonner les talus, refréner les torrents;
Que le mal est certain, que les périls sont grands,
Que tout presse, que l'heure est peut-être suprême;
Lorsque, seul clairvoyant, le Souverain lui-même,
Au pays qui s'endort dénonce le danger,
Le pays reste sourd et n'y veut pas songer!

XV

Citadins! citadins! vous l'apprendrez encore :
Fléau déprédateur qui terrasse et dévore,
Oui! l'inondation, effroi de vos cités,
Elle vous vient des monts follement dévastés!
Dans le monde rural, dédaignant toutes choses,
Riez donc de l'effet, vous qui riez des causes;
Allez, le flot qui passe emportant les hameaux,
Sait aussi vous atteindre, et nos maux sont vos maux!

Regardez! c'est l'éclair! écoutez! c'est la foudre!
Les cieux dans l'ouragan ont semblé se dissoudre,
Tout un jour, tout un soir, toute une longue nuit,

Les écluses d'en haut s'épanchent à grand bruit;
Dans les rocs ébranlés entr'ouvrant des abîmes,
La trombe aux pics lointains a déchiré leurs cimes;
Les torrents sont déjà des fleuves, les ruisseaux
Comme des bras de mer roulent de vastes eaux.
O nuit! terrible nuit! combien de cœurs tu navres!
Combien dans les débris rouleront de cadavres,
Combien de voyageurs que des vœux superflus
Appellent au retour, et qu'on ne verra plus;
Combien, qui sans adieu comme sans sépulture,
Aux monstres des flots verts serviront de pâture!
Tandis qu'humble holocauste au fléau triomphant
La hutte du vieillard, le berceau de l'enfant,
L'unique habit du pauvre et le grain de la veuve,
Dispersés comme une algue au courroux d'un grand fleuve,
Laisseront, loin de nous, tant d'êtres inconnus
Orphelins, sans asile, affamés, sans pain, nus!

XVI

Oh! trop souvent notre âge indigne de l'histoire
Savoura son opprobe et renia sa gloire.

L'égoïsme hautain et la cupidité
Ne voilent même plus leur triste nudité.
Un souffle impur, prodigue en semences fatales,
Baise le front charmé des grandes capitales;
Nul ne se résignant à son destin normal,
En haine du devoir on adora le mal;
Rigide à la vertu, mais indulgent au vice,
Plus d'un penseur flétrit la loi du sacrifice;
Le culte de Mammon se propage en tout lieu,
Et, l'homme aimant la nuit, l'ombre se fait sur Dieu.
Oui, le vieux paganisme a trouvé son émule;
Le siècle est à la fois dur et lâche; il cumule.
Oui, la grande impudeur des forfaits sans remords,
Les haines sans courage égratignant les morts,
De fragiles hymens qu'un lendemain dénoue,
De lourds sommeils cuvant l'ivresse dans la boue,
En des raffinements jusqu'à nous inouïs,
Tous les sens dans l'orgueil de l'or épanouis,
Et la brute cachant ce qu'affichent les hommes,
Voilà ce qui s'est vu dans les jours où nous sommes;
Voilà ce qui se voit sous ce grand ciel d'azur,
Où Dieu semble avoir mis le reflet d'un cœur pur;
Voilà ce qui remplit d'une angoisse profonde
Quiconque a su le prix du grand rachat du monde;

Voilà ce qui ferait pour toi, siècle vénal,
A Virgile lui-même un cœur de Juvénal!

XVII

Eh bien, même en ce siècle et même en cette France,
Des appétits grossiers esclave en apparence,
Quand l'or divinisé règne seul désormais,
L'honneur a pu pâlir, mais s'éteindre, jamais!

Voyez! la main de Dieu pour châtier la terre,
Des mornes profondeurs qu'habite le mystère,
Déchaîne un des fléaux qui dans leur vaste essor
Sèment le désespoir, la ruine et la mort,
Et l'inondation, ce conquérant sauvage,
Bondit en écumant de ravage en ravage.
Qu'un long cri de terreur, implorant le secours,
Frappe alors vainement les cieux devenus sourds,
Et contre une nature ardente et convulsive,
Improvisant partout leur noble défensive,
L'héroïsme sans gloire et le courage obscur

Droit au péril de mort vont marcher d'un pas sûr.
Partout au même instant, brûlant des mêmes flammes,
De sublimes instincts ont visité les âmes ;
Magistrats, citoyens, prêtres, peuples, soldats,
Tous se sont disputé les plus nobles mandats ;
Pour s'élancer au poste où le devoir le somme,
Chrétien, Français, chacun s'est senti deux fois homme,
Et les grands dévoûments devant un grand danger
Vont réhabiliter la France et la venger.

XVIII

J'ai vu, j'ai vu de près cet émouvant spectacle ;
Bouillonnant, bondissant et dévorant l'obstacle,
Nos ruisseaux familiers, naguère si soumis,
Aux plus prochains faubourgs grondent en ennemis.
La Borne va debout, comme un mur d'eau qui marche.
Le pont, un pont d'hier, assailli d'arche en arche,
Résiste encor ; voici qu'un bruit soudain, sans nom,
Plus grand que l'ouragan, plus sourd que le canon,
Comme le cri d'un monde épouvanté qui sombre,

Retentit; mille échos répondent dans cette ombre :
C'est le gouffre affamé, le gouffre qui reçoit
Dans son lit le géant de pierre, et qui le boit;
Puis plus rien! le flot passe, et, tant notre œuvre est vaine,
Du fier travail de l'homme un débris reste à peine.
Avec la même audace et la même fureur,
Ailleurs le Dolaizon roule plus de terreur.
La foule sur le quai, consternée, éperdue,
Élève en vain au ciel sa voix inentendue;
D'âpres anxiétés à tous mordent le cœur;
Car, au bord opposé que bat le flot vainqueur,
Sont des toits chancelants, où de pâles victimes
Que fascine une mort pleine d'horreurs intimes,
S'attendent, d'un instant à l'autre, à voir monter
La vague au large flanc qui doit les emporter.

XIX

Mais, pleins du noble orgueil qui dompte la mort même,
Montrant dans cette nuit où sonne un glas suprême
Ce que peut demander, pour un dernier espoir,

Au bras qui sait agir l'âme qui sait vouloir,
Des héros imprévus que le danger convie
Se sont multipliés pour prodiguer leur vie.
Voyez! voyez-les tous, inconnus ou connus;
Et ceux dont le courage ennoblit les pieds nus,
Et ceux de qui la force, au travail inhabile,
Vit pourtant, par l'audace, au fond d'un corps débile.
Tous, dans un dévoûment intrépide à s'offrir,
Tous ont dit dans leur cœur : « Les sauver ou mourir! »
Tous, les chefs en avant guidant leurs camarades,
Ils sont là confondant et les rangs et les grades;
Il est là l'ouvrier, familier du péril,
Ce généreux soldat du bataillon civil,
Qui, les haches au poing, quand l'incendie éclate,
Fait resplendir au feu son panache écarlate.
Vous voici vous encor, brigades qui toujours
Où surgit un désastre apportez un secours.
Tous, noble légion, élite magnanime
Que l'austère beauté du sacrifice anime,
Tous, fervents au labeur, disputent au trépas
Des femmes dont l'effroi vient de figer les pas,
Des vieillards, des enfants, qui, parmi tant d'alarmes,
Opposent au fléau l'impuissance des larmes.

XX

Cependant le danger augmente, les plus forts
En stériles projets épuisent leurs efforts,
Et l'homme enfin vaincu, l'homme, la force altière,
A fléchi sous l'assaut de l'inerte matière.
Tout serait-il fini? Doivent-ils tous périr,
Ces malheureux que nul ne peut plus secourir?
Le flot qui va briser leur fragile demeure
Les appelle; la mort se hâte, c'est son heure!
Non! non! Un homme est là, calme, ferme et puissant,
Que n'a point envahi le désespoir croissant:
C'est Ferret. Le voici comme l'Hercule antique,
Imposant et debout dans sa beauté rustique.
Cœur et bras ont toujours en lui même vigueur;
Une échelle! et que Dieu soit en aide au grand cœur!
Du quai jusqu'aux maisons, comme un pont qui chancelle,
On jette hardiment la gigantesque échelle,
Et l'onde, au lit nouveau dans sa chute effondré,
Mugit plus puissamment, comme un monstre effaré,

Et semble, bondissant à chaque instant plus prompte,
S'apprêter à punir l'audace qui l'affronte.
Ferret n'hésite pas. Que de vœux l'ont suivi!
Tous les yeux éperdus le couvent à l'envi.
Marchant sur ses genoux, sans mesurer l'espace,
D'un à l'autre échelon il se hasarde, il passe.
Qu'un échelon se brise il est perdu. Lui seul
Ne tremble pas. Le flot comme un mouvant linceul,
Prêt à rouler son corps dans les abîmes sombres,
S'entr'ouvre sous ses pieds; l'heure épaissit les ombres,
Des bruits sourds et voilés, de l'un à l'autre bord,
Passent en alternant comme un hymne de mort;
Lui seul ne tremble pas, et lui seul, ô prodige,
Sur le gouffre béant terrasse le vertige!...

XXI

Enfin il a franchi l'espace et pénétré
Aux combles que le flot envahit par degré.
Pour le hardi sauveur la foule n'a qu'une âme.
Il reparaît bientôt rapportant une femme.

Il reprend à genoux son périlleux chemin,
Et, ployant au fardeau qu'il retient d'une main,
Par cette obscurité muette et désolante,
Repasse lentement sur l'échelle tremblante.

En vain grondent sous lui les flots qu'il a bravés;
Il arrive, il atteint le bord, ils sont sauvés!
Sauvés! mais est-ce assez pour ce mâle courage:
Non! il complétera son héroïque ouvrage :
Femmes, enfants, vieillards, par la terreur brisés,
Trente-cinq malheureux sont encore exposés,
Et lui, trente-six fois vainqueur, il recommence
Le glorieux trajet qu'acclame un peuple immense :
Et ce ne fut qu'alors qu'il revint, harassé,
Se reposer devant le gouffre courroucé,
Lorsqu'il put dire enfin à la foule entrainée :
« Plus personne là-bas! J'ai fini ma journée. »
Bien dit! et la journée était bonne, vraiment.
Et le poète épris de tout beau dévoûment,
Le poète voudrait, dispensateur de gloire,
Dans un vers immortel en garder la mémoire.

XXII

Ainsi l'oblation de quelques-uns pour tous
Brise aux mains du Très-Haut le dard de son courroux;
L'humble rédemption par l'obscur sacrifice
A murmuré : « Pitié! » quand Dieu grondait : « Justice. »
Les cœurs qui du Calvaire ont compris la leçon,
De leur temps, de leur peuple acquittent la rançon.
Et votre grande voix, Seigneur! la voix sublime
Qui jette l'épouvante aux fureurs de l'abîme,
Donnant à sa puissance un monde pour témoin,
Dit aux fléaux vengeurs : « Vous n'irez pas plus loin. »

Sur les débris épars, sur les mornes rivages
Où la trombe écumante a roulé ses ravages,
D'une lueur d'espoir rassérénant les yeux,
L'arc-en-ciel, ce sourire, apparaît dans les cieux;
Le Dieu trop outragé se souvient qu'il est père.
L'homme a dit : « Grâce! » Dieu répond à l'homme : « Espère! »
Dans l'ordre et la beauté, dans les splendeurs du jour

Resplendit de nouveau l'impérissable amour.
Donc, ô frères aimés, courage encor, courage!
Cultivateurs; allons! revenez à l'ouvrage;
Ne désespérez point, ô mâles travailleurs;
Après les jours d'effroi viendront les jours meilleurs.

Vous verrez les saisons, après leur deuil austère,
Joyeuses, acquitter la dette de la terre,
Payer tous vos labeurs, réparer tous les maux,
Et rendre enfin la joie aux plus mornes hameaux.

XXIII

Et vous qu'un sort béni, durant l'horrible épreuve,
A soustraits aux fureurs de la foudre et du fleuve,
Vous, les plus diligents! par des efforts nouveaux
Allons! sauvez encor les fruits d'autres travaux!
Les durs travaux, pour vous ce sont les belles fêtes!
Gloire à Dieu, paix à vous, devant vos moissons faites!
Le fourrage odorant et le grain bien nourri
Sous vos toits protecteurs sont enfin à l'abri.

O bienfaiteurs obscurs par qui vivent les autres,
Le pain est assuré pour vous et pour les vôtres.
Or, puisant maintenant au grenier déjà plein,
Réservez votre part, la part pour le moulin;
Puis, que vos chars massifs aux longs timons de chêne,
Transportent à loisir vers la ville prochaine,
Dans les sacs de gros chanvre au ventre rebondi,
Les grains de premier choix dorés au plein midi.
Oui! SIC VOS NON VOBIS, c'est trop souvent la règle.
A d'autres les froments, vous garderez le seigle.
Mais vous, humbles de cœur, vous vous tenez heureux
De voir brunir au four le seigle savoureux.
O frères nourriciers de la famille humaine,
Vous fécondez pour tous le rustique domaine;
Transportez donc vos fruits, ces fruits, joyeux fardeaux,
Gonflés de la sueur qui mouilla votre dos.
Et l'oisif opulent, et l'ouvrier des villes,
Qui souvent a quitté pour des tâches serviles,
Le grand devoir, les champs, noble usine du pain,
Cette foule toujours esclave de la faim,
Qu'elle soit au besoin plus ou moins asservie,
Riche ou pauvre, vous doit l'aliment de sa vie ;
Et, son ingrat oubli dût-il peser sur vous,
Louez Dieu, laboureurs, car Dieu vous bénit tous!

XXIV

Le seul repos, pour vous, c'est le labeur qui change ;
Récoltes et regains finis, vient la vendange.
C'est l'automne ; voici les doux soleils versant
Au paysage ému leur regard caressant.
Voici, dans l'atmosphère aux vagues reflets d'ambre,
Le mat rayonnement des brumes de septembre
Qui des coteaux lointains émoussent le contour.
Les jours passent. Octobre apparaît à son tour ;
Octobre aux soirs pensifs, au sourire plus triste,
Mais plein d'attraits encor pour l'œil du coloriste.
Voyez ! sur les coteaux, aux vallons, aux grands bois,
Quelles chaudes vigueurs éclatent à la fois !
Ce qui reste d'ombrage au châtaignier qui penche,
Ce qui reste de feuille au plus sain de la branche,
Ce qui survit au fruit et survit à la fleur,
Par la forme appauvri, s'enrichit de couleur.
Chênes et merisiers aux splendeurs mordorées,
Tremble au ton de safran, ronce aux teintes pourprées,

Criblant l'épais massif des sveltes résineux
De reliefs imprévus et d'effets lumineux,
Font au crêpe du soir qui tombe des nuées,
Dans de brusques accrocs de profondes trouées;
Et la fête du calme, en chœurs silencieux,
Comme un rêve indécis se déroule à nos yeux.

XXV

Mais la vigne a senti la première gelée.
Le cep s'est dégarni, de rosée emperlée
La grappe se dilate, et dans son grain vermeil
Ont filtré l'ambre et l'or fusibles du soleil.
Sur les coteaux que baigne une lueur plus tendre,
Dès l'aube, mille cris joyeux se font entendre;
Avec les travailleurs, femmes, vieillards, enfants,
Sont aussi de la fête et marchent triomphants;
Les voyez-vous monter et courir aux corbeilles!
Oh! les enfants surtout! rapide essaim d'abeilles,
Dans les pampres jaunis au hasard enlacés,
Bourdonnant, butinant, les voilà dispersés.

Les plus démons, déjà tout barbouillés de mûres,
Mordent à belles dents aux grappes les plus mûres,
Puis rougissant leurs doigts d'un vin fait sans pressoir,
Picotent grain à grain au plus jaune, au plus noir.

Cependant, le jour marche, et riant à la tâche,
Les vendangeurs de choix se hâtent sans relâche.
Paniers, mannes, cuviers, remplis jusques au bord,
S'entassent sur les chars qui s'éloignent d'abord.
Les chars d'où rejaillit une mousse fumeuse,
Vont vider leur trésor dans la cuve spumeuse;
Et la cuve, où déjà fermente un pur levain,
Dissout l'or de l'été dans la pourpre du vin.

XXVI

Le vin! qui n'a chanté le bon vin? Quelle lyre
N'a célébré le vin, sa gloire et son délire,
Et l'ivresse rieuse et les festins joyeux,
Où la gloire du vin brille dans tous les yeux?
O vin, cher aux amours, Anacréon, Horace,
Ont dit tes voluptés que couronne la grâce

Pour moi, chanteur rustique épris d'autres leçons,
Instruit à préférer aux folâtres chansons
Les accents primitifs de la Bible ou d'Homère,
Je louerai seulement, dans mon œuvre éphémère,
La force généreuse et la mâle vigueur,
Qu'après de durs travaux un vin vieux met au cœur.
Aux champêtres banquets d'où j'exclus la mollesse,
Louons aussi le vin, ami de la vieillesse,
Qui verse dans un corps par le temps engourdi
L'essence du soleil des coteaux du Midi,
Offre au bon pèlerin pour qui la marche est lourde
Un puissant élixir concentré dans sa gourde,
Et rend en un moment le courage des forts
Au soldat qu'ont brisé d'héroïques efforts.
Puis, c'est dans le ciel même, et c'est la voix des anges,
Qui chantera parmi les célestes louanges,
Qui chantera parmi les splendeurs du saint lieu,
Le calice où le vin se change au sang d'un Dieu,
Et le verre de vin devant l'humble chaumine
Offert par d'humbles cœurs au pauvre qui chemine,
Au pauvre qui mendie et dont il fut écrit
Que son haillon sacré peut cacher Jésus-Christ...

XXVII

Ainsi j'ai parcouru, dans ma course obstinée,
Le cycle des labeurs principaux de l'année ;
Puis, un seul mot aidant, à mon gré je reviens
A la loi du bienfait et du devoir chrétiens.

O mes doux bien-aimés, toi mon fils, vous mes filles,
Doux enfants qui jouez encor sous mes charmilles!
Vous par qui j'ai chéri jusqu'à l'obscurité
Du foyer sans renom où mon sort est resté,.
Vous qui pouvez semer sur ma modeste voie,
Semer comme à plaisir ou la peine ou la joie,
Vous à qui je n'ai rien à demander, sinon
Que vous ayez la vie heureuse et le cœur bon,
Vous du moins, de ces vers, nés pour mourir sans gloire,
De ces vers, n'est-ce pas? vous garderez mémoire;
Quand j'aurai clos les yeux pour la dernière fois,
Vous saurez y trouver et mon cœur et ma voix;
Vous vous ressouviendrez! Eh bien! si l'or des plaines
Met l'abondance amie en vos granges bien pleines,

Si les fûts rebondis encombrent vos celliers,
Oh! vous, dis-je, soyez au pauvre hospitaliers!

Du trésor des moissons que je viens de décrire,
De ces dons qui du ciel nous rendent le sourire,
Que le pauvre, ce frère aimé du Dieu très doux,
Que le pauvre lui-même ait sa part près de vous!
Prompts aux tendres pitiés pour toute rude épreuve,
Sur les pas du faucheur laissez glaner la veuve;
Laissez l'humble orphelin venir plus près encor,
Et songez à Booz, le vieillard au cœur d'or!
Et voyons! toi Fernand, et ta sœur la plus grande,
Venez! que je vous dise une vieille légende,
Où brillent, dans leur grâce et leur suavité,
Les gloires de l'aumône et de la charité!

XXVIII

LES TROIS MENDIANTS DU BON DIEU

(Légende)

C'était un soir d'été; la campagne était belle,
La campagne était douce. On entendait au loin

Les grands chars lents et lourds sous leurs monceaux de foin,
Et le pâtre qui chante et le troupeau qui bêle.
La génisse folâtre et le chevreau joyeux,
Loin des sentiers ouverts s'esquivant en cachette,
Se trahissaient parfois au son de leur clochette,
Et narguaient le gardien qui les cherchait des yeux.
L'humble vieillard, assis au seuil de sa chaumière,
Contemplait, tout pensif, ce vague et doux tableau,
Tandis qu'un gai moulin, en jasant avec l'eau,
Semblait de son babil agacer la fermière.

*
* *

Frais, souriants, joyeux comme un matin de mai,
A deux pas du hameau, près d'une maison blanche,
Entre les bouleaux verts d'où la fraicheur s'épanche,
Deux enfants respiraient l'air du soir embaumé.
Blonds, bouclés, front sans ombre, œil bleu, lèvre mi-close,
Doux anges que le ciel prête aux mères parfois,
Ils riaient, ils jouaient, ils mariaient leurs voix,
Plus charmants que le lys, plus rosés que la rose.
L'aîné, petit garçon de sept ans, plus mutin,
Plus démon que sa sœur, la lutinait sans cesse,
Et puis il l'apaisait d'une seule caresse,

Et la sœur de crier : « Oh ! le méchant lutin !
Aussi bien, j'ai gardé, monsieur mon méchant frère,
J'ai gardé mon goûter, trois pêches et mon pain,
Et vous n'en aurez pas, eussiez-vous très grand'faim ;
Et si vous aviez faim, j'en rirais au contraire.
— Eh ! si je les voulais vos trois pêches? — Après?
— Après ! Mais suis-je pas le plus grand ? — Mais ensuite?
— Suis-je pas le plus fort? — Mais je prendrais la fuite !
— Mais je cours mieux que vous et vous attraperais.
— Pas vrai ! » dit la fillette, et, d'un pas vif et preste,
Elle prenait du large au gazon du talus :
« Mais, monsieur, votre sœur ne vous aimera plus.
— Eh bien ! donne un baiser et garde tout le reste.
— Non, frérot, partageons. — Petite sœur, merci,
Car tantôt, pour cueillir ton bouquet de fleurs fraiches,
J'ai tant couru ! j'ai faim. — Tiens, frérot, prends les pêches.
— Oh ! j'aime mieux le pain. — Prends alors, le voici ! »
Comme il prenait le pain, comme il rompait la croûte
Pour y mordre, voilà qu'au détour du chemin,
Un mendiant paraît son bâton à la main,
Et bien pauvre, et bien vieux, et bien las de sa route.
« Beaux enfants, leur dit-il, tenez, j'ai faim aussi.
Depuis ce grand matin, beaux enfants, je chemine
Sans pouvoir rencontrer la plus humble chaumine,

Où le pauvre au bon Dieu puisse dire : « Merci ! »
Quand vous aurez mangé, s'il vous en reste encore,
Donnez de votre pain ce qui vous restera ;
Donnez le superflu, car Dieu vous bénira.
Les pauvres sont puissants près du Dieu que j'adore. »
Alors les beaux enfants d'offrir avec transport,
D'offrir au bon vieillard et le pain et les pêches,
Et les gros abricots et les amandes fraîches,
Et de le supplier de tout prendre d'abord.
« O les bons petits cœurs ! ô les beaux petits anges,
Dit encor le vieillard en branlant son vieux chef ;
Enfants, soyez bénis, car je suis saint Joseph,
Mendiant en crédit aux célestes phalanges. »
Il dit et disparut, et tombant à genoux,
Et le frère et la sœur, de la voix la plus tendre,
Disaient, tandis encor qu'il les pouvait entendre :
« Bon vieillard saint Joseph, d'en haut veillez sur nous. »

*
* *

Comme ils se relevaient, achevant leur prière,
Voici qu'ils voient soudain paraître et s'approcher
Une vieille, bien vieille et bien lente à marcher,
Qui reste au bout du parc sans franchir la barrière.

Eux de courir vers elle : « Eh! bonne femme, entrez!
Vous paraissez souffrante et vous paraissez lasse.
Sur ce banc de gazon entre nous prenez place,
Avez-vous faim ou soif? Demandez, vous aurez.
— O doux enfants! merci! tenez, ma soif est grande!
J'ai tant marché! dit-elle, un peu d'eau s'il vous plaît! »
Tous deux offraient déjà de l'eau, du fruit, du lait;
Elle but l'eau disant : « Mon Jésus vous le rende! »
Puis, son front rayonnant d'un éclat surhumain,
Sa robe d'or brillant sous son manteau de serge,
« Enfants, soyez bénis, je suis la Sainte Vierge, »
Dit-elle, et sur tous deux elle étendit la main.
Puis on ne la vit plus. Mais les enfants, en joie,
Souriaient dans leur cœur, et se disaient entre eux :
« Frérot! — petite sœur! — Sommes-nous donc heureux!
Et quels divins amis le bon Dieu nous envoie! »

*
* *

Comme ils parlaient ainsi, voilà qu'un pauvre enfant,
Pieds nus, tout en haillons, devant eux se présente,
Ses beaux yeux paraissaient pleurer sa mère absente;
Il montrait sa détresse et soupirait souvent.
Mais devant qu'il eût dit une seule parole,

Les enfants, à genoux, se dépouillant pour lui,
Dirent : « Nous sommes sûrs que vous êtes, oh oui !
Le doux enfant Jésus cachant son auréole.
— Enfants qui soulagez le passant pauvre et nu,
Enfants, soyez bénis ! que tout vous soit prospère !
Il vous sera fait place au banquet de mon Père ;
Et je vous connaîtrai, vous qui m'avez connu. »
Il dit et disparut, et des flots de lumière,
De célestes parfums, des accords inouïs,
Inondaient jusqu'au cœur les enfants éblouis,
Après l'adieu divin demeurés en prière.
La nuit venue, ensemble ils adoraient encor.
Ensuite, à leurs parents qui ne pouvaient y croire,
Ils allèrent conter la merveilleuse histoire ;
Et leur sommeil béni fut plein de rêves d'or.

LIVRE SIXIÈME

LIVRE SIXIÈME

ARGUMENT

L'œuvre des champs est sainte. — Récapitulation des saisons décrites. — Attraits de la vie rurale. — Qu'il faudrait un grand poète pour les peindre. — Les mélancolies de l'automne. — Lectures dans les bois. — Retour aux poètes préférés. — Les grands paysagistes de la poésie. — Poètes bucoliques. — Salut fraternel à de vieux amis. — Excursions pittoresques. — Les ruines. — Leur charme douloureux. — Chronique : Le château de Siaugues-Saint-Romain. — Abbayes et monastères. — L'œuvre agricole des moines. — La Grande-Chartreuse. — L'abbaye de la Chaise-Dieu.

I

L'œuvre des champs est sainte. En son vaste domaine,
La grandeur du devoir peut saisir l'âme humaine.
Cette grandeur morale a de mâles beautés;
Et plus d'un cœur sévère y puisa ses fiertés.

Il est beau qu'on te loue et juste qu'on t'honore,
Te servir d'un bras ferme et fier c'est mieux encore;
Du moins faut-il t'aimer, ô grande œuvre d'amour,
Qui fais au genre humain le pain de chaque jour.

C'est là, je le redis, fidèle à ton empire,
La croyance de cœur que j'aime et qui m'inspire.
Telle est la vérité féconde que ma voix
Dans ces chants ignorés balbutia cent fois.
Mais j'aurais voulu plus. Si j'avais su tout rendre,
Je voulais faire aussi bien sentir, bien comprendre
Quel facile bonheur vit dans l'humble milieu,
Et quels puissants attraits y mit la main de Dieu.

Peintres, musiciens, poètes, ô génies!
Tous les enchantements, toutes les harmonies
Sont là, dans ce poème illimité des champs,
Des bois, des lacs, des monts et des coteaux penchants.
Eh! que n'ai-je traduit, synthèse pénétrante,
La couleur, le parfum, la mélodie errante!
Tout ce qui vit, rayonne ou réjouit les yeux,
Ou chante et parle aux cœurs sous la voûte des cieux :
La culture en sa fleur, la nature en sa gloire,
Tout ce qui nomme Dieu, tout ce qui dit de croire!

II

Théocrite, Hésiode, Homère à l'archet d'or!
Dante, Virgile, André Chénier, d'autres encor
Que j'énumère ailleurs et que notre âge admire;
O maîtres, ô vous tous! seuls vous auriez su dire,
Dire ce que je sais, peindre ce que je sens;
Et moi, j'ébauche à peine en des vers impuissants.

On ne m'entend donc point me rendre témoignage
Qu'un nouveau monument doit vivre d'âge en âge,
Et lasser, en bravant son marteau souverain,
Le temps, grand niveleur du marbre et de l'airain.
Mon Dieu! tout me manquait, génie, art et science.
Tout? Non! j'avais le cœur, l'amour, la conscience;
Et dans mon cadre étroit, j'ai du moins pu rêver
Les agrestes beautés qu'un autre eût su trouver.
J'ai peint des soirs de mai les douceurs éthérées,
J'ai peint des nuits d'été les splendeurs azurées,
J'ai peint les jours d'hiver, tableau sinistre et dur,

Et septembre alangui dans son doux clair-obscur....
J'ai dit, quand vient l'automne aux grâces sérieuses,
La vendange écumante et les coupes rieuses ;
Éphémères gaités, sourire déjà plein
Des larmes de l'adieu pour l'an à son déclin.
Je demande à présent à ces heures pâlies
L'austère enivrement de leurs mélancolies,
Et je cherche au vallon tout le charme attendri
Que savoure en rêvant un cœur endolori.

III

Voici venir les jours des longues promenades.
Le bois prochain n'a plus de folles sérénades ;
Les nids jaseurs, orchestre ailé des verts buissons,
Les gais chanteurs de mai sont à bout de chansons ;
Je vois, sans un seul cri, de l'une à l'autre rive,
Voleter et la pie elle-même et la grive ;
L'écho pour qui la brise en vain garde un soupir,
Semble, aussi lui, songer avant de s'assoupir,
Et j'entends, pour tout bruit, dans les herbes fauchées,

Le frou-frou crépitant des feuilles desséchées.
Eh bien ! ce paysage où gémit un regret,
Garde dans son mystère un indicible attrait.
Jusque dans ce silence ami du cœur qui rêve,
Je ne sais quel murmure harmonieux s'élève ;
Et, dans ce demi-deuil doucement attristé,
Réside je ne sais quelle intime beauté.
Vous tous, ô vous pour qui la solitude est douce,
Venez ! Cachons nos pas sous l'ombre et dans la mousse.
Compagne au front pensif, des longs recueillements,
La rêverie est là sous des abris charmants.
Là, susurrant plus doux que l'aile de l'abeille,
L'essaim des souvenirs autour du cœur s'éveille ;
Tourments trop caressés dont on ne guérit pas !
Voix des jours disparus qui nous parle tout bas,
Brusque sursaut, frisson subit qui nous pénètre,
Qu'un souffle, qu'un son vague ou qu'un parfum fit naître ;
Poignantes voluptés qu'on ne peut exprimer,
Qui vous ignore assez pour ne vous pas aimer ?

IV

Ce nonchaloir, propice aux molles rêveries,
C'est aussi le moment des lectures chéries.
Qu'avec bonheur, alors, reprenant tour à tour
Les livres préférés, gardiens de notre amour,
Nous rattachons notre âme à la page enivrante
Où, comme en un herbier, fleur toujours odorante,
Fleur du cœur, dont l'arome au cœur s'est concentré,
Reste des jeunes ans le vestige adoré!

Oh oui, s'il est une heure, au déclin, où renaisse
Pour les poètes chers notre élan de jeunesse,
Si nous sentons encor notre sein tressaillir
Comme aux jours où la sève en nous voulut jaillir,
Si nous nous refaisons, en glanant sur nos voies,
Un regain doux encor des débris de nos joies,
Et si les lyres d'or nous enivrent aux sons
Qui nous furent jadis de joyeuses chansons,
N'est-ce pas, n'est-ce pas quand les voix de l'automne,

Dans un rythme voilé, doucement monotone,
Nous récitent tout bas le poème éperdu
Des rêves envolés et de l'espoir perdu !

O fille de l'Irlande ou de ces monts d'Écosse
Que septembre à sa fin revêt d'un deuil précoce,
Amante des forêts et des vagues lointains,
Et des coteaux brumeux aux contours incertains,
Vierge des lacs d'azur, ô Muse des lackistes,
Muse intime aux accents doux, pénétrants et tristes,
C'est toi, c'est toi surtout, Muse de qui la voix
Fait, aux jours assombris, l'enchantement des bois ;
Et dans les soirs pensifs, auprès des cascatelles,
Entre tous, j'ai chéri tes poètes fidèles.

V

Burns le premier, chantant la ferme et les troupeaux,
« Point de chants arcadiens, dit-il, pas de pipeaux, »
Et son vers franc et nu, tout plein de la nature,
Des seuls charmes du Vrai sut parer la culture.

Que j'aime, dans son œuvre ouverte à l'air du ciel,
Ce libre essor d'abeille en tout puisant son miel!..

Le paysage humide est trempé de rosée;
L'étang sert de miroir à la nue irisée;
La rivière, couleuvre au long reflet changeant,
Tord ses anneaux bleuis sous le brouillard d'argent;
La grive sous les pins picote le genièvre;
Un gland mûr, en tombant, fait tressaillir le lièvre;
Une brise effeuillant le saule et le bouleau,
Pleure, au tic-tac narquois d'un gai moulin dans l'eau.
Dans ce calme milieu propice à son génie,
Le barde laboureur s'enivre d'harmonie;
Et lui-même, guidant sa jument au labour,
Sur tout ce qui respire épanche un flot d'amour.
Pour un nid de souris que l'araire déchire,
Comme il nous attendrit au plus petit martyre!
Comme à tout ce qui souffre il donne en son chemin,
Ou l'aumône du cœur, ou l'aide de sa main!
Au foyer revenu, comme il peint la famille,
Tout un peuple enfantin qui bruyamment fourmille,
Vivants intérieurs! et dans un cadre noir,
Le joyeux clair-obscur de la ferme, le soir!...
Que n'aima-t-il toujours, comme il aima Virgile,

L'esprit de Bethléem vivant dans l'évangile?
Et quel talent, s'il fût toujours resté chrétien,
Pour modèle, en mon œuvre, eût pu valoir le sien?

VI

Mais que vais-je, oublieux de l'école française,
M'égarer sur les pas d'une muse écossaise!
Nature inspiratrice à qui sent tes grandeurs,
N'as-tu point parmi nous d'harmonieux chanteurs,
Et ne trouvons-nous point, aux pages émouvantes,
Le séduisant tableau de tes splendeurs vivantes?

Dès l'abord même, à l'aube aux débuts éclatants,
Ceux qui restent toujours les maîtres de ce temps,
Ceux par qui l'art nouveau s'épancha comme un fleuve,
Lamartine, Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve,
Plus que leurs devanciers du paysage épris,
Au spectacle rural donnèrent tout son prix,
Surent prêter une âme à la beauté des choses,
Et, comme au front des bois Dieu mit l'encens des roses,

Firent fleurir toujours, dans le champ du réel,
La fleur de l'idéal sous les brises du ciel.

Plus confinés encor dans l'humble poésie,
D'autres, ô Muse agreste, aujourd'hui t'ont choisie
Pour le premier amour de leurs vers inspirés;
Et du vin de ta coupe ils nous ont enivrés,
O vous, rêveurs aimés, vous les bardes rustiques,
Théocrite et Moschus sont vos maîtres antiques,
Et dans le sentiment profond, ô doux rivaux,
La nature et les bois sont vos maîtres nouveaux.
M'égarant après vous sous le pin et le hêtre,
Je vous suivis de loin dans le sentier champêtre;
Et rien ne m'est plus cher que de vous dire ici :
« Vous qui fîtes aimer les champs, trois fois merci ! »

VII

Laprade, fils des monts, vrai chrétien, vrai stoïque.
Mit d'austères grandeurs dans l'idylle héroïque.
Le cristal de son vers, éblouissant aux yeux,

Garde un reflet d'azur pris à l'azur des cieux,
Et sa Muse effleurant, dans son vol solitaire,
Le front immaculé des géants de la terre,
Traduisit loin de ceux qu'enivre un luth grossier,
L'Hosanna du désert et l'hymne du glacier.

Qui n'aime de Brizeux, lyre chaste et craintive,
L'aimable gaucherie et la grâce native,
Et l'amour du pays si pur et si touchant,
Où ce cœur de Breton puisa son plus doux chant,
Et les suavités de la voix attendrie
Qui murmura vingt ans ce seul doux nom : Marie,
En faisant envier, aux heureux des cités,
De tout petits bonheurs sous le chaume abrités?

Qui n'aime à retrouver, dans les pages d'Houssaye,
La chanson du bouvreuil, les senteurs de la haie?
Ailleurs, en des tableaux quelque peu trop charmants,
La ferme hollandaise avec des tons flamands;
Au milieu de l'églogue où le printemps se joue;
Le secret de Suzanne en flammes sur sa joue,
Et dans un vers heureux toujours, parfois moqueur,
Une larme souvent, une larme du cœur?

VIII

Si Barbier, si Gautier, dans leur fauve peinture,
Ont su, d'un âpre amour fécondant la nature,
Donner au paysage, avec un mâle accent,
Le contour magistral et le relief puissant,
D'autres plus contenus, d'autres aimés encore,
Qu'une élite applaudit et que la foule ignore,
Du val le plus ombreux cherchant l'abri secret,
Sur les cordes de l'âme ont mis un doigt discret.
C'est toi, cher de Montlaur, toi dont la muse exquise
Resta fidèle aux champs dont l'attrait l'a conquise.
Tous deux agriculteurs, vieux amis d'autrefois,
Nous aurons su chanter nos vallons et nos bois.
Tous deux, d'un cœur égal épris du monde agreste,
Et nous encourageant de la voix et du geste,
Prêts aux mêmes combats, nous aurons défendu
Le grand peuple rural et son labeur ardu...
C'est Nicolas Martin et son gai PRESBYTÈRE,
Ou de sa Mariska le douloureux mystère;

Mantz et ses fins sonnets; Vaucelle au long printemps,
Dont la muse pensive aura toujours vingt ans;
Édouard L'Hôte cachant dans des flots de feuillage
D'humbles toits que bénit le clocher du village;
Malitourne qui n'a peint qu'un site inconnu,
Mais un site enchanteur dont on s'est souvenu;
Vermot qui nous quitta dès son avril; Desplaces,
Qui, toujours enivré du prestige des grâces,
Et dédaigneux du fruit pour courtiser la fleur,
Ne plut qu'aux délicats, ravissant ciseleur!...
O débuts! ô matins si remplis de promesse!
Absents toujours présents, frères de ma jeunesse;
Frères de ma jeunesse aux grands rêves d'azur,
Ne vous devais-je pas ce souvenir obscur?
Ensemble, dans le beau royaume de Chimère,
Nous avons vu grandir l'immortelle Ephémère,
La fleur du long espoir, l'Ephémère au cœur d'or,
Qui morte, hélas! pour nous, nous éblouit encor!
Elles ont donc pour moi, vos pages charmeresses,
Des bonheurs disparus les amères ivresses,
Et sous les bois jaunis, plaisir cruel et doux!
En relisant vos chants, je revis avec vous.

IX

Ainsi, l'automne, après les vendanges bruyantes,
Rend le songeur rustique aux courses attrayantes
Où le rêve indécis et le livre charmant
Donnent à son loisir un double enchantement.
Dans les tièdes vallons errant à l'aventure,
Savourons, au hasard d'une lente lecture,
Savourons, sous l'abri des sapins toujours verts,
L'attrait du paysage et celui des beaux vers.
Puis, gagnons plus avant. Des grands aspects éprise,
La rêverie au loin cherche encor la surprise;
Touriste impovisé, le poète des champs
Veut à d'autres tableaux demander d'autres chants.
Ici, les grands effets de la nature nue,
Un site aimé toujours, une gorge inconnue,
Des rocs pleins d'imprévu, des horizons soudains,
S'étageant jusqu'au ciel en immenses gradins,
Des miracles de forme ou bien de perspective,
Pour des heures, parfois, gardent l'âme captive,
Et nous font admirer, dans leur diversité,

La grâce ou la grandeur, la force ou la beauté.
Ailleurs, la main de l'homme a laissé son empreinte.
Vieux témoins, racontant ou l'amour ou la crainte,
Tout pleins de souvenirs douloureux ou bénis
Et par le chroniqueur quelquefois rajeunis,
Des monuments sont là, qu'un vil passant insulte,
Que l'artiste applaudit, que le penseur consulte;
Des monuments sont là, penchés, déserts souvent,
Confidents éternels de la plainte du vent,
Aires où dans la nuit s'abat le vol des aigles,
Géants dont le cimier se perdra sous les seigles
Quand un siècle de plus, sur leur front aboli,
Aura fait lentement neiger l'ombre et l'oubli!

X

Oh! j'aime, sur ces monts où la Muse s'élance,
Sur ces monts couronnés d'un éternel silence,
Où quelque vieille tour, sentinelle des nuits,
Semble rêver encor aux temps évanouis,
J'aime à vous voir surgir, à l'heure où le jour tombe,

Fantômes d'un passé que dévore la tombe !
Oui, l'antique abbaye et l'antique manoir
Dominant le vallon de leur grand relief noir,
Splendeur des jours éteints, majesté des vieux âges,
Sont un attrait de plus aux plus beaux paysages.
Qui ne s'est dit souvent, quand la ruine en deuil,
De ses maîtres hautains semble expier l'orgueil,
Quand le lierre fidèle au vieux mur qui l'accueille,
Prête aux frontons brisés sa parure de feuille,
Et, sur les pans rugueux que rongent les autans,
Jette le voile ami d'un durable printemps,
Qui ne s'est dit : O mort ! ici, dans tes domaines,
Nos pas font poudroyer les poussières humaines.
Ici, des cœurs heureux ou tristes, tour à tour,
Ont pleuré leur misère et chanté leur amour.
Ici, de beaux enfants, doux anges de familles,
Frais, souriants, joyeux, épars sous les charmilles,
De doux et beaux enfants charmants comme les tiens,
Comme les tiens aimés, lecteur ! comme les miens !
Sont nés, sont morts : c'est tout ; longs regrets, courtes joies !
Oui, là fut l'homme entier ! l'homme aux rapides voies,
L'homme, passant d'un jour dans un vallon de pleurs,
Où le mieux partagé vous connut, ô douleurs !

Oui, c'est tout votre cœur, c'est le mien, c'est le nôtre
Qui palpita jadis dans le destin d'un autre.
Le drame des vieux jours, c'est nous, c'est toujours nous;
C'est de vous qu'il s'agit, c'est de moi, c'est de tous.
C'est pourquoi la ruine, avec le don des larmes,
Au plus sombre récit prête de sombres charmes;
Et c'est pourquoi je veux, maintenant, répéter
Une histoire qu'aimait jadis à me conter
La béate, une sœur de village, humble femme
Morte depuis longtemps; Dieu veuille avoir son âme!

XI

SIAUGUES-SAINT-ROMAIN

(Chronique du XIe siècle.)

Voyageur qui, passant par un âpre chemin,
Au pied du vieux manoir de Siaugues-Saint-Romain,
Jetez sur ces débris dus à des races fortes,
Le regard attristé qu'on garde aux choses mortes,
Vous aurez comme moi, non sans saisissement,
Contemplé la grandeur du sombre monument.

Là, pas même un écho; l'ombre est sinistre et calme;
Le sapin, sans gémir, étend sa large palme;
Et le silence altier s'émeut à peine au bruit
D'une pierre de plus qui tombe dans la nuit.

*
* *

Voici le vieux beffroi. Ce roi de la colline,
Seul, porte haut encor l'orgueil de sa ruine.
Ses créneaux sont tombés cependant, et le jour
Perce de part en part les parois de sa tour.
Point de portes en bas. Entrons! Dans les décombres
Marchons! dut s'éveiller tout un morne essaim d'ombres.
O terreurs du passé! voici le noir caveau
Où l'homme sur la pierre a broyé son cerveau!
L'air manque, le jour fuit, les voûtes sont muettes :
C'est la fosse des morts, ce sont les oubliettes!

Sur le mur éraillé, quelle main, ô mon Dieu!
Grava ces mots fatals : « Il faut mourir..... Adieu!
« La haine sur nos fronts a scellé les murailles;
« La faim, hideux vautour, a rongé nos entrailles! »

Du sablier des temps, les siècles révolus
Sont tombés dans la mer qui n'a pas de reflux,

Depuis qu'en cette tombe, une âme encor vivante
Jeta, prête à mourir, ce cri plein d'épouvante.
L'histoire n'a rien dit; mais la chronique en deuil
A révélé tout bas le secret du cercueil.

*
* *

La nuit sur l'horizon jetait déjà ses voiles;
Le ciel était serein. Des millions d'étoiles
Dans l'océan d'azur phares resplendissants,
Berçaient sur la forêt leurs rayons languissants.
Or, un homme à pas lent marchait sous les grands arbres;
Sur son front nuageux plus pâle que les marbres,
Des souvenirs empreints d'un morne désespoir
Passent, prompts et voilés comme l'éclair du soir.
Il arrive, et sa voix dissimulant les larmes,
Aux portes du castel appelle un homme d'armes :
« Dites au châtelain qu'égaré dans les bois,
« Un pauvre pèlerin élève une humble voix.
« Je lui demande asile et, pour payer ma dette,
« J'appellerai les dons du Seigneur sur sa tête. »

Il dit. On l'introduit... mais il a rabattu
Le capuchon du froc dont il est revêtu.

Le rude châtelain, dans une vaste salle,
Promenait sur les murs son ombre colossale;
La clarté du foyer seule éclairant ce lieu,
Partout faisait danser des fantômes de feu.
Au bruit de l'étranger, le suzerain farouche
Détourne un lent regard, et, sans ouvrir la bouche,
Haineux à l'humble habit que porte l'étranger,
D'un signe de dédain semble l'interroger.

*
* *

« Seigneur, dit celui-ci, je vous dirai sur l'heure
« Quels vœux l'humble passant offre à cette demeure. »

Le maître répondit : « Maintenant dans les bois
« Le hibou se fait ouïr, c'est assez de sa voix.

« — Seigneur, dit l'étranger, que brisant leurs entraves,
« Le Dieu du ciel ici soit en aide aux vrais braves! »

Le maître répondit : « Dieu me fit d'un limon
« A n'aimer sur le tard ni moine ni sermon.

« — Seigneur, dit l'étranger, à chacun pour ses œuvres! »

Le maitre : « Moine, à toi la mare des couleuvres,
« Si tu ne vas bientôt, chacun vit chez les siens,
« Te coucher sagement dans la hutte des chiens.

« — Seigneur, dit l'étranger, celui que Dieu protège.
« Peut prendre le méchant jusqu'en son propre piège.

« — Moine, tu veux sentir la dent de mon poignard!...

« — Le lion peut avoir pris la peau du renard, »
Dit le moine, et d'un bond fermant l'issue au maître,
Il saisit et jeta les clefs par la fenêtre.

Le châtelain rugit en dégainant son fer;
« Maudit! s'écria-t-il, tu reviens de l'enfer?... »
Car, rejetant sa robe et redressant sa taille,
Le moine apparaissait en harnais de bataille,
Et sa dague qu'au vent brandissait un poing sûr
Tenait son ennemi pâle contre le mur.

*
* *

« Sire de Beauregard, vassal qui t'es fait maître,
« Dit l'étranger, vassal! tu m'as su reconnaître!...
« Car tu pâlis. C'est bien. Donc, vassal, à genoux!
« Ou debout, et qu'enfin Dieu soit juge entre nous!
« Je viens des lieux où règne une race infidèle,
« Pour punir un félon plus détestable qu'elle;
« Soldat du Dieu vivant et vengeur de sa loi,
« Je n'ai vu chez le Turc rien de pire que toi.

« Quand l'illustre Adhémar guidait à la victoire
« Ses quatre cents soldats dont parlera l'histoire,
« Ces nobles fils du Puy qui portent révéré
« Le nom de Notre-Dame à leur guidon sacré ;
« Quand le hardi prélat nous entraînait aux guerres,
« Loin des plaisirs oisifs et des trépas vulgaires,
« Il ne soupçonnait pas que nous laissions chez nous,
« Nous les fils des lions, une horde de loups ;
« Lâches ! qui sur nos biens tournant leurs vœux infâmes,
« Enchaînant les vieillards, tyrannisant les femmes,
« Auraient fait succéder, sur ce pays en pleurs,
« Au glaive des héros le poignard des voleurs.
« Ah ! sans aller au loin chercher des morts sublimes,
« Nous avions ici même à punir bien des crimes.
« Qu'ai-je appris, moi Jehan, seigneur de Saint-Romain !
« Tu détiens maintenant tous mes fiefs sous ta main ;
« Ma fiancée, ici captive d'un parjure,
« De ton indigne amour a pu subir l'injure ;
« Et mon père, un vieillard aux membres chancelants,
« La fange des cachots souille ses cheveux blancs !
« Donc, en garde ! ai-je dit, lâche parmi les traîtres !
« Et vous, soyez témoins, mânes de mes ancêtres,
« Car de l'usurpateur qui m'a volé mes tours,
« Je vais faire un cadavre à jeter aux vautours !

« — Viens, dit l'autre en fureur, toi qui, si las de vivre,
« Attestes sans trembler les morts que tu veux suivre!
« Toi qui viens de si loin et dois trouver ce soir
« Pour hôtesse la mort dans ton propre manoir. »

⁂

Et tous deux sans pitié, sans remords et sans crainte,
Déjà se confondaient dans une affreuse étreinte.
Effroyable combat! La flamme du foyer,
S'abaissant par degré, cessait de flamboyer.
L'ombre épandait partout ses larges plis funèbres;
Et l'on n'entendait plus, en ces mornes ténèbres,
Que le souffle oppressé de chaque combattant,
Ou le choc des poignards l'un sur l'autre heurtant.
Un cri désespéré retentit, un corps tombe.
Un silence, pareil à celui de la tombe,
Succède, et tout à coup, sous un souffle de l'air,
La flamme, en s'éteignant, jette un dernier éclair.
Spectacle affreux! Baigné dans son sang qui ruisselle,
Tandis que son vainqueur auprès de lui chancelle,
Le rude Beauregard, dont l'œil menace encor,
Repousse impuissamment le baiser de la mort :
Il râle. Saint-Romain jette à ses pieds son glaive,

Et s'affaisse épuisé. Bientôt il se relève;
Il a brisé la porte; il passe tour à tour
Des chambres au rempart, du rempart à la tour.
Sans comprendre les mots que sa bouche prononce,
Il appelle; sa voix retombe sans réponse.
Son père, son amante, hélas! tout se tait donc!
Partout c'est le silence et partout l'abandon.
Il descend dans les cours. Varlets, écuyers, pages,
Hommes d'armes, soudards aux guerriers équipages,
Comme pour des combats à la hâte venus,
Le regardent à peine et lui sont inconnus...

*
* *

Il marche, il court, il vole où sa terreur l'entraine :
Plus loin sont les cachots, la voûte souterraine,
Les oubliettes. Là, loin des splendeurs des jours,
Pèse une sombre nuit, nuit qui dure toujours,
Nuit pareille à la mort, nuit d'effroi, nuit de glace,
Que la nuit de la mort, seule et soudain remplace.
Chancelant, il s'arrête au seuil de cet enfer.
Il soulève la pierre où pend l'anneau de fer
Qui, brusquant tout à coup une sombre aventure,
De plus d'un malheureux acheva la torture.

L'ombre règne là-bas... Il y plonge un flambeau,
Il recule... c'est l'ombre affreuse du tombeau :
Un spectre morne, au front livide, au crâne chauve,
Sans voir et sans entendre, ouvrant son grand œil fauve,
Est là, hagard, sinistre, et sur son sein glacé,
Pressant un corps exsangue où la mort a passé.

Saint-Romain a sondé l'effroyable mystère :
« Mon père! ma Raymonde! est-ce vous? Ciel et terre!
Vous! vous dans ce sépulcre, a-t-il dit, ô remord!
Et ma vengeance expire à présent! il est mort! »

Hélas! le malheureux s'adressait à des ombres!
A peine délivrés de ces demeures sombres,
Après un récit fait d'une mourante voix,
Les deux captifs vers Dieu remontaient à la fois!

*
* *

« Grand Dieu! cria Jehan, quand il sécha ses larmes,
Contre tant de douleurs ma vertu n'a plus d'armes;
Achève ce blessé qui ne peut pas guérir!...
Mourir! Mourir comme eux! mourir! Seigneur; mourir!

« Quoi! mon père, vieillard à l'âme juste et droite,
A dû mourir quatre ans dans cette tombe étroite;

Et celle qui m'aimait, pour me garder son cœur,
Bravant le lâche orgueil d'un odieux vainqueur,
Dans ce terrestre enfer, Seigneur! eut en partage
De torture et d'horreur cet affreux héritage.
Ah! pour moi je n'ai plus, misérable proscrit,
Qu'à chercher le trépas sous l'étendard du Christ.
Soldats qui m'écoutez, et qui longtemps d'un traître
Avez subi la loi, m'acceptez-vous pour maître?
Expiant vos forfaits par d'austères efforts,
Venez aux bords lointains combattre avec les forts.
Là, la défaite est belle autant que la victoire,
Et la mort a pour tous des couronnes de gloire. »

Cent vingt hardis soldats partaient le lendemain...
Trois mois après, Jehan, baron de Saint-Romain,
Martyr, à Dieu fidèle et soldat sans reproche,
Tombait mort, mais vainqueur, au siège d'Antioche.

*
* *

Hommes et monuments, la mort détrône tout :
Du vieux castel à peine une tour est debout.

XII

Plus loin, sur d'autres lieux qu'emplit son calme austère,
Glorieux mutilé, plane le Monastère.
O dédain de ce monde, ô contemplation!...
Pour l'oubli, pour le rêve et l'adoration,
La place fut dans l'ombre avec amour choisie;
Le site a sa grandeur morne, et sa poésie;
La vaste solitude, à l'âme comme aux yeux,
Ouvre l'immensité formidable des cieux.
Le désert où la nuit sans crépuscule tombe
Révèle l'infini que commente la tombe.
Porte de l'autre vie où regarde l'esprit,
La fosse chaque jour se creuse, l'on écrit
Chaque jour sur la pierre à la sobre éloquence,
L'épitaphe sans nom comme sans arrogance :
« Ci-gît frère Justus; par les grands vœux lié,
Il vécut soixante ans, oubliant, oublié. »
Et c'est tout! Et la vie à ce point inconnue,
Devant l'éternité fut bonne et bien venue.

Et cet obscur soldat des grands combats du cœur
A pu cueillir sans bruit la palme du vainqueur.
Naître, prier, mourir, oui! qu'eût-il mieux à faire?
Oubliant, oublié, c'est lui que Dieu préfère;
Et l'ange qui tout bas parle aux prédestinés,
Dit à son lit de mort : Frère Justus, venez!

XIII

O tristesse sublime! ô moyen âge sombre,
Où la splendeur de Dieu fait ruisseler dans l'ombre
L'ineffable frisson, l'inénarrable amour!
Où des milliers de fronts qu'a touchés tour à tour
Le doigt mystérieux caché dans les ténèbres,
Sur les dalles du chœur, sous les arceaux funèbres,
Comme on cherche le jour, cherchant l'obscurité,
S'abreuvent d'idéal et de mysticité!
Oui! des siècles durant, combien de fortes vies,
Sous ces rigides lois par l'amour asservies,
N'ont eu pour horizon que le tombeau, la mort
Leur montrant vers le ciel le seul but de l'effort!

Puis, plus rien! souvenir perdu! choses passées!
Grandeurs qui ne sont plus! majestés effacées!
Vestiges dédaignés, lueur des jours éteints,
Fantômes disparus dans les vagues lointains,
Rien! tout est démoli! Lâches temps que les nôtres!...

O vous, vainqueurs du monde, ô vous les cœurs d'apôtres!
Hommes des grands désirs qui viviez en ce lieu,
Dans l'éblouissement de la clarté de Dieu,
Hommes des grands espoirs, oh! l'eussiez-vous pu croire,
Qu'un jour ces monuments, votre amour, votre gloire,
Sous le brutal marteau d'un sordide intérêt,
Tomberaient pierre à pierre, et qu'un siècle en rirait!....

XIV

Pourtant, devant l'histoire équitable et fidèle,
Tout comme devant Dieu votre œuvre est immortelle.

Aux lieux où la ruine, hélas! seule est debout,
Ici, là, près de nous, autour de nous. partout,

Des vestiges puissants, de merveilleux ouvrages,
Attestant vos bienfaits, ont loué vos courages.
Contre l'inerte friche intrépides lutteurs,
C'est le fer, c'est l'acier des civilisateurs,
C'est le soc à la main, que vos légions saintes,
En traversant l'Europe ont laissé leurs empreintes.
Rivages reboisés, larges versants, couverts
Pour l'ingrat avenir de beaux ombrages verts !
Cours d'eau disciplinés par la berge ou la digue,
A l'irrigation gardant leur flot prodigue ;
Grands marais desséchés, conquis en cent façons
Et désormais chargés d'opulentes moissons ;
Et les peuples témoins des récoltes plus amples,
S'instruisant sur vos pas aux leçons des exemples,
Et les fiers animaux dociles à vos lois,
Devenus plus parfaits, grâce aux soins, grâce au choix ;
Voilà la moindre part de la besogne austère
Qui paya largement votre dette à la terre ;
Voilà comment, tandis que l'âme allait aux cieux,
Les bras ont transformé nos plateaux spacieux.

XV

Aux confins de l'Auvergne, où les cimes chenues
Plongent d'épais sapins dans l'épaisseur des nues,
Par un ciel assombri d'un éternel courroux,
Au milieu des forêts profondes, voyez-vous
Ces vastes bâtiments dont le relief s'émousse,
Sous un morne tapis de lichens et de mousse?...
Saluez, sur un sol par le lierre envahi,
La Chaise-Dieu, la case à Dieu, *Casa Dei*.
O colosse pétri de prière et de gloire,
Monument dont notre âge a déchiffré l'histoire,
Vénérable témoin des grands jours de la foi,
Où n'ai-je pas redit mon vieil amour pour toi ?
Oui, bien des fois, à l'heure où s'entassent les ombres,
Bien des fois attardé seul sous les voûtes sombres,
Croyant trouver un sens aux plus vagues rumeurs,
J'interrogeai tout bas tes funèbres dormeurs !

Sublimes déserteurs, hôtes des monastères,
Exilés de la vie, exilés volontaires,

Que d'autres au hasard ici tournant leurs pas,
Se prennent à sourire en ne comprenant pas!
Que d'autres, comme après une inepte gageure,
Jettent à vos cercueils le sarcasme et l'injure!
Moi je sais vous comprendre, ô grands désespérés
Qui, par l'attrait fatal de l'abîme attirés,
Pour briser, pour éteindre un cœur plein de la foudre,
Rouliez vos fronts sanglants et meurtris dans la poudre.
Ah! vous aviez, peut-être, éprouvé comme nous
Ce mal des temps troublés, qui nous atteignit tous,
L'inassouvissement, l'anxiété suprême,
Où le plus fort a peur, peur de sa force même!

XVI

Ailleurs, malgré l'orage ardent des mauvais jours,
L'édifice sacré resta vivant toujours.
Voici plus haut! plus loin! Voici le monde alpestre,
Les grands bois où les vents grondent à grand orchestre,
Les torrents voyageurs dont l'éternel sanglot
Sur un roc invaincu se brise avec le flot;

Les hautes régions où sur sa natte blanche
Dans un calme effrayant sommeille l'avalanche ;
Voici l'hiver précoce, au lieu même où l'été
Montrait hier encore au regard enchanté
(Contrastes imprévus, souriantes merveilles)
Les sapins noirs parés du feston d'or des treilles ;
Près des dômes altiers qui donnent au pays
Son austère grandeur, les beaux champs de maïs,
Et des meulons massifs faits de massives gerbes,
Près des pics sourcilleux, près des sommets superbes,
Où dans le pâle azur resplendit le glacier,
Comme un front de Titan sous un casque d'acier.

Plus loin, plus haut encor, dans la forêt ombreuse
Marchons, montons toujours. C'est la Grande-Chartreuse.

Neiges, glaciers, sommets, royaume fulgurant
Où l'homme est si petit que Dieu semble plus grand,
Monts géants entamés par la dent des abîmes,
L'infini se révèle à qui gravit vos cimes ;
Là, près des horizons plus rapprochés de Dieu,
La prière, jetant au monde son adieu,
Pour plonger, pour planer aux sphères éternelles,
Comme l'aigle qui monte a de plus grands coups d'ailes.

XVII

Dans votre solitude aux cloîtres ténébreux,
Religieux bénis de saint Bruno, Chartreux,
Prêtres qui vieillissez dans la cellule austère,
Sans joie et sans espoir que le ciel sur la terre;
Ici non plus, devant vos demeures, non, non,
Je ne suis pas de ceux qui disent à quoi bon?
Je ne suis pas de ceux qui, plus légers qu'hostiles,
Disent en vous quittant : « Braves gens, inutiles!... »
Trop de cœurs vous ont dû ce bonheur douloureux,
L'oubli, le seul bonheur qui reste aux malheureux.
Et puis, pour revenir, par un détour que j'aime,
Au sujet de ces chants, que j'oubliais moi-même,
N'êtes-vous pas encore un peuple de pasteurs!
Vos troupeaux sont un choix de bons reproducteurs;
Et cet effort rural, dans votre œuvre fervente
Passant inaperçu, vaut pourtant qu'on le vante.
Au milieu du désert, et plus haut et plus loin,
Où le ciste embaumé donne l'arome au foin,

Dans vos pâtis touffus où le gazon se couche,
Les grands troupeaux épars mangent à pleine bouche.
Sur les tertres à pic, sur les versants herbeux,
Génisses au flanc rond plus fortes que des bœufs,
Taureaux au fanon lourd qui bondissent comme elles,
Brunes vaches de Schwitz aux pesantes mamelles,
Tout ce rare bétail à qui sont chaque jour
Des soins intelligents donnés avec amour,
Ces beaux types à tout un large voisinage
Étendent leur bienfait, propageant leur lignage;
Et mordant au cytise ou bien au serpolet,
Font au profit de tous de la chair et du lait.
Or, votre austérité, dans un humble partage,
Prélevant tout au plus la dîme du laitage,
Laissera pour autrui (souvent pour les ingrats
Qui vous disent oisifs) la fleur des troupeaux gras;
Et vos oisivetés seront plus productives
Que nos ambitions stérilement actives...
Et quand viendra le jour de l'éternel adieu,
Vous aurez travaillé pour les hommes et Dieu.

LIVRE SEPTIÈME

LIVRE SEPTIÈME

ARGUMENT

Respect aux grands débris. — Respect au passé, foi en l'avenir. — Le mal présent. — Où sera le bien. — La vraie France. — Laboureurs et soldat. — Le soc et l'épée. — La vie normale. — Comment y ramener? — Comment la faire aimer? — Livres à faire. — Les grands agronomes; — Qu'ils sont les vrais bienfaiteurs. — Glorification de leurs œuvres et de leurs noms. — Encouragements officiels à l'agriculture; — Concours agricoles; — Fermes expérimentales. — Quelque chose a été fait; — Beaucoup reste à faire. — Que ne doit-on pas au peuple des champs en retour de ce qu'il donne?

I

Ainsi donc ils ont eu leurs miracles de gloire,
Ces temps, des temps qui sont aujourd'hui de l'histoire.
Ces nobles monuments à demi prosternés,
Ces longs renoncements sous la croix obstinés,

Ces œuvres de la foi par la ferveur guidée,
C'étaient, dans de grands faits, la splendeur d'une idée.

En ces temps, aspirant au but dès le départ,
L'âme dans tout effort avait la grande part.
Seule toute-puissante et seule en tout féconde,
De son droit souverain l'âme emplissait le monde.
L'âme était reine, Dieu restait Dieu, nul n'ayant
Encor divinisé le doute et le néant.

Siècles morts! mais aux morts justice et pas d'outrage!
Oui, si d'autres labeurs incombent à notre âge,
Gardons du moins, gardons à tout ce qui fut beau,
Ce respect attendri que l'on doit au tombeau.
Respect à nos grands morts! Et réservons la haine
A tout vil détracteur de la grandeur humaine,
La haine à tout vandale, ou maçon ou penseur,
Qui pour un lucre impur se fit démolisseur!

II

Respect aux majestés des vieux temps! Est-ce à dire
Qu'il faille, d'une voix toujours prompte à maudire,

Au profit du passé renier l'avenir?
Non! Je l'ai dit ailleurs, Dieu promit pour tenir;
Pour s'affirmer en nous, Dieu créa l'espérance.
Chaque élan des grands cœurs pousse à la délivrance.
Le progrès est la loi qui, dans l'âpre chemin,
Au but voulu d'en haut guide le genre humain;
Tout âge y doit fournir son étape; et le nôtre,
Sans doute, eût accompli sa tâche comme un autre,
Si l'esprit dévoyé de ce pauvre pays
Faisant un beau retour aux grands devoirs trahis,
Le grand nombre eût voulu voir, dans l'œuvre rurale,
Le code primitif et la splendeur morale;
Si tous, la Bible aidant, eussent, bien tard! compris
Que, partout, du progrès nos sueurs sont le prix,
Qu'hommes et peuples ont leur programme de vie,
Dont, homme ou peuple, nul sans péril ne dévie;
Et qu'enfin, pour manger, c'est dur, mais c'est ainsi,
Avant de récolter, il faut semer aussi.

III

Oui certes! dans ces chants trop oublieux de plaire,
Quelques vers indignés sont des fruits de colère.

J'ai montré, sans savoir dissimuler toujours,
Les pitiés, les méfaits, les hontes de nos jours ;
J'ai flétri, dans le sein des grandes capitales,
Un luxe monstrueux plein d'ivresses fatales ;
J'ai dit les soifs de l'or, au vénéneux levain,
Buvant l'iniquité comme on boirait le vin ;
Et je suis prêt encore à proclamer mes haines,
Pour ces Brutus repus, prompts à dorer leurs chaînes ;
Pour ces lâches flatteurs de la force sans droits,
Léchant la main du peuple ou la botte des rois,
Pour tous ces loups cerviers, pour tous ces vautours chauves
Couvant le bien d'autrui de leurs prunelles fauves,
Pour tous ces vils traitants qui toujours, en tout lieu,
Vendraient la liberté comme Judas son Dieu !
Dégoût !...
Mais, après tout, est-ce bien là la France ?
Qui donc, croyant cela, croirait à l'espérance ?
La France, elle est ailleurs ; c'est pourquoi je lui dis
Ce que le doux Virgile a soupiré jadis :
« O champs aimés du ciel, ô terre sans seconde,
En moissons, en héros, mère toujours féconde,
Gloire à toi ! c'est pour toi qu'obscur, j'aurai chanté
L'art sacré du labour et la fécondité ! »

IV

« France, soldat de Dieu !... » qui parle ainsi ? Schakspeare ;
France, soldat de Dieu, que la justice inspire,
Sur tous les champs de deuil où tes morts ont semé,
Quelque chose de grand tôt ou tard a germé.
O fastes criméens, épopée homérique !
O luttes sans repos sur les plages d'Afrique !
O splendides efforts sous des cieux dévorants !
Trente ans n'a-t-on pas vu nos jeunes vétérans,
Pousser toujours plus loin contre la barbarie,
Le fer prédestiné de la grande patrie ?
Sur les rocs calcinés où se bronze leur peau,
Civilisation ! ils plantent ton drapeau !
Chaque heure, dans leurs rangs, voit un héros qui tombe
Sans que nous ayons même un laurier pour sa tombe ;
Seulement à chaque heure, une famille en pleurs,
Prend, des mains de la mort, sa coupe de douleurs,
Et baisant une croix, débris de l'humble gloire,
Dans un deuil éternel consacre une mémoire !...

Mais le dessein de Dieu chemine néanmoins,
Et sa loi se propage, eux martyrs ou témoins;
Et leur généreux sang, sur la plage inondée,
Enfante une victoire ou féconde une idée...

A toi ce souvenir, frère qui dors là-bas,
Frère, soldat obscur, grand dans d'obscurs combats.
Combien ont, comme toi, dans une mort stoïque,
Emporté le secret d'un destin héroïque!
Combien pour cette France, où toute douleur sert,
De leur cendre perdue ont sacré le désert!
Combien, ainsi, pour nous qui côtoyions l'abîme,
Devinrent l'holocauste et le rachat sublime!

V

Et puis, est-ce là tout? N'avons-nous pas ailleurs,
Plus près, nos légions de mâles travailleurs,
Qui de nobles sueurs arrosant la poussière,
Tourmentent sans répit la terre nourricière?
Ce rude agriculteur qui, dès le point du jour,

Guide dans le sillon les grands bœufs au labour,
Ce montagnard portant haut le front comme un brave.
Ce paysan d'acier dont on peut faire un zouave,
Et qui d'un bras nerveux que n'effraye aucun bloc,
Combat en attendant ou la ronce ou le roc;
Ce riche, ami du pauvre. et qui sait se complaire,
Quand la fatigue est double à doubler le salaire,
Qui lui-même à l'araire a mis souvent la main,
Qui, s'il parcourt son champ, va semant en chemin,
Un sourire, un conseil, une bonne méthode;
Ce peuple de vaillants ignorés de la mode,
Soldats ou laboureurs, trop souvent oubliés,
Dans les champs ou les camps aux grands devoirs liés,
Ce monde des hameaux, force en plein ciel trempée,
Pour qui, dans un seul jour, le soc devient l'épée :
Voilà, voilà la France aux puissantes amours,
Et c'est dans ce milieu que son cœur bat toujours!

VI

O vous, rois des cités, ô vous, castes pensantes,
C'est donc chez vous surtout qu'elles sont trop absentes,

Les notions du Vrai, les notions du sort,
Et du devoir humain, et du but de l'effort.
C'est à vous qu'il faudrait, dans l'étude des causes,
Révéler, sous le ciel, le grand secret des choses.
C'est le monde d'en haut qu'il faudrait transformer.
C'est aux heureux de l'or qu'il faudrait faire aimer
Ce bonheur sérieux, simple, parfois austère,
Que donnerait à tous le grand chantier : la terre.
Tâche sévère à qui voudrait s'y dévouer,
Tâche où peut le plus fort, le plus grand échouer.
Par quoi, par qui, comment agir en cette sphère?
Comment, à qui parler? que résoudre? que faire?
Où trouver le disciple et l'adepte indulgent?
Est-ce l'homme de bourse, est-ce l'homme d'argent
Brassant les millions sur les terrains en vogue,
Qu'en vers plus ou moins doux on conquiert à l'églogue?
Est-ce le mieux ganté des beaux de l'Opéra,
Qui va rêver l'idylle, et qui s'exilera
Pour aller voir aux champs, la saison étant douce,
Si l'engrais se dissout et si l'avoine pousse?

VII

Dans le milieu bruyant où hurle l'intérêt,
O penseurs! rien à faire, hélas! que servirait
D'élever vers ceux-ci vos voix inentendues?
Ces générations pour les champs sont perdues.
L'attrait du gouffre est là qui les tient à jamais;
C'est donc ailleurs qu'il faut recruter désormais.

L'enfance, prête et prompte à l'émotion franche,
L'enfance, livre ouvert où toute page est blanche,
Livre où va se fixer, au soleil des beaux jours,
L'impression rapide apte à durer toujours :
Voilà le pur vélin où vous devez sans cesses,
Graver le code étroit des rustiques sagesses,
Et les conseils sereins dans leur austérité,
Des grands devoirs de l'homme et de la Vérité.
Sachez donc propager dans vos jeunes écoles
Le savoir, le progrès et les goûts agricoles;
Montrez-y ce grand art qu'on tint trop en oubli,
Par l'effort du savant désormais anobli.

Publiez haut, enfin, avec ses rigueurs même,
Ses attraits souriants et son charme suprême;
Glorifiez la main qui conduit le labour,
Et dans des cœurs naïfs vous sèmerez l'amour!

VIII

Et quels sujets féconds en rares harmonies,
Quels sujets à tenter les plus nobles génies!
Quels écrits, vers ou prose, humbles ou pleins d'éclat,
Quels écrits à semer en cet apostolat!
Quels beaux chefs-d'œuvre à faire! et combien un vrai maître,
Un penseur inspiré serait heureux d'y mettre
En laissant s'épancher l'amour dont il est plein,
Le cœur de Fénelon, le bon sens de Franklin!
Oui, pour de chers marmots, pour l'école enfantine,
Quelques pages de Burns rendu par Lamartine,
Le Vrai dans sa candeur; ni Belle au bois dormant,
Ni Fée aux robes d'or, Roi ni Prince charmant;
L'histoire prise au vif, réelle, humble, émouvante,
D'un bouvier valeureux, d'une brave servante,

Leurs succès, leurs revers, leurs essais hasardeux.
Leur utile savoir, l'art qu'ils servent tous deux,
Le site sans renom où s'abrite leur vie,
Et le sort accepté sans lutte et sans envie;
Oui, voilà pour l'enfant qui doit mourir aux champs,
Tout le thème à traduire en des récits touchants.
Pour un autre âge encore et pour d'autres lectures,
Un choix fait avec soin dans les littératures,
De tout ce qui sent mieux et sut mieux exprimer
Le calme des hameaux en le faisant aimer;
Tout un système, et grâce à de maitresses plumes,
Tout un monde rural en vingt petits volumes :
Voilà qui peut donner aux civilisateurs,
Pour chaque hiver nouveau, cinq cent mille auditeurs.

IX

Et comprend-on assez quelles forces morales
Prendrait ainsi le Vrai, dans les masses rurales,
Et comme il serait beau d'attacher à leur sort
Ces robustes amis qu'attend le rude effort!

Ces enfants, pour demain c'est la grande espérance;
C'est la France, ai-je dit, la véritable France!
Donc, qui met dans leur sein un levain généreux,
Travaille au bien du monde en travaillant pour eux.
Et comment dédaigner, dès lors, la tâche auguste,
De féconder ce sol par le Bon, par le Juste!
Qui ne serait heureux, heureux et fier, un jour,
De penser : j'eus ma part dans cette œuvre d'amour;
Pour ce champ immortel, pour ce sillon immense,
Mon âme aura laissé quelque pure semence;
Un atome du moi qui pense restera
Dans le guéret vivant et s'y multipliera!
Car c'est le privilège éclatant de l'idée
Que dans le sein d'un peuple une fois fécondée,
Elle ne peut mourir; et dans l'humanité
Vivante, elle a conquis l'humaine éternité.

X

Ainsi, faire germer dans de jeunes pensées,
De saines vérités, des doctrines sensées;

Même loin des hameaux, même au sein des cités,
Par des enseignements puissamment incités,
Propager, faisant mieux comprendre leur mystère,
Le respect du labour et l'amour de la terre;
Arrêter aujourd'hui dès l'abord du chemin,
Quelques activités dangereuses demain,
Et, dans l'attrait du bien, vouer à l'œuvre agreste
Plus d'une ambition partout ailleurs funeste,
A la sérénité du cœur et de l'esprit
Rendre un jeune penseur que l'infortune aigrit;
Dans l'enfant sans devoir sachant créer un homme,
Transformer le rêveur oisif en agronome,
Et trouver un fermier progressif en quelqu'un
Dont Paris se serait fait un piètre tribun,
Oui! dût-on rencontrer plus d'un sujet rebelle,
O puissants! ô penseurs! la mission est belle;
O puissants! ô penseurs! ô maitres forts et doux!
Qui dirait que la tâche est indigne de vous?

XI

Mais ceux-là qui feront cette moisson de l'âme,
Il faut qu'on les honore, il faut qu'on les acclame;

Il faut que le pays qu'ils serviront ainsi,
Comprenne leur effort et dise au moins : « Merci! »
Hélas! jusqu'à ce jour, pionniers d'une œuvre ardue,
A qui d'un siècle entier la gratitude est due,
D'autres mieux méritants encor de l'avenir,
Ont trouvé pour leurs noms les cœurs sans souvenir.
O vous tous, les servants pieux de la nature,
Nos patrons, nos aînés, nos maîtres en culture,
Du plus noble savoir fervents propagateurs,
Vous les vrais bienfaiteurs, les civilisateurs,
Les doux victorieux, les conquérants sans armes,
Dont le triomphe est pur de sang et pur de larmes,
O vous du genre humain nobles et doux amis,
Quand vous fit-on justice? Et qui donc vous a mis
A la place d'honneur, trop souvent usurpée,
Où devrait resplendir le soc près de l'épée,
Où la gloire, attentive à réformer les rangs,
Doit sacrer les meilleurs à côté des plus grands?...

XII

Oui, je l'affirme encor, oui la gloire sereine
A l'avenir jaloux parlant en souveraine;

Et dotant à jamais le front de ses élus,
Du magique rayon qui ne s'efface plus;
La gloire, cette amie austère de la tombe,
Aube qui bien souvent ne luit qu'à ce qui tombe,
Splendeur réparatrice ouvrant parfois l'azur
Au sage épris de l'ombre, au bienfaiteur obscur,
Tandis qu'elle abandonne au vent, comme fumées,
De fugaces lueurs, hier grandes renommées;
Reine des jours futurs dans l'idéal humain,
Que l'altière Équité conduira par la main,
Auguste visiteuse, ailleurs plus attendue,
La gloire! ô mes héros! elle vous est bien due.

Eh, que n'est-ce aujourd'hui, je le dis plein de foi,
Un maître, un fier penseur, tout autre enfin que moi,
A qui soit le devoir d'inscrire dans son livre,
Des noms vraiment bénis, des noms dignes de vivre,
Et qu'un beau vers, hommage entre tous mérité,
Eût dû garder vivants pour la postérité?

XIII

Mais pourquoi ces retours au regret que me laisse
L'idéal entrevu dont s'éprit ma faiblesse!

Toute tâche acceptée, il la faut accomplir ;
Toute œuvre est un devoir qu'il convient de remplir.
A moi donc de graver, comme au front d'un portique,
Quelques-uns des beaux noms du Panthéon rustique,
Afin que si ces chants me survivent d'un jour,
Au profit des meilleurs ils répandent l'amour.
Et d'abord, gloire à toi, maître! — Olivier de Serre!
La louange à ce nom est-elle nécessaire?
O collaborateur zélé du vieux Sully,
Ton livre ferme et bon put-il craindre l'oubli?
Du plus grand de nos rois serviteur sans salaire,
Agent d'un grand ministre entre tous populaire,
Au bien sacré de tous, actifs, purs, dévoués,
Vos efforts à tous trois furent toujours voués;
Aussi qui n'aimerait cette œuvre magistrale,
Prêtant un si fier style à la ferveur rurale,
Ce Théâtre immortel, aux fécondes leçons,
Où tu fis resplendir la gloire des moissons!
Ah! cherchant près de toi le savoir sans système,
On ne t'admire pas uniquement, on t'aime!

XIV

Après lui, son grand art qui retombe en mépris,
Laisse échapper longtemps l'empire des esprits;
Enfin plus près de nous, dans une ère nouvelle,
La science féconde et forte se révèle.
O vulgarisateurs du labeur nourricier,
Parmentier, Duhamel, Thouin, Leclerc, Teyssier,
Daubenton le fidèle ami des bergeries...
D'autres qui sont aussi chers à d'autres patries,
Young, Sainclair, Schwerz, Thaer, Fellemberg, noble amant
De la culture offerte en noble enseignement;
Et ceux-ci, plus récents: Vilmorin, nom qui brille
Deux fois modeste et pur dans la même famille;
Bella, Lullin, Huzard, et Jaubert de Passa,
Et Royer qu'un travail surhumain écrasa,
Yvart, et toi surtout Dombasle, chef illustre,
Dont maint fervent disciple a rehaussé le lustre,
Toi qui par l'échec même, en d'utiles essais,
Nous instruisis non moins que par le plein succès,

Qui par de francs aveux, les conseils, les exemples,
Ouvris partout carrière aux études plus amples,
Sobre et mâle écrivain dont la sincérité
Sur tout lecteur bientôt conquiert l'autorité,
Laissant aux esprits droits dont la raison te goûte
L'aimable impression d'un ami qu'on écoute!...

XV

Enfin, tout près de nous : contemporains vivants,
Nos pères, nos aînés, nos guides, nos savants :
Toi d'abord, de Caumont, cher maître et cher modèle,
Toi qui, pendant trente ans d'un dévouement fidèle,
Défricheur sans repos au champ de tout progrès,
Te prodiguas partout et créas les congrès ;
Toi Gourcy, voyageur infatigable, apôtre,
Trait d'union vivant d'une frontière à l'autre,
Préconisant au loin le nouvel instrument,
La méthode nouvelle et le meilleur froment;
Et Lavergne, penseur qui para d'un grand style
La page où resplendit le bon, le vrai, l'utile;

Guyot, viticulteur plein d'attrait, et Gayot
L'hippique, aussi charmant à lire que Guyot,
Et ces propagateurs des animaux d'élite,
Et Dampierre et Behague et Pluchet qu'on imite ;
Puis ceux qui nous ont dit les mystères du sol :
Chevreul, Nestor aimé, Barral, Boussingaut, Moll,
Dumas, Pasteur, de qui l'œuvre déjà bénie,
Contraint les moins fervents d'acclamer le génie ;
Et vous enfin qu'on voit, placés près du pouvoir,
Prêter à l'action le concours du savoir ;
Vous ! et ceux que j'omets, impuissant à tout dire ;
Vous tous qu'un même amour à la culture attire,
Et qui, pour maint esprit à l'erreur asservi,
Réhabilitez l'art que vous aurez servi,
Oui ! votre mission est à bon droit louée ;
Et c'est avec orgueil que je l'ai saluée ;
Et c'est avec bonheur qu'à vos efforts divers
J'adresse, obscur témoin, l'hommage de ces vers.

XVI

Parmentier ! avant tous dans ce tribut sincère,
J'ai nommé Parmentier près d'Olivier de Serre ;

Et ne pouvant donner juste part à chacun,
J'y reviens pour que tous soient honorés en un.
Oh! gloire à Parmentier! Quel conquérant sublime,
Quel héros, quel vainqueur illustre et magnanime,
Quel fier triomphateur, orgueil du genre humain,
Sut octroyer jamais, d'une puissante main,
Au monde, du besoin éternel tributaire,
Don plus grand que le sien? Oui! la pomme de terre!

Oui, doter l'indigent, dans son morne réduit,
D'un mets toujours nouveau, d'un pain presque gratuit;
Pour la mansarde étroite et l'étroite chaumine,
Avoir, du même effort, supprimé la famine;
Des hameaux aux cités partout, avoir enfin
A tout jamais rompu le blocus de la faim,
Oui, ce triomphe obscur, ma raison le préfère
Au gain ensanglanté d'un nouvel hémisphère!
Si l'humble solanée, odieuse autrefois,
Fut pourtant agréée à la table des rois,
Et si, par chaque jour que le ciel nous envoie,
Pour le foyer du pauvre elle est une humble joie,
Si sa rustique chair, des cités aux hameaux
Nourrit en même temps l'homme et les animaux,
C'est que des sots dédains par un grand cœur vengée,

Trente ans avec amour elle fut propagée.
Mais fut-on juste au moins pour le bienfaiteur? Non!
Car déjà le bienfait ne garde plus son nom,
Et nous vîmes bien tard, de gloire revêtue,
Aux yeux d'un peuple ému s'élever sa statue.

XVII

Injustice! N'importe! il faut toujours au bien
Dévouer, sans calcul, son cœur de citoyen;
Il faut toujours marcher où le devoir vous mène,
En comptant aux profits l'ingratitude humaine.
Des ingrats, n'en a pas qui veut. Quiconque en fait
Eut du moins le bonheur de semer le bienfait.

Mais revenons au but qu'il convient de poursuivre.
Je vais où mon dessein m'appelle dans ce livre;
Et pourrais-je à présent vous oublier, ô vous
Qui pour le pays cher à mon amour jaloux,
Sur le terrain rural, seuls, sans maitres, sans guides,
Fîtes vers le progrès les premiers pas rapides?

Novateurs bienfaisants en cet effort ardu,
A qui donc notre hommge eût-il été mieux dû?
C'est pourquoi, dans ces vers presque émus je vous nomme
Vous d'abord, Macheco, notre grand agronome!
Alleret, votre gloire, et qui n'a pas déchu,
En bonnes mains encore heureusement échu,
Alleret qui montra le premier dans nos plaines,
Et luzerne et sainfoin et trèfle à granges pleines,
Et les froments géants et les puissants labours,
Alleret vous raconte et vous louera toujours.

XVIII

Un nom! un nom encor qui soi-même se loue!
Mon pays avec moi nomme Bertrand de Doue.
Admirable vieillard à l'esprit toujours vert,
Qui durant soixante ans, comme un beau livre ouvert
Où ses contemporains s'instruisirent sans cesse,
Prodigua vos leçons, ô Savoir! ô Sagesse!

Aux combats du progrès toujours au premier rang,
Ce doyen vénéré, ce noble vétéran,

Nous montra soixante ans, dans l'ordre et l'harmonie,
L'involontaire éclat d'un modeste génie;
En lui nous comprenions, par lui nous avons su
L'empire ferme et doux qu'exerce à son insu
Quiconque unit le charme à la force discrète,
Et la raison d'un sage aux grâces d'un poète.

Pour moi, quels qu'aient été le péril et l'écueil,
O Nestor de nos champs, ce sera mon orgueil
D'avoir, instruit vingt ans à cette forte école,
Continué de loin votre tâche agricole,
Et transmis, après vous, pour d'heureuses moissons,
A nos cultivateurs, l'écho de vos leçons!

XIX

Je m'arrête, ayant dit ce que je voulais dire,
Et nommé quelques-uns des beaux noms que j'admire.
Impuissant témoignage, hommage trop obscur;
Du moins, parti du cœur, il reste digne et pur!
Heureux d'ailleurs, heureux le poème humble et tendre,

Si son cri de justice a su se faire entendre,
Et si quelqu'un, lisant mes vers, répète un jour :
« A ces grands citoyens, respect, honneur, amour ! »

Mais est-ce donc assez que les chants d'un poète,
Que l'âme d'un lecteur, seule et presque muette,
Que ces voix à la foule importunes souvent,
Une heure aient retenti pour fuir avec le vent?
Non ! ce n'est pas ainsi que justices sont faites !
Moi je voudrais qu'un peuple en de pieuses fêtes,
Dans un chœur formidable eût redit, tout entier :
« Gloire ! gloire à Dombasle et gloire à Parmentier !
Toute gloire à ceux-là par qui, bienfaits suprêmes,
Nos femmes, nos enfants, nos vieillards et nous-mêmes,
Nous oublierons la faim, vivace désespoir,
Et nous aurons appris le rustique devoir ! »

XX

Ah ! c'est que dans nos jours où la chaleur des âmes
Garde aux vils intérêts ses plus actives flammes,

En ce milieu factice où ceux qu'on croit heureux
Portent au seul Veau d'or leur culte âpre et fiévreux,
J'ai du moins ce mérite, ayant si peu tout autre,
D'admirer à plein cœur ou l'artiste ou l'apôtre,
Le bienfaiteur modeste et l'utile savant;
Et de les admirer même de leur vivant!
J'admire sans regret, j'admire sans envie;
Admirer ce fut l'un des grands dons de ma vie;
Et c'est dès lors pourquoi, poètes! quand je sens
Dans l'âme des penseurs, dans l'âme des puissants
Ramper ce double ulcère : égoïsme et marasme,
Je dis : à nous l'éclair divin, l'enthousiasme!
Passez, souffles de Dieu! passez! faisant grandir
Le feu sacré par qui tout devrait resplendir,
L'amour sacré, charbon ardent, qui purifie
Parfois d'un seul baiser toute âme et toute vie,
Car je sais bien aussi que ces religions,
Le Beau, le Vrai, le Juste, ont leurs contagions....
Oui l'admiration d'un grand peuple est féconde.
Pour elle, des héros ont remué le monde;
Pour elle, Michel-Ange et Webre et Raphaël,
Du sceau de l'idéal ont sacré le réel;
Et son dernier hourra qui se nomme la gloire,
Depuis quatre mille ans fait palpiter l'histoire,

Et toujours, ô grands cœurs! elle sera pour vous
Des généreux efforts le prix sublime et doux!

XXI

Donc j'admire avec joie; et pour mon vers docile
Toute juste louange est un devoir facile.
Admirer, oui. Flatter? non! Fléchir les genoux?
Et qui donc peut, hors Dieu, quelque chose pour nous?
Notre œuvre sous le ciel s'accomplit solitaire.
Régner, roi paternel, sur cent arpents de terre,
Commander en bon maître à trente paysans,
Cela n'aura jamais formé des courtisans.

Serait-ce un courtisan le pionnier aux mains rudes,
Demeuré si longtemps fidèle aux solitudes,
Aux vallons pleins de paix d'où je date ces vers,
Et qu'adombrent des rocs noirs coupés de prés verts;
Aux bois silencieux, aux bruyantes cascades,
Où de vieux ormes roux se courbent en arcades;
Aux lacs des oasis, cachés parmi les monts,
A cette alme nature enfin que nous aimons,

Nous autres montagnards nourris d'un lait robuste,
Dans l'audace du cœur et dans l'amour du Juste!

Eh! pour l'homme du sol qui, sur un fief étroit,
Reste debout et fier dans sa force et son droit;
Pour nous tous, agronome ou bêcheur, pauvre ou riche,
L'âpre ambition, c'est d'éventrer une friche,
D'extirper le genet, la ronce, et d'ébrécher
Ou le pavé de lave ou la dent du rocher;
C'est de voir, l'an d'après, sur ces plaines béantes,
Ondoyer et jaunir quelques moissons géantes...
Pour cela, mon Dieu non, nous n'avons nul besoin
Qu'un puissant de hasard nous protège de loin,
Que dans une harangue apprise et trop savante
Un chambellan doré nous conseille et nous vante,
Et, prodigue de mots, fasse pour notre bien]
La pluie et le beau temps que Dieu fait seul très bien.

XXII

Mais pour ne point flatter faut-il donc faire étude
D'un pessimisme amer, prompt à l'ingratitude;

Et ne plus rendre hommage avec sincérité
Aux droits de la Justice et de la Vérité?
Dire la vérité, c'est le devoir, quand même.
La Justice? on la sert sans compter, dès qu'on l'aime.
Lors donc que j'ai loué les apôtres fervents
Du labeur agricole, et ses dignes servants;
A l'égal du savoir honorant la pratique,
Lorsqu'on me vit inscrire au livre d'or rustique
Tant de noms vénérés, ceux pour qui je voudrais
Susciter tout amour fidèle à tout progrès,
Devrais-je maintenant hésiter et me taire,
Parce que de plus haut on a servi la terre?
Parce que cette cause, âme d'un grand devoir,
Pour protecteur habile eut aussi le Pouvoir?
Non! mon vers libre et franc ne doit rien à personne;
Mais je puis dire haut quand l'équité l'ordonne :
« Pour le peuple des champs trop oublié toujours,
Plus d'un utile essai fut tenté de nos jours.
L'État, mieux inspiré que ses vieilles sagesses,
Sut confier au sol de plus amples largesses;
Et l'on vit ce pouvoir, aux grands arts nourriciers,
Accorder plus et mieux que tous ses devanciers.

XXIII

Les concours, ces tournois, ces joûtes magnifiques,
Où vont se rencontrer des lutteurs pacifiques,
Où triomphe et revers dotent également
Et vainqueurs et vaincus d'un même enseignement;
Où chacun se faisant une prompte science,
Par les yeux en un jour conquiert l'expérience;
Où les plus maltraités, sans accuser le sort,
Tous ensemble, et de cœur, applaudissent l'effort;
Où, tombant de la main d'un juge qui l'honore,
La prime au lauréat sourit plus belle encore;
Où le même banquet convie au même honneur
Auprès du paysan le dernier grand seigneur;
Où notre France enfin constate chaque année
Sa richesse à grandir noblement obstinée,
Et forme, triomphante, en un faisceau commun,
Son trophée opulent des gerbes de chacun;
Oui, ce fut une large et bienfaisante idée
Par un heureux élan promptement fécondée,

Et tout agriculteur, comme je fais ici,
A ce seul souvenir, répétera : Merci !

XXIV

Sur un autre terrain j'applaudirai de même
Aux spectacles offerts. L'élu du rang suprême
Eut sa ferme, où la main qui tint le gouvernail
Du monde, put toucher l'humble outil du travail :
La charrue à vapeur, les larges défonceuses,
Tous les engins nouveaux, faneuses et faucheuses,
Sous les yeux d'un public, juge expert du succès,
Obtinrent le grand jour pour leurs premiers essais ;
Les animaux d'élite et de races superbes,
Des grands parcs de l'Etat paissaient les hautes herbes ;
Bientôt, leur descendance, au loin se propageant,
Etendit le bienfait d'un choix intelligent ;
Et, grâce à ce début, grâce à l'utile exemple,
Vers la production plus précoce et plus ample,
Avant que de longs jours ne fussent révolus,
Le pays tout entier put faire un pas de plus.

Ailleurs, on s'attaquait aux plus arides plaines ;
Les granges, l'an d'après, furent de froment pleines ;
Et la moisson trahit, au gré d'un beau dessein,
Ce qu'un sol dédaigné recélait dans son sein.

XXV

Ce fut là quelque chose. En cette vaste sphère,
Quelque chose, est-ce assez? n'est-il plus rien à faire?
Tout ce qui fut voulu, tout ce qui fut tenté,
Put-il prendre enfin corps dans la réalité?
Hélas! plus d'un programme en vains débris surnage.
Le vrai crédit rural et le réel drainage,
Et le reboisement du versant dénudé
Où l'inondation tant de fois a grondé,
La viabilité rurale plus parfaite,
Et la part de rail-way pour tous justement faite ;
Toute vieille promesse accomplie en ce point,
Et pas d'ajournement où la loi n'en mit point;
Beau bilan de projets qui, loin du jour pratique,
Germèrent lentement dans l'œuf bureaucratique!...

Oui, qui que vous soyez, vous puissants dont la main
Pourra saisir la rêne et gouverner demain,
Voilà tout ce qu'attend et tout ce que réclame
Le producteur vers qui doit se pencher toute âme.
Car vous l'aurez bientôt compris, c'est sur les lieux,
C'est en portant l'effort dans leurs propres milieux,
C'est en faisant la guerre en face aux faits eux-mêmes,
Qu'il faut résoudre enfin les plus ardus problèmes,
En prouvant de plus près aux hommes du labour
Qu'au prix de leurs sueurs ils commandent l'amour.

XXVI

Aimer ! en y vouant sa force et son génie,
Mêler quelque humble joie à la tâche bénie ;
Aider de cœur et d'âme au progrès souverain
Dont tous profiteront car tous veulent du pain ;
Rendre plus tolérable et moins dure la vie,
Aux travaux bienfaisants tout entière asservie,
Quand on est la grandeur, quand on est le pouvoir,
Oh oui ! c'est un grand rôle et c'est un beau devoir !

Que vous demandent-ils ces bienfaiteurs agrestes?
Leurs vœux sont bien bornés, leurs désirs bien modestes :
Pour soi, pour tous les siens, contre un ciel assombri
Sous la tuile ou le chaume avoir un sûr abri;
Sans luxe, sans hochets, sans rien de ce qui brille,
Récolter largement le pain de la famille;
Après avoir vieilli dans le labeur ardu,
Prendre, au soir, un instant d'un repos si bien dû;
Garder à ses foyers ainsi rendus prospères,
Intact et révéré le culte de ses pères;
Et, l'absence des maux ayant fait le bonheur,
S'endormir sans regret dans la paix du Seigneur,
Tel est, loin de la sphère où plane l'impossible,
Le petit idéal qu'il faut rendre accessible,
En appelant toujours à des progrès meilleurs
Ce peuple du travail et des vrais travailleurs.
Pour eux tous, sur le sol dont le contact honore,
Si l'on a fait un peu, qu'on fasse plus encore.
Si l'on a fait beaucoup, penseurs! vous savez bien
Qu'on le leur devait. Eux, ils ne doivent plus rien,
Eux qui, pour une vague et lointaine espérance,
Font à tous les pouvoirs ce don divin : La France!

LIVRE HUITIÈME

LIVRE HUITIÈME

ARGUMENT

Gloire encore au paysan dont le soc devient l'épée. — Jeanne d'Arc. — Que l'amour du poète pour le paysan et son œuvre date de loin. — Souvenir de la vingtième année. — Pourquoi toujours des impressions personnelles? — L'église de campagne. — Profil de jeune fille. — Le sermon au village. — Rêverie dans les bois. — Le poème s'achève. — Adieu du poète à son œuvre.

I

A vous encore, à vous toujours, hommes des champs,
Place, comme au premier, au dernier de mes chants.

Certes, j'ai mal traduit en cet humble poème,
Votre vie et votre art et sa valeur suprême;

Mais j'aurai, tout au moins, bien qu'à peine entendu,
Enseigné quel respect bienveillant vous est dû,
Et montré, pour toute âme aux grands devoirs nourrie,
Montré que vous aimer c'est aimer la patrie.

Oui, vos héros sont ceux que préfère entre tous
Le sage, le penseur dont le cœur est à vous,
Et qui cherche, attentif aux splendeurs de l'histoire,
Dans vos titres divers tous les genres de gloire.

Or, évoquant déjà ce noble souvenir,
J'ai nommé Jeanne d'Arc et j'y veux revenir,
Car pour vous, laboureurs dignes de l'épopée,
Dont le soc tant de fois fut une grande épée,
De la France rurale aux subites fiertés,
Jeanne n'est-elle pas le symbole?... Écoutez!

II

L'étranger est partout. Partout les longs outrages.
Partout le désespoir dans les plus fiers courages.

Le grand peuple affaissé, sur un sol envahi
Pleure, saigne, agonise, appelle et meurt trahi;
Tout à coup une femme apparaît. Dieu la mène.
Elle n'a rien appris de la sagesse humaine.
Bergère, elle ne sait que deux mots : France et Dieu!
L'oriflamme à la main, le front haut, l'œil en feu,
Elle va, tout revit. Sous l'éclair magnanime
La trahison se voile et l'orgueil se ranime.
Elle ordonne; Roi, preux et peuple, tout la suit.
Elle pousse à l'Anglais, l'Anglais s'étonne et fuit.
Les plis de son guidon promènent la victoire,
O spectacle! Et ce bras d'enfant fait de l'histoire!
Qu'importe qu'au bûcher par la haine irrité,
La mort doive sacrer son immortalité?
Son œuvre est accomplie et sa gloire s'achève.
Elle a sauvé la France en lui montrant un glaive.
La chaumière a donné la leçon au palais;
Pour déblayer le sol et pour chasser l'Anglais
Les chemins sont frayés, d'autres suivront la trace!...
Peuple! peuple des champs, Jeanne d'Arc c'est la race.

III

C'est la race qui meurt, nom obscur, mais cœur fier,
Pour sauver le pays qu'elle fécondait hier,
Et qui garde, fidèle à son œuvre constante,
Dans les humbles labeurs les vertus de la tente.
C'est la race qui dure en lassant le trépas,
Qu'on ne peut épuiser, qu'on n'exilera pas,
Qu'il faut, pour qu'elle atteigne à son rang légitime,
Placer plus haut toujours, dans la commune estime,
Afin que rehaussant aussi par le savoir
La tâche où s'accomplit son généreux devoir,
Elle montre, prodigue au contempteur lui-même,
Que ses bienfaits accrus sont le progrès suprême.

Pour moi, non ce n'est pas d'hier que j'ai compris
La beauté du travail agricole et son prix,
Et combien en ce monde, où c'est là l'œuvre immense,
Il faut donner au sol toute prééminence,
Et combien ce destin aux fréquentes rigueurs,
Le sort du paysan est cher à tous grands cœurs.

Quoi! c'est déjà si vieux! quoi! voici tant d'années,
Que ces convictions dans mon âme sont nées,
Et que j'ai sans réserve, au peuple du labour,
Inutile présent, donné tout mon amour!
Oui! c'est déjà si vieux que je n'ose le croire.
Mais le souvenir vit au fond de ma mémoire,
Et j'y vois dans les flots de l'azur enchanté
Un tableau plein de grâce et de suavité.

IV

« Mais pourquoi donc sans cesse (on me l'a dit naguère),
Dans le fait personnel, intime, obscur, vulgaire,
Chercher complaisamment et traduire au hasard
L'impression d'un jour, sans grandeur et sans art? »
Mon Dieu, j'ai tort sans doute et j'en crois la critique;
Je sais assez combien pèche ma poétique;
Mais pour faire autrement, plus d'art aurait menti.
Eh! que puis-je exprimer hors ce que j'ai senti?
Que sentaient les héros de Carthage ou de Rome?
Je l'ignore et n'en ai nul souci. Je suis homme,

Et pour mettre en mes vers quelque chose d'humain,
C'est sur mon propre cœur que j'ai posé ma main;
Et les poètes vrais, ceux-là surtout qu'on aime,
Tout en faisant bien mieux, n'ont-ils pas fait de même?
Et les plus admirés sont-ils les plus touchants?
Oui, si j'ose insister encore sur ces chants,
Plus j'y mis de mon cœur et plus je crus entendre
Répondre d'autres cœurs, écho fidèle et tendre;
Plus j'y mis de mon âme et plus il me sembla
Que j'approchais du but, que le but était là!
C'est pourquoi, pour qu'un jour d'enchantement renaisse
Je reviens vers le grand enchanteur, la jeunesse;
Et j'évoque, sans art, un souvenir des temps
Où tout était ivresse en moi; j'avais vingt ans.

V

C'était une humble église à la façade blanche;
Le village accourait à la voix du dimanche;
Et la foule en passant saluait, au dehors,
La vieille croix planant sur le repos des morts.

L'hymne vague et confus de la cloche sonore
Dans la plaine, à l'entour, retentissait encore.
J'entrai. L'art n'ajoutait nul éclat au saint lieu,
Où seule résidait la majesté de Dieu!
L'orgue ne pleurait pas ses magnifiques plaintes;
Mais le peuple des champs, fidèle aux choses saintes,
S'inclinait dans sa foi sous le Verbe divin,
Et le pieux semeur ne semait pas en vain.
Pensif je contemplais et le peuple et l'église,
Sachant que tout est grand quand Dieu l'idéalise;
Trouvant que ce tableau, dans sa rusticité,
Avait son éloquence et sa sublimité.
Or, une vierge, au loin, les deux mains sur son livre,
Suspendait sa pensée aux sources qui font vivre;
Je la vis. Mon regard s'arrêta quelque temps,
Sur ce front étoilé de ses dix-sept printemps;
Rien n'était simple et pur comme la jeune fille;
Parmi les fils des champs on l'eût dite en famille,
Si la distinction sur ses traits n'eût écrit
La noblesse du cœur et celle de l'esprit.
Comme une grappe noire où le soleil se joue,
Ses longs cheveux bouclés ruisselaient sur sa joue,
Et sur son front si pur, puisant leur flamme aux cieux,
Comme un rayon de jais étincelaient ses yeux;

Sa taille encore enfant, ainsi qu'un beau jonc frêle,
S'effilait dans cette ombre où je planais sur elle ;
Son geste sobre et rare était vif et charmant,
Et tout vibrait de grâce en ce chaste instrument ;
Et la voyant ainsi, nul n'aurait su sans doutes
Dire si la jeune ange était belle entre toutes.
Mais qui n'aurait senti, quand le prêtre parla,
Senti que le bonheur était peut-être là ?

VI

Et le prêtre au hasard cueillant la parabole,
La Vérité vivante émergeait du symbole.
Aux riches, aux heureux parmi les villageois,
S'adressant tout d'abord, il leur disait :

« Ma voix

Ne se lassera pas, enfants, de le redire ;
O vous à qui le ciel sembla toujours sourire,
O vous que de ses dons il a toujours comblés,
N'ayez point tant d'attache aux biens accumulés !
Parmi les grands soucis des choses de la terre,

Accordez à votre âme une pensée austère;
Songez moins au ruisseau qu'aux sources dont il sort.
Laissez un peu la main de Dieu dans votre sort.
Le Maître universel qui gouverne le monde
N'a pas besoin de vous pour son œuvre féconde.
Lui qui daigne nourrir les passeraux au nid,
N'abandonnera point l'homme qui le bénit.
Voyez fleurir les lis au fond de la vallée :
Dieu seul les a vêtus de leur robe étoilée;
Ces joyaux du désert, dont l'encens monte au ciel,
Où l'abeille à loisir s'abreuvera de miel,
N'ont pas tissé leur lin ou poli leur ivoire,
Et sont plus beaux pourtant qu'un grand roi dans sa gloire. »

*
* *

« Cultivez donc le champ qui germe sous vos mains,
Mais n'usez point votre âme aux angles des chemins.
Dans le sillon obscur d'où jaillira la gerbe,
Dans le pré verdoyant qui prodiguera l'herbe,
Récoltez sans orgueil ce qui suffit à tous,
Et que l'indigent même ait sa part après vous.
L'homme né de la femme, à la terre arrosée
Doit son âcre sueur pour féconde rosée.

18

N'allez donc pas courir, pour mille vanités,
Tous les hasards du mal dans l'ombre des cités.
Voyageurs d'un instant dans un pays de songes,
Ne tendez point la lèvre aux coupes de mensonges;
Ambition, savoir, toutes choses d'un jour,
Ne valent pas la foi, l'espérance, et l'amour.... »
« O vous que Dieu fit naître au sein de la campagne,
Que vous faut-il de plus? Une chaste compagne,
Des enfants dont on doit rendre compte au Seigneur,
La paix, le pain du jour, n'est-ce pas le bonheur?
Et n'est-ce point assez pour atteindre au but sombre,
Puisque la mort sur nous étend déjà son ombre,
Que l'heure est incertaine et que tout est si peu
Au jour où l'âme en deuil s'éveille devant Dieu!... »

VII

Et puis pour être tout à tous, pour faire entendre
Et goûter de chacun le mot qu'on pût comprendre,
Aux pauvres, aux petits à leur tour s'adressant,
Il leur disait, avec un paternel accent,

Avec une façon touchante et familière,
Où s'épanchait sans art son âme tout entière :

« Et vous! vous dont je sens et la joie et les maux
Plus qu'à l'égal des miens, enfants de ces hameaux
Où la foi vit encor souriante et docile,
Vous pour qui croire est doux comme aimer est facile,
Pour la centième fois, moi votre vieux curé,
Je veux redire encore et je proclamerai
Ce que le doux Jésus, mon seul maître et le vôtre,
Dit bien souvent tout bas à mon cœur d'humble apôtre,
A savoir que c'est vous, vous, pauvres ignorés,
Oui, c'est vous qu'il préfère entre ses préférés!

Vous le savez bien tous qu'il naquit dans la crèche,
Qu'à peine il eut, pour couche, un peu de paille fraîche,
Que l'âne avec le bœuf, amis à vous connus,
De leur souffle échauffaient ses petits membres nus;
Vous savez que Jésus est le Dieu de l'étable;
Qu'il ne dédaigne pas votre toit, votre table;
Que lui-même il reçoit de votre rude main,
Le pain par vous offert au pauvre du chemin;
Vous savez que du haut du ciel même, ô merveille!
Sur vous, petit troupeau, ce divin pasteur veille!

Qu'au plus abandonné qui demande pitié
Il donne le trésor divin, son amitié;
Qu'au soir, dès qu'il entend prier l'humble fermière,
Même avant le palais il bénit la chaumière;
Et qu'un frêle soupir, jailli d'un cœur aimant,
A pour lui plus de prix que l'or du firmament;
Et que pour ajouter aux célestes phalanges,
Pour recruter des saints à mettre au rang des anges,
Il choisit entre tous les mérites obscurs....
Donc, soyez, pour lui plaire, ô soyez bons et purs!
Dans les félicités, dans les destins contraires,
Aidez-vous, aimez-vous, ô familles de frères,
Familles de chrétiens dont le père est aux cieux,
Et que le frère aîné, Jésus, guide des yeux! »

*
* *

« Certes, vous cheminez dans une rude ornière;
Je le sais; et pour vous quand vient l'heure dernière,
Lorsque la mort vous tend les bras, comme un ami,
Vous avez bien souffert, vous avez bien gémi!
Par la pluie et le froid, par la neige et le givre,
Vous avez rudement travaillé, pour mal vivre.

Le pain fut noir souvent; plus d'une fois enfin,
C'est le plus dur ceci, les enfants eurent faim,
Et votre pauvre femme, épuisée ou malade,
Pour endormir la faim chantait quelque ballade.
Oh! je vous plains, allez! je voudrais bien pouvoir...
Mon Dieu, vous le savez, ce n'est pas le vouloir
Qui fait défaut; mon Dieu! Je vous plains et j'endure
Aussi, moi, tous les maux qui vous font l'heure dure.
Je souffre comme vous, et je pleure avec vous;
Mais je prie, et prier, ô mes enfants, c'est doux!
Mais je dis du profond de mon cœur : Notre Père!
Et quand j'ai bien prié la foi répond : Espère!
Faites, faites ainsi; priez quand vous pleurez,
Priez quand vous souffrez, et vous espérerez :
Et le saint crucifix, symbole d'espérance,
Vous montrera le ciel à travers la souffrance. »

*
* *

« O Père tout-puissant qui demeurez aux cieux,
Béni soit votre nom, à toute heure, en tous lieux!
Que votre règne saint parmi nous s'établisse!
Que votre volonté sur terre s'accomplisse,

Ainsi que dans le ciel. Veuillez, dans votre amour,
Donner à nos besoins le pain de chaque jour;
Comme nous pardonnons leurs offenses aux autres,
Daigne votre bonté nous pardonner les nôtres;
Dans nos tentations écartez le péril,
Seigneur, et gardez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

VIII

D'une voix tendre et grave ainsi parla le prêtre.

Bientôt seul, je laissai la foule disparaître,
Et m'abîmai longtemps dans ce simple discours;
Et l'heure s'écoulant en des rêves trop courts,
Me sentant pénétré d'une amitié profonde,
Pour ces hommes de paix à la tâche féconde,
Dont le digne pasteur avait si bien fait voir
Et le sort sans sourire et l'austère devoir,
Je me dis : Oui, c'est là, dans leur étroit domaine,
Qu'est, en sa vérité, la destinée humaine!
Et toi! vierge au front pur comme les fronts d'élus,

Toi que j'ai vue un jour pour ne te revoir plus,
Tu resteras pour moi comme la chaste image
Du rustique bonheur, entrevu sans nuage!
Or, lorsque vint le soir, lorsque l'ombre des cieux
Posa sur les grands monts son pied silencieux,
Quand la brise de nuit, en secouant leur pluie,
Émut d'un long frisson les sapins qu'elle essuie,
Seul encore, et rêvant sous l'abri des grands bois,
Seul j'écoutais toujours la nature et ses voix.
Et tous mes souvenirs agitant ma pensée :
« Mon Dieu, criai-je alors, la foule est insensée,
Cherchant toujours le but loin de son horizon.
Le prêtre nous l'a dit, le prêtre avait raison :
« Voyageurs d'un instant en ce pays de songes,
« Pourquoi tendre la lèvre aux coupes de mensonges?
« Ambition, savoir, toutes choses d'un jour,
« Ne valent pas la foi, l'espérance et l'amour! »

Heureux donc qui s'assied dans son vallon prospère
Sous le massif ombreux planté par son vieux père!
Heureux qui peut dormir, quand on clora ses yeux,
Sous le gazon rustique où dorment ses aïeux;
Heureux qui n'a voulu, des chaînes de la terre,
Que le mystique anneau d'un amour solitaire;

Heureux qui prit pour guide, en son trajet mortel,
La vierge rencontrée au pied d'un humble autel! »

IX

Oh! depuis lors, les ans ont passé sur nos têtes!

Dans le vide, et parfois dans un vol de tempêtes,
La vie a pris nos jours. Les hasards du chemin
Nous ont parfois jetés dans le combat humain.
Sans qu'un astre y remonte ou qu'une aube y renaisse,
Amis! dans notre ciel, a sombré la jeunesse;
Et que d'enchantements, sur les brisants amers
Dispersés, déchirés comme l'algue des mers!
Nous avons bien couru! Le monde des idées
Vit souvent dans sa nuit nos âmes attardées.
Nous fouillions l'infini sans halte ni repos;
Les nuages fuyaient comme de grands troupeaux;
L'espace nous berçait dans son océan vague,
Et l'esprit haletant flottait de vague en vague.
Ce fut un long voyage où les cœurs ont vieilli;

Et plus d'un par la mort, sur la route assailli,
Sans savoir où sa tombe aurait une humble pierre,
Laissa tomber sa main et ferma la paupière;
D'autres, trop entraînés aux pièges suborneurs,
Se firent impuissants aux modestes bonheurs;
D'autres, sentant toujours s'agiter sur leurs couches
L'implacable fureur des passions farouches,
Et buvant le vertige, enivrement fatal,
Sont à jamais proscrits du doux abri natal;
Mais parmi les fruits morts, parmi les fleurs fanées,
Lequel ne garda point, de ses jeunes années,
Sans comprendre pourquoi, quelque souvenir pur,
Humble myosotis au regard plein d'azur!

X

Pour moi qui sus du moins, dans ma chère retraite,
Retrouver une paix souriante et discrète,
Et qui, dans le labeur sous le ciel accompli,
De tout un vain passé n'ai gardé que l'oubli,
Lorsque je m'interroge, ou lorsqu'on me demande

D'où me vint pour les champs l'attraction si grande,
Et de quand date en moi pour l'homme du labour,
Pour sa vie et son œuvre un si réel amour,
Et le projet bien vieux dont j'eus l'âme saisie,
De vouer à son sort toute ma poésie,
Sur un versant ombreux des monts du Dauphiné,
Ne sachant plus comment, je me sens ramené;
Je revois tout à coup, noyés dans le feuillage,
Une blanche façade, un clocher de village;
Vers l'autel, une vierge à deux genoux, parmi
Des groupes villageois, formés d'un peuple ami;
Et j'entends un vieillard, dans la rustique enceinte,
Disant, écho voilé de la parole sainte :
« Ambition, savoir, toutes choses d'un jour,
« Ne valent pas la foi, l'espérance, l'amour!.... »

Il me souvient alors, qu'au temps où tout enivre,
A vingt ans, je rêvais d'écrire un jour ce livre.
Impuissant et tardif, j'atteins pourtant le but;
J'ai tenu ma promesse et payé mon tribut.

XI

La tâche est accomplie, et l'œuvre enfin s'achève.

Combien c'est beau toujours le poème qu'on rêve!

Mais à qui de nos jours échut-il d'y trouver
Tout ce que l'idéal nous donnait à rêver?
A défaut de grandeur, à défaut de génie,
Il y fallait partout prodiguer l'harmonie;
Et l'harmonie a fui quand la réalité
Cassa brutalement l'aile au songe enchanté.
Entre cette nature immense et souveraine,
Toujours jeune, toujours pure, toujours sereine,
Toujours belle! et le cœur par l'orage troublé,
Le cœur tombé du haut de son ciel étoilé,
La vie, hélas! avec ses rudes alternances,
La vie a suscité tant d'âpres dissonances!
La nature reste une; et le cœur tourmenté
N'a plus les grands accords et la grande unité;

De nos émotions cherchant en vain la trace,
L'âge mûr a perdu la candeur et la grâce;
Et la jeunesse est loin, emportant le secret
De semer sans compter le sourire et l'attrait.

Il faut donc, à l'aveu cruel je me résigne,
Il faut donc qu'un plus jeune, un plus pur, un plus digne
Reprenne un jour mon œuvre, et fasse sur mes pas,
Hélas! ce que j'aurais dû faire et ne fis pas.

XII

Oh! qu'il soit jeune et pur comme l'heure d'aurore,
Où toute voix au ciel monte en hymne sonore!
Qu'il soit suave et doux, qu'il soit suave et pur,
Comme un ruissellement de soleil dans l'azur!
Qu'il soit doux et soit fort, qu'il soit fort et soit libre!
Qu'il ait un cœur profond où le sens de Dieu vibre,
Un cœur gardé toujours, comme un don de haut prix,
Loin des haines et loin des amours de mépris.
Sous le nimbe éclatant de sa candeur première

Qu'il s'avance le front baigné dans la lumière!
Parmi les grands discords aux éclats menaçants,
Parmi les insulteurs vils et les vils passants,
Enivré, souriant, ferme, puissant, austère,
Attentif au spectacle émouvant de la terre,
Qu'il s'avance, pensif, sans regarder, sans voir
Ce qui n'est pas le beau, le grand et le devoir!

Qu'il ait pu chaque soir redire à son bon ange:
« Sans y salir mes pieds j'ai plané sur leur fange.
Pour remplir cette vie où l'homme n'a qu'un jour,
Je n'ai rêvé qu'un rêve et voulu qu'un amour;
Au rude et saint labeur asservi sans relâche,
Je ne tentai qu'une œuvre et n'aimai qu'une tâche;
Et suis digne, ébloui que je fus de ciel bleu,
Oui, digne de chanter le poème de Dieu! »

XIII

Poète alors tout plein des forces attractives,
C'est lui qui, conquérant les foules attentives,

C'est lui le mage auguste et le poète roi.
C'est lui, pourquoi, mon cœur! ne fut-ce donc pas moi?
Qui, parlant pour quiconque est digne de l'entendre,
S'écriera d'une voix tour à tour fière ou tendre :
« Les temps ont leur menace ardente. Le salut
Ne sera qu'où l'arrêt souverain le voulut.
Donc à l'œuvre toujours ardue et toujours belle!
France! à l'œuvre du sol, qui t'attend, qui t'appelle!
France! à l'œuvre de vie où se rajeuniront
Tes enfants qui déjà sentent fléchir leur front!...

Au soldat du labour justice, amour et gloire!...
Et vous, partout où naît sa féconde victoire,
Enivrez-vous, penseurs au cœur religieux,
Dans la sublimité formidable des cieux,
Dans la sérénité souriante des choses,
De la bonté des champs, de la douceur des roses,
Du mystère d'amour caché dans le sillon,
Des grâces du coteau, des charmes du vallon,
De la fierté des monts, des splendeurs de l'abîme,
Et de tout ce qui peut, attrayant ou sublime,
Nous montrer sous l'azur, immense transparent,
Visible et rayonnant toujours, le Dieu très grand! »

XIV

Oui! sur ce grand sujet qui saura faire un livre,
Peut croire en l'avenir; son nom est sûr de vivre.
Pour moi, le livre échoue en efforts impuissans,
Mon poème est encore à faire, je le sens.

Ah! quand Dante achevait sa grande Comédie,
Léguant aux siècles l'œuvre entre toutes hardie,
Confiant dans sa force et plein d'un noble espoir,
Il s'écriait, malgré le présent triste et noir,
Il s'écriait joyeux :

« Si ce divin poème,
Auquel mirent la main la terre et le ciel même,
Triomphe, ayant usé mes jours dans le travail,
De ces fureurs qui m'ont fermé le doux bercail
Où je dormis enfant, gardant ma seule haine
Aux loups qui nous ont fait une guerre inhumaine,
Avec un autre accent, avec d'autres cheveux,
Je rentrerai, poète, au séjour de mes vœux;

Et sur ces mêmes fonts où je pris le baptême,
Il me sera donné de ceindre un diadème! »

Horace, souriant dans l'orgueil souverain,
Disait : « Mon monument vivra plus que l'airain! »

L'humble Virgile enfin, aux champs toujours fidèle,
Savait pourtant aussi que sa Muse immortelle,
Pour Rome deux fois grande aux yeux de l'univers,
Assurait à jamais la gloire des beaux vers!
Ainsi, ceux-là dont l'œuvre éclatante et féconde,
Dans l'immortalité doit éblouir le monde,
Ceux-là savent d'avance et devinent toujours
Que leur nom triomphal est plus fort que les jours,
Qu'ils conquerront le temps, leur fief et leur domaine,
Et qu'ils sont les élus de la pensée humaine!...

XV

Souvenirs immortels, que voulez-vous ici,
Et qu'avez-vous à faire en murmurant ainsi?

Mes vers à moi, le jour qui va fuir les emporte;
Nés aujourd'hui, demain ils seront morts. Qu'importe?
Dût les atteindre au vol un sourire moqueur,
En auront-ils moins pris le plus pur de mon cœur?
En garderont-ils moins le meilleur de mon âme,
Et le dernier rayon de ma dernière flamme,
Et le dernier désir, et le dernier espoir
Où je veuille me prendre en attendant le soir?

La famille, les champs, la villa de mes pères,
Mon effort agricole en des œuvres prospères,
Tout ce petit bonheur, aux yeux jaloux caché,
Où je veux vivre encore et mourir attaché,
Oui, tout cela pour moi rit dans l'obscur poème;
Il est humble, il est faible, et tel qu'il est je l'aime!
S'il ne m'a pas tenu ce qu'il m'avait promis,
Du moins pourra-t-il vivre en quelques cœurs amis;
Et n'eût-il que pour vous, enfants, un humble charme,
Enfants, mes doux enfants, je lui donne une larme,
Une larme d'adieux, une larme d'amour,
Qu'en relisant ces vers vous me rendrez un jour!

DIX ANS APRÈS

1872

Quand j'écrivais ces vers, quand j'achevais ce livre,
La France était heureuse et belle avec fierté.
Dans l'orgueil de la chair elle se sentait vivre;
Et le monde adulait sa force et sa beauté.

Facile, complaisante à toutes les caresses,
Dédaigneuse des voix qui lui criaient : assez!
Elle buvait à flots les terrestres ivresses
Et dormait sur la foi des rêves insensés.

Le châtiment veillait. Écrasant coup de foudre
De nos prospérités il a brisé l'essor.
Nos plus fiers bataillons ont roulé dans la poudre;
Et la plaie à nos flancs béante, saigne encor...

La terrible leçon sera-t-elle perdue?
Dans l'épreuve de feu saurons-nous rajeunir?

France qu'aima le Christ, grande race éperdue,
Verras-tu pour tes fils renaître un avenir?

Moi je garde la foi qui toujours fut la mienne;
Et plus haut que jamais je redis pour adieu :
Refaisons une France agricole et chrétienne,
Peuple ! et relève-toi le soldat de ton Dieu !

Le Droit aura subi la plus mortelle entorse.
Le Droit ne peut mourir; la France prie et croit.
On nous a dit : Le monde appartient à la force;
Je réponds : Dieu survit. L'avenir est au droit.

NOTES

NOTES

NOTES DU LIVRE PRÉMIER

I. Page 8, vers 5.

Couché près du sillon qu'on prépare au froment, etc.

A défaut de tout autre mérite, ce poème, on le comprendra, je l'espère, a tout au moins celui de la réalité, de la spontanéité, de la franchise de l'impression. Foin, blé, luzerne et trèfle, ma moisson tout entière, ont bien réellement poussé sous le ciel, en plein soleil, en plein air, sous l'ondée et sous le rayon. C'est les pieds enfoncés dans la glèbe mouvante des labours profonds que j'ai peint la charrue, les bœufs et le bouvier.

II. Page 17, vers 3.

Oh! dans nos jours de lutte et d'angoisse profonde...

Ces vers ont été écrits à une époque où le trouble moral se traduisait en désordre matériel, avec une énergie menaçante. Si le calme se fit ensuite à la surface, le pro-

blème ne fut pas pour cela résolu ; loin de là. La tendance sociale qui court éperdument au luxe exagéré, à la désertion des campagnes, à l'absorption des forces vitales d'un pays dans les grands centres et au profit des puissantes agglomérations urbaines, constitue à notre sens un danger d'avenir toujours menaçant et toujours plus prochain.

Cette note, qui date de la première édition du *Poème des champs*, n'a plus besoin aujourd'hui de justification ni de commentaire.

III. Page 25, vers 1.

Et voyez quel programme !...

Le programme que nous indiquons ici n'est pas un programme de fantaisie, disant au hasard ce qui a pu entrer dans le cadre du vers. Nous croyons, en une seule page, avoir indiqué, tout au moins par un mot, ce qu'il y a de sérieux, de réellement pratique et surtout de suffisamment facile à généraliser dans le désidératum actuel d'une agronomie progressive. On oublie trop souvent, en faisant une propagande théorique au profit du progrès, que tous les enseignements les plus parfaits ne sont rien pour le monde agricole s'ils ne s'adressent qu'aux situations exceptionnelles, s'ils exigent tout d'abord, en capital, en instruction, en forces de tout genre, ce qui est exclusivement le privilège d'un petit nombre. — Enseignons le progrès tel que peuvent le pratiquer le paysan, le fermier, le tenancier le plus gêné lui-même. C'est là qu'est l'effort sérieux et fructueux à tenter. Quant aux

tours de force, il faut les étudier avec curiosité, avec intérêt quelquefois; il ne faut pas y pousser inconsidérément tout le monde.

Depuis que ces notes sont écrites, j'ai cherché à vulgariser les mêmes idées dans des ouvrages d'agriculture plus ou moins élémentaires : l'*Agriculture progressive à la portée de tout le monde, La Prime d'honneur*, etc. Je manquerais de sincérité si je ne disais pas que je persiste plus que jamais à croire que je suis dans le vrai.

NOTES DU LIVRE II

I. Page 45, vers 2.

Que du moins aujourd'hui quelques chers paysages...

Les sites dont il est parlé dans les pages qui suivent, le vallon des Estreis, la montagne de Bar, les pics du Mezenc, attireront certainement un jour, dans le pittoresque pays du Velay, les artistes et les curieux qui vont chercher encore aujourd'hui, hors de la France, des spectacles souvent bien inférieurs.

II. Page 58, vers 7.

Du plateau transformé que sa visite honore...

L'œuvre de Bonnassieux, la statue de Notre-Dame de France, aujourd'hui debout sur son magnifique piédestal naturel, réalise un effet supérieur encore à tout ce qu'il

avait été permis d'espérer. Elle sera l'éternelle commémoration d'un grand fait religieux, d'une grande gloire nationale. Rien n'a manqué à cette œuvre, ni le site incomparable, ni la gloire de nos armes, ni l'héroïsme invincible d'un grand homme de guerre, ni le zèle et la haute intelligence du prélat à qui revient l'honneur de l'entreprise, ni le génie d'un artiste admirablement inspiré, ni l'enthousiasme des populations et les acclamations passionnées des foules.

III. Page 62, vers 5.

C'est là qu'avec orgueil nous avons vu naguères
De nobles vétérans venus des grandes guerres...

Je devais, certes, cet affectueux souvenir à d'aimables et excellents voisins, à la gracieuse châtelaine de Ceyssac et au brave général Pellion, dont le nom, grâce à deux frères dignes l'un de l'autre, a conquis un juste éclat dans les armes de terre aussi bien qu'à la mer. Puis-je oublier enfin un autre hôte de ma vie rurale, au cœur si bon et si paternel pour tous les miens? Et ne dois-je pas l'hommage des plus profonds regrets à la mémoire de ce bon général Carel, si pénétré de toutes les affections de la parenté, — qui a laissé dans la terre de Senilhac, par lui sillonnée de chemins nouveaux, une trace si durable de chacune de ses apparitions et de son affection généreuse?

Le général Carel, Philibert-Flore, engagé à dix-sept ans, officier supérieur et chevalier de la Légion d'honneur à vingt-trois ans; à vingt-quatre, chevalier d'em-

pire, aide de camp du général en chef Grenier, ex-soldat de Russie, ex-soldat d'Afrique, a un nom qui vit également dans les archives de son ancien régiment, le 52e de ligne, auquel il a laissé un affectueux témoigagne de son profond dévouement.

C'était un honneur et une joie vivement appréciés à Senilhac, que de voir autour du grand chef de l'armée de Crimée ces nobles demeurants du premier empire :

Illustres vétérans venus des grandes guerres,

et je devais, je répète, vouloir en conserver le souvenir.

IV. Page 66, vers 4.

Malakoff! ce nom-là doit vivre l'avenir...

Je regrette d'acquitter si incomplètement encore ma dette pour une amitié dont il fut si naturel d'être fier; j'ai été du reste surabondamment remercié de ces vers par la touchante émotion de madame la duchesse de Malakoff, lorsqu'elle en entendit la première lecture.

NOTES DU LIVRE III

I. Page 77, vers 14.

Voici dans son cachet le pur sang du Mezenc.

La race du Mezenc, encore peu connue et à laquelle il est advenu d'être jugée par quelques théoriciens d'une

façon, j'ose le croire, un peu superficielle, cumule, à un degré il est vrai quelquefois secondaire, des qualités que j'ai cherché à décrire et qui la rendraient précieuse, non seulement pour la région qu'elle habite, mais encore pour les régions si nombreuses où la triple aptitude du lait, du travail et de l'engraissement est bien préférable à une spécialisation absolue, si complète qu'elle pût être.

II. Page 88, vers 11.

Moi j'oserai le dire aux possesseurs des terres.

Tout ce que je dis là relativement au Berry, ou plutôt à certaines portions du Berry, est d'une vérité bien triste et bien incontestable. En ce pays d'immenses propriétés, l'absentéisme et ses conséquences constituent réellement une plaie sociale et un danger toujours croissant, qui appellent la plus sérieuse attention de l'économiste et du penseur.

Les conditions de métayage que je décris et flétris sont d'autant plus redoutables qu'elles discréditent chaque jour ce mode d'exploitation, dont il est possible cependant de faire, à mon avis, un sérieux instrument de progrès. C'est là une démonstration que je m'efforce de compléter dans les pages qui vont suivre.

III. Page 94, vers 1.

Voyez! Louvre exigu d'un tout petit royaume...

Je répète une seconde fois ce que j'ai déjà dit ailleurs :

Tout ceci n'est point de la théorie pure, moins encore de la fantaisie poétique éclose au hasard du caprice et de l'inspiration. J'attache à cet ordre d'idées une telle importance que je regretterais, ici plus que partout ailleurs, de n'être pas suffisamment clair et parfaitement compris.

Je suis heureux, du reste, d'avoir à fournir de mes idées et de mon œuvre un commentaire dont la haute autorité ne saurait être méconnue.

J'aurais pu sans doute, en m'inspirant d'une modestie que je ne tiens pas à affecter, j'aurais dû peut-être hésiter à reproduire un jugement dont je puis évidemment tirer quelque vanité. Mais je répéterai en prose ce que j'ai dit en vers :

> Devrais-je ici le dire? Eh! mon Dieu, pourquoi non?
> C'est là ma récompense et l'exemple en est bon...

Je ne me fais donc aucun scrupule de citer à l'appui du système si essentiellement progressif que j'ai développé dans ce troisième livre, l'opinion d'un homme qui sait et qui pense, qui a beaucoup vu et beaucoup comparé, dont les ouvrages enfin ont largement contribué à l'éducation agricole de tant d'autres et de moi-même.

Cela dit, je m'empresse de laisser la parole à M. Victor Rendu, dont il est ici question.

LES DÉFRICHEMENTS DE SÉNILHAC

« Lorsque le Gouvernement annonce sa résolution de tirer parti des terres incultes dont l'étendue attriste encore une si grande partie du sol de la France, il n'est

peut-être pas sans intérêt de voir ce qu'ont fait, dans certaines circonstances analogues, des hommes intelligents animés d'un véritable amour pour leur pays. Je ne connais, à cet égard, aucun exemple plus remarquable à citer que les travaux accomplis depuis quelques années aux environs du Puy, dans la Haute-Loire, par M. Charles Calemard de La Fayette.

Sa propriété de Sénilhac, à côté des terres d'alluvion de bonne qualité, offre, sur les hauteurs, de nombreuses étendues de terres qu'on avait toujours regardées comme impropres à la culture, tant la couche arable était superficielle, encombrée de roches, et semblait opposer un obstacle invincible aux instruments; M. Calemard de La Fayette a prouvé que c'était là un étrange préjugé, et que ces *terres vaines* ou *buges*, souvent calcaires ou d'origine volcanique, réputées de nulle valeur, pouvaient payer utilement les avances qui leur étaient faites avec intelligence.

Son premier soin a été de débarrasser les buges des pierres et des roches qui les encombraient; en un mot, de procéder à l'épierrement et au défoncement. A l'aide d'un vigoureux bêchage où la pioche, le pic et le bident, instruments parfaitement appropriés aux sols pierreux, ont joué un grand rôle, la couche arable, dès ce premier travail, a doublé de profondeur : elle a été comme drainée, partout où le tuf scellé du sous-sol a été rompu, et a ouvert aux eaux un écoulement facile dans une couche souterraine plus perméable; l'amélioration foncière a été complète là surtout où l'on a été assez heureux pour ramener à la surface des veines de marne ou de terre

volcanique qui, soustraites à l'action de l'atmosphère, restaient enfouies sans bénéfice pour la végétation.

C'est donc par le défoncement que le propriétaire est arrivé au défrichement de ces terres vaines; il emploie la bêche concurremment avec la pioche comme le moyen le plus économique d'atteindre son but. Pour mener son œuvre à bien, il avait le choix entre deux procédés bien connus : le travail à la journée et le travail à la tâche. Mais le premier convertit le propriétaire en un véritable esclave qui ne peut perdre un seul instant de vue les ouvriers, servitude odieuse à tous et presque toujours inefficace dans ses résultats; le second semble, à première vue, laisser plus de liberté au propriétaire; mais si celui-ci ne surveille pas fréquemment ses travaux, il risque fort de n'avoir qu'une ébauche au lieu d'une opération sérieuse et définitive. Comme tant d'autres, M. Calemard de La Fayette adopta d'abord le travail à la tâche, pour la conversion de ses terres vaines en terres arables, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que chaque fois qu'il quittait ses chantiers, la pioche devenait paresseuse, elle ne descendait plus qu'à 18 ou 20 centimètres, et quand ses ouvriers rencontraient un sous-sol pavé de roches, ils se gardaient bien de l'entamer, le bident *courait dessus*. C'était là un grave inconvénient, car par ce labeur frauduleux, le sol, imparfaitement et inégalement fouillé, restait sous l'influence de son vice originel : le peu d'épaisseur de la couche arable le laissait exposé, tour à tour, aux effets désastreux de la sécheresse ou de l'humidité, il était condamné à ne porter ni luzerne ni sainfoin, tout au plus de chétives récoltes de trèfle.

Le problème qu'il s'agissait de résoudre était celui-ci : intéresser l'ouvrier à faire aussi bien en l'absence du propriétaire que si celui-ci l'eût surveillé sans relâche, en d'autres termes, amener l'ouvrier à travailler aussi consciencieusement que s'il se fût agi de son propre patrimoine : on sait que dans ce cas il n'épargne ni soins ni sueurs.

« Nécessité d'industrie est mère, » dit le proverbe. M. de La Fayette eut l'idée de payer spécialement l'extraction des pierres du sous-sol (25 centimes par charretée de pierres) ; c'était trancher le nœud gordien ; il était évident que, par cette convention bien simple, l'ouvrier n'aurait plus intérêt à épargner désormais les roches du sous-sol dont sa pioche pourrait faire justice. A partir de ce moment la cause fut gagnée. Grâce à ce contrat d'une extrême simplicité, qui n'exige ni clerc ni procureur, tout propriétaire, en face d'une population qu'il désire moraliser par le travail, peut entreprendre, sans bourse délier et sans le sacrifice de sa liberté, le défoncement de terrains qui n'ont d'autres défauts que d'être encombrés de pierres et de n'avoir qu'une couche arable superficielle. Un pareil traité, fidèlement observé de part et d'autre, était une véritable conquête.

M. Calemard de La Fayette ne s'en est pas contenté; toute capitale qu'elle fût, ce n'était encore pour lui que la première période de ses défoncements. Il avait rendu, il est vrai, à la culture, 33 hectares de buges absolument incultes avant lui. Ces buges épierrées, défoncées et débarrassées, dans leur sous-sol, d'énormes quantités de roches qui s'opposaient à l'action des instruments de

labour, lui avaient coûté 150 à 300 francs de travaux d'amélioration par hectare; mais désormais elles étaient susceptibles d'une culture active et profitable; il en avait retiré de belles récoltes; celles-ci, dans sa pensée, devaient servir de prospectus pour appeler à la continuation de son œuvre des associés libres que le gain intéresserait à bien faire. D'ailleurs, l'étendue des terres vaines qui restaient à défricher était trop considérable pour que le propriétaire pût en entreprendre seul la régénération; elles se trouvaient reléguées sur les points les plus éloignés et les plus ingrats de son domaine; il lui fallait, de toute nécessité, des pionniers de bonne volonté pour faire disparaître de sa propriété ces restes de barbarie qui la déshonoraient; le colonage temporaire fut alors un moyen puissant de salut.

Les premiers bêcheurs de M. de La Fayette avaient sollicité quelques parcelles de buges à défoncer pour leur propre compte; ils voulaient essayer s'il leur serait possible, par un défoncement énergique, d'obtenir de ce terrain une récolte de pommes de terre. Que fit le propriétaire? « J'étais trop intéressé, dit-il, à leur succès, pour ne pas l'aider de tout mon pouvoir. Je leur fournis la semence, et quant à la fumure, je donnai à chacun d'eux, pour 13 ares, 100 kilogrammes de chiffons trempés pendant une quinzaine de jours dans du purin et saupoudrés de plâtre au sortir de ce bain. La récolte de pommes de terre fut relativement fort belle pour l'année ; sur un sol de troisième classe, on obtint environ 160 hectolitres à l'hectare ; mon but était atteint, le système que je voulais inaugurer ne pouvait manquer de réussir après un

essai aussi encourageant. Il avait fait du bruit dans le pays parmi la classe ouvrière. L'hiver suivant je n'eus à offrir ni semence ni fumure. Cinq familles me demandèrent mes mauvaises terres à bêcher aux conditions qu'il me plairait de leur imposer. Comme je tenais à faire une chose à la fois équitable, durable et profitable pour tous, j'abandonnai deux récoltes consécutives à prendre sur le défoncement opéré ; j'eus la vive satisfaction de voir mes pièces de terre épierrées, défoncées et travaillées avec autant de soin que si mes colons eussent été eux-mêmes propriétaires du terrain concédé : il est bon de dire que jamais mes fermiers n'avaient voulu entreprendre ces défrichements et les avaient déclarés à tout jamais impossibles. »

Pour ces sortes de travaux préliminaires, base de toute l'entreprise, M. Calemard de La Fayette prête ses bœufs aux colons, et parfois aussi il les aide d'un homme ou deux pour l'enlèvement des pierres extraites du sol, que des vaches ne pourraient conduire hors du champ. Si le travail est héroïque et a donné lieu à de véritables tours de force, une gratification dont le chiffre varie de 1 à 5 francs par demi-hectare, est accordée comme indemnité : là se bornent les frais du propriétaire. On le voit, chacun trouve son compte à cette association improvisée. L'ouvrier, élevé à la dignité de travailleur libre, et usufruitier temporaire du sol que ses sueurs fécondent en l'arrachant à l'improduction, se met avec cœur à l'ouvrage, il travaille réellement pour son propre compte ; le propriétaire, de son côté, par cette combinaison, aussi simple qu'ingénieuse, en même temps qu'il fait le bien

autour de soi, améliore économiquement sa terre et rend ainsi un double service à sa conscience et à sa bourse. Pourquoi de pareils exemples ne sont-ils pas plus fréquents parmi nous ? Ils seraient, à coup sûr, la meilleure justification de la propriété aux yeux de ceux qui la convoitent avec tant d'ardeur, comme une proie dévolue.

Au printemps, sur le bêchage d'hiver, les colons sèment des lentilles ou plantent des pommes de terre ; l'année suivante, ils prennent une récolte de seigle. Dans cette céréale, le propriétaire se réserve le droit de semer une graine fourragère, trèfle ou lupuline, qui, de prime-saut, contribue à la fécondité du sol et le met en voie de bonne rotation.

Tel a été le succès de cette heureuse initiative de colonage temporaire sur les terres vaines des environs du Puy, que plusieurs propriétaires l'ont introduit chez eux avec les résultats les plus satisfaisants ; quelques-uns même, dans ces deux dernières années d'extrême sécheresse, où les fourrages étaient fort rares et très chers, ont pu se faire abandonner gratuitement la paille des lentilles et du seigle sur les terrains défrichés : la récolte pure et simple du grain paraissait aux colons une compensation suffisante de leur pénible labeur. On devine sans peine que la vogue aujourd'hui est complètement acquise à ce mode de mise en culture des terres vaines dans l'arrondissement du Puy. Non seulement il ne manque pas de colons qui se présentent pour entreprendre de pareils défoncements et épierrements, mais plusieurs de ces valeureux pionniers, un peu moins besoigneux que leurs devanciers, mettent de leur bourse

et sans y être tenus par les conventions, quelques voitures de fumier, du plâtre ou des cendres dans le sol défriché : ils comprennent, d'instinct, que c'est là de l'argent bien placé, et qu'ils retrouveront leurs avances grossies d'un bon intérêt dans les deux récoltes qui leur reviennent de droit.

Le colonage temporaire, dans le système de M. Calemard de La Fayette, forme la seconde période de ses defoncements ; mais il n'en fait pas le couronnement de son œuvre, il l'emploie simplement comme transition à un troisième mode d'exploitation à plus longue échéance, le *métayage à moitié fruit*, destiné, selon lui, à alléger singulièrement le fardeau de la gestion du propriétaire. Le personnel de cet ordre d'exploitation, plus élevé, est pris parmi les colons temporaires qui ont montré le plus d'ardeur et d'intelligence dans leurs travaux de défrichement et de culture première. M. Calemard de La Fayette choisit, au centre d'un cantonnement qui, plus tard, doit constituer un petit domaine, autant de terrain que peut en défricher une famille dans l'intervalle d'un hiver à l'autre. Toutes les récoltes provenant des terres défrichées sont partagées également entre le métayer à mi-fruit et le propriétaire, qui paye en outre à ce nouveau preneur, au fur et à mesure de sa tâche accomplie, la moitié de ce que le défoncement aurait coûté si le propriétaire l'avait fait exécuter pour son compte, à prix fait. Lorsqu'une certaine étendue de terrain a passé par le défrichement, le propriétaire fait à chaque métayer à mi-fruit l'avance de la semence et d'une paire de vaches, en lui affermant une portion de pré sur le pied de 200 francs

par hectare. L'an dernier, plusieurs de ces petits domaines étaient en pleine voie de création. Les métayers rivalisaient à qui mieux mieux d'ardeur dans ces travaux, qu'on ne croit possibles qu'autant qu'on en a été témoin, et qui, une fois achevés, doivent transformer de pauvres ouvriers en cultivateurs ayant leur bétail, leur ferme, leurs terres, et, de plus, riches de toutes les espérances que donnent les bras vigoureux et un confortable chez-soi. Bientôt M. de La Fayette aura sur les points extrêmes de sa propriété quatre métairies de ce genre, de 10 à 12 hectares chacune, là où ne croissaient naguère ni le genêt ni la bruyère des landes. Au fur et à mesure que le travail, l'ordre et l'économie font prospérer une métairie, le propriétaire y ajoute le vol du chapon pris sur les défrichements accordés aux colons temporaires qui sont partis après avoir joui de leurs deux récoltes : la part qui lui revient dans le partage des fruits de ces petites métairies représente amplement la rente que payaient les anciens fermiers pour la totalité du domaine : on a donc bien raison de dire qu'une bonne action porte avec elle sa récompense !

Inutile d'ajouter que le propriétaire, dans ce système de faire valoir, se réserve vis-à-vis de ses métayers la complète direction de leur travail ; il ne serait pas sans danger, dans les commencements surtout, de les affranchir de toute tutelle ; celle-ci, du reste, est aussi paternelle qu'éclairée ; l'autorité morale dont jouit le propriétaire, prêchant d'exemple par ses succès agricoles, la rend aussi douce que facile : tout le monde y trouve son compte, et dans cette république agri-

cole, nul ne sent le joug d'un gouvernement despotique.

Je ne sais si je m'abuse, mais je crois que l'heureuse initiative prise par M. Calemard de La Fayette pourrait recevoir une utile application sur bien des points de la France. On s'étonne et l'on se plaint non sans raison de la rareté, de plus en plus inquiétante, de la main-d'œuvre dans les campagnes. C'est un mal, sans doute, mais qu'a-t-on fait jusqu'ici pour retenir le journalier dans les champs et l'empêcher de grossir le torrent qui l'entraîne vers les villes?... Quand on songe à la condition si précaire de l'ouvrier, dénué de toute avance, sans autre capital que ses bras, incertain chaque soir du salaire du lendemain, on comprend sans peine qu'il se laisse séduire à l'appât d'une émigration qui se présente tout d'abord à ses yeux sous le prestige de journées payées deux fois plus cher qu'à la campagne. Les doléances, ici, ne suffisent pas pour conjurer le mal, il faut quelque chose de plus : il faut du cœur, il faut aimer sincèrement l'ouvrier et imiter M. Calemard de La Fayette, qui prend le pauvre prolétaire tel que la Providence le lui envoie, l'élève à la condition d'homme libre et indépendant. Voyez aussi quelle merveilleuse métamorphose s'opère sous vos yeux! Hier, cet ouvrier était sans gîte, sans travail, n'ayant amour ni souci de rien; aujourd'hui le voilà dans sa ferme, vivant du lait de ses vaches, travaillant avec sa charrue, son bétail; suivant des yeux de l'espérance la récolte qu'il a semée dans le sol défriché et conquis par ses bras, il n'est plus inquiet sur le sort de sa femme et de ses enfants; il sait que le ciel ne manque jamais à ceux qui s'aident de leur bonne volonté; la pau-

mulent de dangers toujours prêts à descendre des sommets dévastés dans les plaines brusquement envahies, il faut avoir vu de près les inondations non pas seulement dans l'exercice de leurs ravages, mais surtout à leur origine, à leur point de départ, sur les sommets où, si on peut le dire, elles grandissent et se préparent pour la dévastation. D'intelligents efforts ont été faits pour obvier à ces éventualités redoutables. Mais il y a encore bien plus et bien mieux à faire ; mais on ne fera jamais assez.

III. Page 169, vers 10.

J'ai vu, j'ai vu de près cet émouvant spectacle...

L'inondation de 1846 a laissé dans la Haute-Loire des traces qui dureront toujours.

La Borne et le Dolaison, qui passent au Puy, ou aux portes du Puy, sont sujets, dans ce pays de versants rapides, à des transformations effrayantes.

Ce que j'ai dit d'un héroïque sauvetage et d'admirables dévouements n'est certainement que la vérité, mais n'est pas la vérité tout entière.

Jean Ferret, le seul héros de ce désastre que j'aie pu nommer, est un grand cœur qui a fait ce jour-là l'admiration de ses concitoyens ; et la croix brillerait sur sa noble poitrine d'ouvrier, si l'admiration donnait les croix. En attendant, je fais à Ferret la justice que je puis faire, et je suis fier quand je lui serre la main.

NOTES DU LIVRE VI

I. Page 197, vers 14.

Burns, le premier, chantant la ferme et les troupeaux...

Burns est certainement le poète qui, depuis Virgile, a eu le sentiment le plus intime de la poésie rurale. Laboureur lui-même, il a traduit, avec l'accent le plus vrai et le plus pénétrant, cette harmonie profonde de l'œuvre de l'homme qui creuse le sillon, avec la nature, avec la création dont le cultivateur devient, souvent à son insu, le collaborateur assidu.

L'amour de la nature, et souvent aussi l'amour de l'être humain, abondent dans cette idylle sans maître : — malheureusement la résignation y fait également trop souvent défaut; la haine et l'envie s'y mêlent à des commisérations sublimes et touchantes; Burns est fréquemment en révolte contre le sort; il ne voit pas assez, dans l'œuvre des champs mieux comprise, la solution du problème. — Et quoi qu'on en ait, on l'admire et on l'aime.

II. Page 199, vers 13.

Lamartine. Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve...

L'immense supériorité de l'école moderne dans le paysage et dans l'expression des grandeurs et des magnificences de la nature date évidemment de 1828 et de cette admirable rénovation littéraire, qui, si elle n'a

vreté ne lui fait plus peur, le voilà riche dans le présent, plus riche encore dans l'avenir; et ne craignez pas qu'il songe jamais à déserter les champs! La terre qu'il cultive vaut pour lui tous les royaumes du monde, son ambition ne dépasse pas sa métairie, il vit heureux de sa reconnaissance envers la Providence : qui n'envierait un tel sort? Heureux les hommes qui, comme M. Calemard de La Fayette, savent répandre autour d'eux la moralité par le travail et le modeste bien-être qui ne lui fait jamais défaut! Heureux aussi ceux qui sauront imiter un si noble exemple!

VICTOR RENDU,
Inspecteur général de l'agriculture.

NOTES DU LIVRE IV

I. Page 110, vers 5.

Et voici bien les temps prédits par le poète...

Quel lettré n'a présents les admirables vers de Virgile que je m'efforce d'imiter ici?

II. Page 130, vers 10.

Au vaillant qui se fait du repos une honte...

Pour le développement de cette seconde combinaison de mon système de défoncement et de défrichement, se reporter à la note III du chant précédent.

III. Page 137, vers 16.

Qu'Horace même apprit de la fuite des roses,
Que Virgile chanta dans les larmes des choses...

.... *Fugaces labuntur anni*
...... *Sunt lacrymæ rerum*.....

NOTES DU LIVRE V

I. Page 156, vers 11.

Mais le poids du jour gagne et le vainqueur se lasse...

En regard du repas des moissonneurs comme des tableaux qui précèdent, je pourrais me laisser aller au facile plaisir de citer ici quelques-unes des peintures rurales des poètes du XVIIIe siècle et du premier empire. Je me donnerais de la sorte, vis-à-vis d'eux, au moins un visible mérite, celui de la vérité. Sans vouloir abuser d'un avantage trop unique, mais très réel, je me borne à rappeler le repas que Saint-Lambert, dans le poème des *Saisons*, offre avec une grâce si parfaite à ses faneurs :

Ciel, avec quelle ardeur leur troupe impatiente
Dévorait tour à tour la framboise odorante.
La fraise...

II. Page 163, vers 18.

Ah! l'homme brandissant en tous lieux sa cognée...

Pour comprendre combien les déboisements, les défrichements intempestifs et souvent irréparables, accu-

pas tenu tout ce qu'elle semblait promettre, a néanmoins donné au XIXe siècle la forme la plus éclatante du lyrisme et de l'élégie.

Les franchises littéraires, si victorieusement acquises par les maitres, ont donné à tous ceux qui viendront après eux un merveilleux instrument pour traduire le vrai; — une langue aussi riche, aussi souple, aussi libre à tout dire que le latin de Virgile ou le grec d'Homère.

En ce qui concerne la poésie rurale, ce n'est certainement plus la forme, simple, large, expressive et noble encore dans son réalisme le plus saisissant, ce n'est plus la forme qui a tort.

III. Page 200, vers 15, et pages 201-202.

Laprade... Brizeux... Houssaye... Montlaur...

Les *Idylles héroïques* ont montré que M. de Laprade était fait, lui, pour réaliser mon rêve. Il en eût du moins traduit puissamment toute la grandeur, toute la majesté. Qui peut dire qu'il n'eût pas eu aussi, quand il l'eût voulu, la simplicité familière et le laisser aller plein de charme?

Le poète de *Marie* méritait plus que sa belle et légitime renommée; il méritait la popularité et la gloire. Elles ne lui eussent pas fait défaut dans un milieu plus ami des beautés primitives.

Arsène Houssaye a des passages et des petits coins d'églogue où le soleil ruisselle comme dans un Ruysdael, et où tout embaume comme dans un Troyon.

Certains croquis en prose sont moins connus peut-être et n'ont que le défaut d'être trop séduisants. Il y a quelque part une cour de ferme hollandaise à donner envie de se faire Hollandais et fermier.

La vie et le rêve, un charmant petit volume de vers d'une facture habile et d'un sentiment profond, a placé haut le marquis Eugène de Montlaur dans l'estime des délicats. Sainte-Beuve goûtait particulièrement ces expansions discrètes d'une sensibilité si sincère. A M. de Montlaur comme à quelques rares écrivains d'une inspiration toujours bienfaisante, on pourrait attribuer cette enviable devise : *bien dire et bien faire*. Pour moi, c'est avec bonheur que j'ai retrouvé ce vieil ami de ma jeunesse — ainsi que M. de La Prade, — au milieu des orages de la politique, sur les bancs de la représentation nationale. Là nous avons, avec un égal dévouement, servi tous deux les grandes causes qui nous sont chères, et défendu notamment de tout notre zèle les intérêts de la culture et des cultivateurs.

Quand j'ai écrit les vers auxquels se rapporte cette note, vers dans lesquels je tenais à inscrire les noms des poètes de la vie rurale et des paysagistes les plus aimés, j'avais le tort de ne pas connaître les poèmes plus particulièrement rustiques de M. Autran. Je n'avais lu aussi que quelques fragments de M. Max Buchon, qui a si largement rendu les rustiques de l'Allemagne. J'aurais dû enfin une mention à quelques splendides paysages de M. Leconte de Lisle, un vrai maître de la forme éclatante et sculpturale.

IV. Page 202, vers 5, et 204.

D'autres, plus contenus, d'autres aimés encore...

Si notre époque eût mieux aimé la poésie, et surtout eût mieux su se donner le temps de la chercher et de la sentir, les noms que j'ai cités ici paraîtraient moins nouveaux à beaucoup d'hommes qui se croient lettrés et qui ignoreront plusieurs des physionomies poétiques les plus séduisantes, doux poètes que l'indifférence des uns et le tapage de la grosse littérature des autres ont fait fuir vers les solitudes altières.

V. Page 207, vers 11.

Voyageur qui, passant par un âpre chemin...

Les ruines du château de Siaugues-Saint-Romain, dans le village de ce nom, ont encore un caractère de puissance et de grandeur très remarquable.

VI. Pages 221 et suivantes.

L'antique abbaye de la Chaise-Dieu, aux confins de l'Auvergne et du Velay, aujourd'hui comprise dans le département de la Haute-Loire, est une des plus magnifiques créations de la puissance monastique. Son histoire, écrite avec un pieux amour par M. Dominique Branche, un bénédictin artiste, est tout un poème.

Tout le monde connaît la Grande-Chartreuse; et trop de grands poètes l'ont chantée, — malheureusement pour mes vers.

NOTES DU LIVRE VII

I. Page 233, vers 1.

« France, soldat de Dieu! » — Qui parle ainsi? Schakspeare.

« France, soldat de Dieu, à qui la justice a ceint l'armure, et que la charité et le dévouement ont conduite sur tous les champs de bataille!... »

(Shakspeare. — *Jeanne d'Arc.*)

II. Page 234, vers 5.

A toi ce souvenir, frère, qui dors là-bas...

On me permettra ce modeste hommage à la mémoire bien chère d'un frère mort depuis longtemps en Afrique et que ses amis et ses camarades n'ont certainement pas oublié.

III. Page 237, vers 7.

L'enfance, prête et prompte à l'émotion franche...

Ce que je dis plus loin des livres à écrire pour l'enfance en vue de lui faire aimer la vie et l'œuvre des champs, j'ai tenté de le faire moi-même.

Un petit livre pour les lectures de la ferme, intitulé : *Petit Pierre, ou le bon Cultivateur*, et qui a passé bien inaperçu, a eu du moins le succès matériel d'une très large propagation. Malheureusement la critique, qui fait consciencieusement au plus exigu des vaudevilles les honneurs du feuilleton, n'accorde pas toujours la même

faveur ou le même examen à des livres qui, bons ou mauvais, laisseront une empreinte, ineffaçable peut-être, dans plusieurs générations de paysans, — terrain vierge et facilement occupé. — Ce n'est pas là, Dieu m'en garde, une récrimination. Mais je tiens à dire, parce que je le dois, que l'encouragement fait défaut à des tentatives qui pourraient être puissantes pour le bien.

IV. Page 244, vers 7.

Et d'abord, gloire à toi, maître! Olivier de Serres!

Le lecteur applaudira tout au moins à l'intention qui glorifie dans ces vers les noms de ces bienfaiteurs illustres. Olivier de Serres, Parmentier, Dombasle et les autres ont un droit à l'éternelle gratitude des hommes, droit qui ne prescrira pas.

On pourrait trouver moins naturelle la place faite dans ces pages à des hommes vivants. Mais j'avoue, pour mon compte, que j'ai toujours trouvé bien tardive, partant bien injuste, la justice qui n'est faite qu'au profit d'une tombe.

V. Page 250, vers 4.

Vous d'abord, Macheco, notre grand agronome...

M. le comte de Macheco a le premier, sur sa magnifique terre d'Alleret, donné la grande et sérieuse impulsion au progrès agricole dans la Haute-Loire. Dignement continuée par son gendre, M. le marquis de Ruolz, sous l'inspira-

tion de la piété filiale d'une femme en qui le cœur et l'intelligence vont de pair, l'œuvre de M. de Macheco reste encore aujourd'hui pour la Haute-Loire le grand exemple et la grande leçon. La prime d'honneur, accordée à l'exploitation d'Alleret dans le concours régional de 1860, a fourni une dernière et définitive sanction aux nobles succès grâces auxquels le nom de M. Macheco ne périra pas.

VI. Page 250, vers 12.

Mon pays avec moi nomme Bertrand de Doue...

Je ne dis ici d'un compatriote aimé et respecté de tous que ce que tous ont dit avant moi. Comme savant, M. Bertrand de Doue, par sa description géognostique des environs du Puy, prenait, il y a déjà quarante ans, dans le monde de la géologie, un rang à part et conquérait sans effort, dans l'Europe scientifique, une autorité sanctionnée par les plus éclatants témoignages. Aujourd'hui le vénérable octogénaire, par ses travaux météorologiques, manifeste de nouveau la supériorité de cette intelligence d'élite à laquelle il n'a manqué qu'un peu d'ambition et quelques efforts pour arriver à la renommée bruyante, dont s'enorgueillissent bon nombre de ses émules.

Comme président de la Société d'agriculture du Puy, M. Bertrand de Doue a contribué plus que personne à développer, dans un centre relativement secondaire, un mouvement de progrès agricole et intellectuel souvent envié par de grandes cités. Celui qui écrit ces lignes ne

peut donc qu'être fier, il le répète encore, d'avoir en ce moment à continuer sur ce terrain l'œuvre méritoire de M. Bertrand de Doue et de ses successeurs immédiats, MM. Calemard de La Fayette père et de Brive.

VII. Page 256, vers 16.

Mais je puis dire haut quand l'équité l'ordonne...

Les partis les plus violemment hostiles au régime déchu se seraient honorés eux-mêmes en reconnaissant ce qui fut fait de bon et de réellement progressif en faveur de l'agriculture. Ces institutions que j'énumère, les concours, les primes d'honneur, la création des fermes expérimentales, les encouragements si précieux dans leur largesse accordés aux œuvres rurales, aux inventions de la mécanique agricole, tout cela fut utile; et il en est résulté un bien que la bonne foi ne saurait méconnaître.

Est-ce à dire, nous le répétons ici, est-ce à dire que tout soit fait? Non, certes. Il ne nous est pas bien prouvé que les bonnes intentions des pouvoirs publics et de leurs représentants les plus immédiats ne soient pas souvent trop insuffisamment servies. Nous croyons fermement, pour la plupart des grandes créations encore à l'étude, à la puissance et à la nécessité de l'indispensable action de l'État; mais il faut à l'État le concours non moins précieux de l'action locale, des efforts locaux, des intelligences spécialement dévouées sur un point ou sur l'autre à l'étude des besoins spéciaux. Pourquoi craindrions-nous de le dire? Président d'une société agricole, et, pendant quinze ans, personnellement à l'œuvre, nous croyons qu'on ne demande pas assez à l'initiative, au

savoir essentiellement pratique et au zèle dévoué des sociétés d'agriculture. Ces sociétés savent ce qu'il faut faire, comment surtout il faut le faire. Les hommes éminents qui président aux destinées de l'agriculture peuvent bien tout connaître, tout étudier et tout vouloir; ils ne peuvent pas tout résoudre; il faut que, pour arriver à l'exécution, leur pensée passe par trop d'intermédiaires. Trop d'agents secondaires, indifférents quand ils ne sont pas incapables, ont à mettre la main dans les œuvres de détail, difficiles toujours, et qui parfois ne peuvent réussir qu'à l'aide d'un art consommé, d'une habileté exceptionnellement compétente.

Ainsi, quand il sera question de drainer en grand, de reboiser en grand, de doubler dans une campagne, pour la France entière, la proportion des fourrages artificiels et par conséquent celle du bétail, celle du fumier, celle de toute production alimentaire, il faudra qu'une administration centrale fortement organisée, qu'un véritable ministère de l'agriculture, un ministère spécial, pourvu d'un budget sérieux et non plus dérisoire, mette largement à contribution, appelle énergiquement à l'œuvre ces instruments précieux, intelligents, dévoués entre tous : les sociétés d'agriculture.

Mais nous serons loin alors du temps où un ministre de l'agriculture, sous la monarchie de juillet, s'applaudissait benoîtement devant les chambres d'avoir fait cette glorieuse économie : il avait eu trois cent mille francs d'excédent sur le chapitre des encouragements à accorder à l'agriculture, il les rendait pudiquement au trésor, il n'avait su qu'en faire.

NOTES DU LIVRE VIII

I. Page 272, vers 9.

Et le prêtre au hasard cueillant la parabole...

J'ai bien réellement entendu, dans une paroisse du Dauphiné, ce sermon d'un curé de village, sermon dont j'esquissai alors la reproduction en vers. Mais aujourd'hui même, le souvenir en eût été encore présent dans ma pensée; et jamais, depuis, prédication de génie ne m'a laissé une impression plus profonde. Si mes vers ne l'ont pas trop gâté, on doit y retrouver un peu de ce qui m'avait si vivement saisi : du cœur.

II. Page 283, vers 1.

La tâche est accomplie et l'œuvre enfin s'achève...

Malgré l'indulgence avec laquelle le *Poème des champs* a été accueilli, malgré les corrections par lesquelles j'ai cherché, dans les éditions nouvelles, à en atténuer les imperfections les plus saillantes, je sens encore, mieux que personne, tout ce qu'on peut y reprendre, et particulièrement tout ce qui y manque. Regretterais-je pour cela de l'avoir entrepris. Pourquoi? Il ne se peut pas qu'en professant si hautement ce que je sais bien être le vrai, je n'aie pas rendu avec un bonheur plus ou moins relatif quelque vérité bonne à dire. Je n'ai pas eu l'ambition de parler à la postérité, et n'y eût-il qu'une seule âme émue quelque part de ma propre émotion, je ne regarderais pas mon effort comme entièrement perdu.

FIN DES NOTES

TABLE

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

LIVRE SEPTIÈME

LIVRE HUITIÈME

FIN DE LA TABLE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD et Cie.



